



Une Loi de Reines

Morgan Rice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MORGAN RICE

TOME 13 DE L'ANNEAU DU SORCIER

UNE
LOI
DE
REINES



UNE LOI DE REINES

(TOME 13 DE L'ANNEAU DU SORCIER)

MORGAN RICE

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur de best-sellers n°1 de USA Today et l'auteur de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, comprenant dix-sept tomes; de la série à succès SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, comprenant douze tomes; de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique comprenant deux tomes (jusqu'à maintenant); et de la série de fantaisie épique ROIS ET SORCIERS, comprenant six tomes. Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues.

La nouvelle série d'épopées fantastiques de Morgan, DE COURONNES ET DE GLOIRE, sortira en avril 2016. Elle commencera par le tome n°1 : ESCLAVE, GUERRIERE, REINE.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc, n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, recevoir des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact !

Quelques acclamations pour l'œuvre de Morgan Rice

« L'ANNEAU DU SORCIER a tous les ingrédients d'un succès immédiat : des intrigues, des contre-intrigues, du mystère, de vaillants chevaliers et des relations qui s'épanouissent entre les cœurs brisés, les tromperies et les trahisons. Ce roman vous occupera pendant des heures et satisfera toutes les tranches d'âge. À ajouter de façon permanente à la bibliothèque de tout bon lecteur de fantasy. »

—*Books and Movie Reviews*, Roberto Mattos

« [Une] épopée de fantasy passionnante. »

—*Kirkus Reviews*

« Les prémices de quelque chose de remarquable ... »

—*San Francisco Book Review*

« Bourré d'action... L'écriture de Rice est consistante et le monde intrigant. »

—*Publishers Weekly*

« Une épopée inspirée... Et ce n'est que le début de ce qui promet d'être une série épique pour jeunes adultes. »

—*Midwest Book Review*

DE COURONNES ET DE GLOIRE
ESCLAVE, GUERRIERE, REINE (Tome n°1)

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome n°1)
LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome n°2)
LE POIDS DE L'HONNEUR (Tome n°3)
UNE FORGE DE BRAVOURE (Tome n°4)
UN ROYAUME D'OMBRES (Tome n°5)
LA NUIT DES BRAVES (Tome n°6)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome 1)
LA MARCHÉ DES ROIS (Tome 2)
LE DESTIN DES DRAGONS (Tome 3)
UN CRI D'HONNEUR (Tome 4)
UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome 5)
UN PRIX DE COURAGE (Tome 6)
UN RITE D'ÉPÉES (Tome 7)
UNE CONCESSION D'ARMES (Tome 8)
UN CIEL DE SORTILÈGES (Tome 9)
UNE MER DE BOUCLERS (Tome 10)
UN RÈGNE D'ACIER (Tome 11)
UNE TERRE DE FEU (Tome 12)
UNE LOI DE REINES (Tome 13)
UN SERMENT FRATERNEL (Tome 14)
UN RÊVE DE MORTELS (Tome 15)
UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome 16)
LE DON DE BATAILLE (Tome 17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN: SLAVERSUNNERS (Tome n°1)
ARÈNE DEUX (Tome n°2)

SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMÉE (Tome n°1)
AIMÉE (Tome n°2)
TRAHIE (Tome n°3)
PRÉDESTINÉE (Tome n°4)
DÉSIRÉE (Tome n°5)
FIANCÉE (Tome n°6)
VOUÉE (Tome n°7)

TROUVÉE (Tome n°8)

RENÉE (Tome n°9)

ARDEMMENT DÉSIRÉE (Tome n°10)

SOUMISE AU DESTIN (Tome n°11)

OBSESSION (Tome n°12)

Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals





[Écoutez](#) L'ANNEAU DU SORCIER en format audio !

Maintenant disponible sur :

[Amazon](#)
[Audible](#)
[iTunes](#)

Copyright © 2014 par Morgan Rice

Tous droits réservés. Sauf dérogations autorisées par la Loi des États-Unis sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, ou stockée dans une base de données ou système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est réservé sous licence à votre seule jouissance personnelle. Ce livre électronique ne saurait être revendu ou offert à d'autres personnes. Si vous voulez partager ce livre avec une tierce personne, veuillez en acheter un exemplaire supplémentaire par destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté ou s'il n'a pas été acheté pour votre seule utilisation personnelle, vous êtes prié de le renvoyer et d'acheter votre exemplaire personnel. Merci de respecter le difficile travail de cet auteur.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un but fictionnel. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est que pure coïncidence.

Image de couverture : Copyright Slava Gerj, utilisée en vertu d'une licence accordée par Shutterstock.com.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE UN
CHAPITRE DEUX
CHAPITRE TROIS
CHAPITRE QUATRE
CHAPITRE CINQ
CHAPITRE SIX
CHAPITRE SEPT
CHAPITRE HUIT
CHAPITRE NEUF
CHAPITRE DIX
CHAPITRE ONZE
CHAPITRE DOUZE
CHAPITRE TREIZE
CHAPITRE QUATORZE
CHAPITRE QUINZE
CHAPITRE SEIZE
CHAPITRE DIX-SEPT
CHAPITRE DIX-HUIT
CHAPITRE DIX-NEUF
CHAPITRE VINGT
CHAPITRE VINGT-ET-UN
CHAPITRE VINGT-DEUX
CHAPITRE VINGT-TROIS
CHAPITRE VINGT-QUATRE
CHAPITRE VINGT-CINQ
CHAPITRE VINGT-SIX
CHAPITRE VINGT-SEPT
CHAPITRE VINGT-HUIT
CHAPITRE VINGT-NEUF
CHAPITRE TRENTE
CHAPITRE TRENTE-ET-UN
CHAPITRE TRENTE-DEUX
CHAPITRE TRENTE-TROIS
CHAPITRE TRENTE-QUATRE
CHAPITRE TRENTE-CINQ
CHAPITRE TRENTE-SIX
CHAPITRE TRENTE-SEPT
CHAPITRE TRENTE-HUIT

La tête de Thorgrin s'écrasa dans la boue et les rochers, alors qu'il dégringolait de la falaise, soufflé sur plusieurs centaines de mètres par le glissement de terrain. Son monde fit plusieurs fois le tour de lui-même pendant qu'il tentait de s'arrêter, de s'orienter – en vain. Du coin de l'œil, il vit également ses frères tomber cul par-dessus tête, leurs doigts cherchant une prise entre les racines, les cailloux – n'importe quoi –, dans l'espoir de ralentir leur chute.

Thor réalisait chaque seconde un peu plus que sa chute l'emportait loin du cratère et loin de Guwayne. Toutes ses pensées étaient tournées vers les sauvages, là-haut, qui s'apprêtaient à sacrifier son bébé. Cette perspective le faisait trembler de rage. Il griffait la boue, désespéré, fébrile, pressé de trouver le moyen de remonter.

Ses efforts ne menaient à rien. Thor y voyait à peine, respirait à peine, pouvait à peine se protéger des coups, alors qu'une montagne de poussière menaçait de le recouvrir. C'était comme si le poids de tout l'univers s'abattait sur ses épaules.

Tout allait beaucoup trop vite. Quand Thor aperçut un champ hérissé de caillasse en contrebas, il comprit que la chute allait tous les tuer.

Thor ferma les yeux et tâcha de rappeler son entraînement à sa mémoire, les enseignements de Argon, les mots de sa mère. Il tâcha de trouver le calme dans la tempête, de rassembler le pouvoir enfoui au fond de lui. Il eut l'impression que sa vie défilait devant ses yeux. Était-ce, enfin, l'épreuve finale ?

S'il vous plaît, mon Dieu, pria Thor, si vous existez, sauvez-moi. Ne me laissez pas mourir comme ça. Permettez-moi d'user de mon pouvoir. Donnez-moi la force de sauver mon enfant.

En répétant cette prière dans sa tête, Thor eut l'impression qu'on le mettait à l'épreuve, qu'on le forçait à confier sa vie à sa foi, une foi plus grande que jamais. Sa mère l'en avait averti : il était un guerrier à présent et on lui faisait passer l'épreuve du guerrier.

Quand il ferma les yeux, il sentit le monde ralentir autour de lui. À son grand étonnement, il sentit le calme l'envahir. Le calme au milieu de la tempête. Il sentit une étrange chaleur monter en lui, pulser dans ses veines, dans les paumes de ses mains. Il se sentit grandir jusqu'à dépasser les limites imposées par son corps.

Il eut l'impression de quitter son corps, de se regarder en train de dégringoler la falaise. Il comprit qu'il n'était plus dans son corps. Il est devenu quelque chose de plus grand.

Thor ouvrit brusquement les yeux et leva les paumes de ses mains vers le ciel. Une lumière blanche en jaillit. Thor la sculpta pour former une bulle protectrice autour de lui-même et de ses compagnons. Cela

ralentit leur chute et l'avalanche de poussière se mit à rebondir sur ce bouclier magique.

Ils ne s'arrêtèrent pas pour autant de glisser, mais à une vitesse beaucoup moins grande, jusqu'à atterrir en pente douce sur un petit plateau en contrebas. En baissant les yeux, il vit qu'ils se trouvaient à présent dans une mare peu profonde. Ils avaient de l'eau jusqu'aux genoux.

Thor leva de grands yeux émerveillés vers la montagne. Le mur de poussière qui avait menacé de les engloutir restait suspendu dans les airs, comme prêt à tomber, mais bloqué dans sa chute par la bulle de lumière. Thor resta bouche bée devant son exploit.

— Quelqu'un est mort ? s'écria O'Connor.

Thor vit que Reece, O'Connor, Conven, Matus, Elden et Indra, secoués par leur chute et endoloris, se relevaient lentement, tous en vie par miracle et sans blessures d'importance. Noirs de poussière comme s'ils sortaient d'une mine, ils s'essuyèrent la figure. Thor comprit aux expressions sur leurs visages qu'ils se réjouissaient d'en réchapper et qu'ils étaient reconnaissants envers Thor.

Brusquement traversé par le souvenir de ce qui avait provoqué tout cela, Thor leva les yeux vers la montagne. Son fils se trouvait toujours là-haut.

— Comment va-t-on faire pour remonter...? commença Matus.

Avant même qu'il ne termine sa phrase, Thor sentit quelque chose s'enrouler autour de sa cheville. Il baissa les yeux, en sursautant, et vit qu'une créature épaisse, allongée et musculeuse se refermait sur son mollet. À la grande horreur de Thor, c'était une immense créature semblable à une anguille, munie de deux petites têtes qui faisaient darder leurs longues langues dans sa direction. Son contact commençait à brûler la peau de Thor.

Les réflexes de Thor se réveillèrent. Il tira son épée et l'abattit sur son assaillante, bientôt imité par les autres, attaqués également. Thor tâcha de contrôler ses gestes afin de ne pas se blesser. Il finit par trancher une des têtes de la créature qui relâcha son étreinte en poussant un cri strident. L'anguille siffla avant de battre en retraite.

O'Connor lutta pour dégager son arc. Il tira une flèche mais manqua son coup, tandis que Elden tentait de repousser trois anguilles à la fois.

Thor se précipita et tua celle qui grimpait sur la jambe de O'Connor. Indra hurla à Elden de ne pas bouger.

Elle leva son arc et tira trois projectiles avec une précision et une rapidité mortelles, en effleurant à peine la peau de Elden.

Il lui jeta un regard choqué.

— Tu es folle ? cria-t-il. Tu as failli m'estropier !

Indra se contenta de sourire.

— Mais je ne t'ai pas estropié, non ? répondit-elle.

L'eau se mit à bouillonner autour d'eux et, à la grande horreur de Thor, plusieurs douzaines d'anguilles supplémentaires apparurent. Il comprit qu'ils devaient agir s'ils voulaient s'en sortir.

Il était épuisé, vidé de toute énergie, et il savait qu'il ne lui en restait plus beaucoup. Il n'était pas encore assez puissant pour se servir de son pouvoir en continu. Mais il était obligé d'en user encore une fois, quel qu'en soit le prix. S'il ne le faisait pas, ils mourraient dans ce vivier et Thor ne reverrait plus jamais son fils. Peut-être que son geste l'affaiblirait, peut-être qu'il serait épuisé pendant des jours, mais cela n'avait pas d'importance. Il pensa à Guwayne, tout seul, là-haut, à la merci de ces sauvages. Il sut qu'il ferait n'importe quoi pour lui.

Alors qu'un groupe d'anguilles ondulaient dans leur direction, Thor ferma les yeux et leva les paumes vers le ciel.

— Au nom du seul et unique Dieu, dit Thor à voix haute. Je te commande, ciel, de t'ouvrir ! Je te commande de nous envoyer des nuages pour nous emporter !

Thor souffla ces mots d'une voix grave et profonde, enfin prêt à assumer son statut de Druide. Il sentit ces paroles vibrer dans sa poitrine et dans les airs. Une chaleur formidable l'envahit et il sut avec certitude que son commandement serait entendu.

Un grondement se fit entendre et Thor, en levant les yeux, vit que le ciel changeait de couleur et prenait une teinte pourpre, vit que les nuages se mettaient à tourbillonner. Un grand trou apparut, une ouverture dans les cieux. Soudain, une lumière écarlate descendit vers le groupe.

Quelques secondes plus tard, Thor et ses compagnons se retrouvèrent happés par une tornade. Thor sentit sur sa peau la moiteur des nuages qui tourbillonnaient autour de lui. Il sentit la lumière le submerger. Il sentit que la tornade le soulevait, l'emportait dans les airs. Il eut l'impression d'être plus léger, de ne faire qu'un avec l'univers.

Emportés par le vent, ils s'élevèrent tous ensemble en suivant la pente de la montagne. Ils dépassèrent l'avalanche de poussière et le bouclier de lumière conjuré par Thor. Le nuage les emporta jusqu'au sommet du volcan et les déposa en douceur par terre, avant de se dissiper immédiatement.

Thor croisa les regards émerveillés de ses frères d'armes. Ils le contemplaient comme on contemple un Dieu

Mais Thor ne pensait pas à eux. Il fit volte-face et balaya du regard le plateau. Il n'avait qu'une seule chose en tête : les trois sauvages qui se tenaient devant lui. Et le petit couffin dans leurs bras, qui menaçait de basculer dans le cratère.

Thor poussa un cri de guerre et s'élança. Le sauvage le plus proche se retourna vers lui, en sursaut. Thor n'hésita pas un instant : il le décapita.

Les deux autres se retournèrent d'un air horrifié. Thor poignarda le premier en plein cœur, puis envoya le pommeau de son épée dans la tête du second, qui bascula par-dessus l'arête du cratère.

Thor lui arracha vivement le couffin des mains, avant qu'il ne tombe. Le cœur battant, reconnaissant envers les dieux d'avoir pu le sauver, prêt à soulever Guwayne dans ses bras, Thor baissa les yeux vers le couffin.

Son monde s'écroula.

Il était vide.

Thor resta pétrifié, engourdi.

Il baissa les yeux vers le cratère, vers les gerbes enflammées qui s'élevaient à gros bouillons. Il sut que son fils était mort.

— NON ! hurla-t-il.

Thor tomba à genoux, en hurlant. Son cri de bête blessé, le cri d'un père qui vient de perdre tout ce qu'il avait de plus cher, se répercuta sur les parois de la falaise.

— GUWAYNE !

CHAPITRE DEUX

Loin au-dessus de l'île perdue au milieu de l'océan volait un dragon solitaire, un petit dragon, encore jeune, et dont les cris perçants laissaient deviner quelle bête formidable il deviendrait. Il volait d'un air triomphal, plus gros et plus grand à chaque seconde, ses ailes déployées, ses serres refermées sur ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux.

Il baissa les yeux vers le paquet emmaillotté qu'il tenait entre ses griffes. Il entendit un vagissement, sentit le paquet bouger et fut soulagé de constater que le bébé était toujours en vie.

Guwayne, l'avait appelé l'homme.

Le dragon pouvait encore entendre les cris se répercuter sur la montagne alors qu'il s'envolait. Il se réjouissait d'avoir sauvé l'enfant à temps, avant que ces hommes ne puissent abattre leurs couteaux. Il avait arraché *Guwayne* d'entre leurs griffes. Il avait accompli la tâche qu'on lui avait confiée.

Le dragon perça les nuages, en s'éloignant de l'île, toujours plus loin, toujours plus haut, hors de la vue des humains. Il survola l'île, les volcans et les chaînes de montagnes, à travers la brume.

Bientôt, il laissa l'île derrière lui et une vaste étendue bleue, où se rejoignaient l'océan et le ciel, s'ouvrit devant lui. À des lieues à la ronde, rien ne venait briser la monotonie du paysage.

Le dragon savait exactement où aller. Il devait emmener l'enfant quelque part, cet enfant qu'il aimait déjà plus que tout au monde.

Dans un endroit très spécial.

Volusia toisait le cadavre de Romulus étendu à ses pieds, avec une grande satisfaction. Son sang, encore chaud, coulait entre ses orteils – elle portait des sandales. Elle se délectait de son triomphe. Combien d’hommes avait-elle tués par surprise, malgré son jeune âge ? Elle ne s’en rappelait même pas. Ils la sous-estimaient à chaque fois et leur montrer à quel point elle pouvait se montrer brutale était un des grands plaisirs de sa vie.

Et maintenant, elle avait tué le Grand Romulus lui-même – de sa propre main, et non en envoyant un de ses hommes. Le Grand Romulus, l’homme des légendes, le guerrier qui avait tué Andronicus et lui avait volé son trône. Le Souverain Suprême de l’Empire.

Volusia sourit avec délectation. Ce souverain suprême n’était plus qu’une mare de sang entre ses orteils. Les orteils de Volusia, la femme qui l’avait tué.

Un feu et une puissance nouvelle pulsaient maintenant dans les veines de Volusia – un feu qui pourrait tout détruire sur son passage. Sa destinée l’attendait. Son heure était venue. Elle sut qu’elle règnerait un jour sur l’Empire, tout comme elle avait su qu’elle tuerait sa mère de ses propres mains.

— Vous avez tué notre maître ! s’écria une voix tremblante. Vous avez tué le Grand Romulus !

Volusia se tourna vers le commandant de Romulus, qui le contemplait avec un mélange de stupéfaction, de peur et d’émerveillement.

— Vous avez tué, dit-il d’un air abattu, l’Homme Qui Ne Peut Être Tué.

Volusia lui renvoya un regard froid et dur. Derrière lui, les soldats de Romulus se rassemblaient par centaines, tous sanglés dans leurs armures luisantes, alignés sur le navire, dans l’attente d’une réaction de la part de Volusia. Ils étaient prêts à se battre. Ils attendaient les ordres de leur commandant.

Volusia savait que, derrière elle, ses milliers d’hommes attendaient également les ordres. Le navire de Romulus, quoique magnifique, ne faisait pas le poids. Les hommes de Romulus étaient encerclés, pris au piège. C’était ici le territoire de Volusia et tous le savaient. Toute attaque et toute fuite auraient été futilles.

— Je ne peux pas ignorer ce geste, poursuivit le commandant. Un million d’hommes fidèles à Romulus se trouvent en ce moment dans l’Anneau. Et un million de plus dans le sud, dans la capitale impériale. Quand le monde apprendra ce que vous avez fait, ils se mobiliseront et viendront. Vous avez peut-être tué le Grand Romulus, mais vous n’avez pas tué ses hommes. Et votre troupe, même si elle nous est

supérieure en nombre aujourd'hui, ne résistera pas devant des millions. Ils crieront vengeance. Ils l'obtiendront.

— Vraiment ? dit Volusia en souriant et en s'approchant d'un pas.

Elle s'imagina en train d'ouvrir la gorge de son interlocuteur et se réjouit d'avance.

Le commandant baissa les yeux vers la lame que Volusia tenait encore entre ses mains, celle qui avait tué Romulus. Il avala sa salive avec difficulté, comme s'il lisait dans ses pensées. La peur envahit son regard.

— Laissez-nous partir, lui dit-il. Laissez mes hommes s'en aller. Ils ne vous ont rien fait. Donnez-nous un navire plein d'or et nous tiendrons notre langue. Je me rendrai à la capitale en leur compagnie et nous leur dirons que vous êtes innocente. Nous dirons que Romulus a essayé de vous attaquer. Ils vous laisseront tranquille et vous resterez en paix. Ils trouveront un autre Commandant Suprême.

Le sourire de Volusia s'élargit.

— Mais votre nouveau Commandant Suprême n'est-il pas devant vous ? demanda-t-elle.

Le commandant lui adressa un regard stupéfait, avant d'éclater d'un rire moqueur.

— Vous ? dit-il. Vous n'êtes qu'une gamine et vos milliers d'hommes n'y changent rien. Parce que vous avez tué un homme, vous pensez vraiment pouvoir écraser l'armée de Romulus ? Vous auriez de la chance d'en réchapper, après ce que vous avez fait. Je vous fais une offre sérieuse. Arrêtons de discuter. Acceptez ma proposition avec gratitude et laissez-nous partir, avant que je ne change d'avis.

— Et si je n'ai pas l'intention de vous laisser repartir ?

Le commandant croisa son regard et avala sa salive.

— Vous pouvez tous nous tuer, dit-il. C'est votre choix. Mais ce serait signer votre arrêt de mort. L'armée vous écraserait.

— Il dit la vérité, commandante, murmura une voix à l'oreille de Volusia.

Elle se tourna vers Soku, son commandant général, un homme de haute taille, aux yeux verts, à la mâchoire volontaire et aux cheveux roux, courts et bouclés.

— Renvoyez-les, dit-il. Donnez-leur l'or. Vous avez tué Romulus. Vous devez leur proposer une trêve. Nous n'avons pas le choix.

Volusia se tourna vers l'homme de Romulus. Elle le détailla du regard, en savourant l'instant.

— Je vais faire ce que tu me demandes, dit-elle, et te renvoyer dans ta chère capitale.

Le commandant sourit, satisfait. Il était sur le point de partir quand Volusia fit un pas en avant et ajouta :

— Mais pas pour cacher ce que j'ai fait, dit-elle.

Il s'arrêta brusquement et lui jeta un regard confus.

— Je vais t'envoyer à la capitale pour délivrer mon message : que je suis le nouveau Commandant Suprême de l'Empire. Que je leur laisserai la vie sauve s'ils me prêtent allégeance.

Le commandant resta bouche bée, puis secoua lentement la tête en souriant.

— Vous êtes aussi folle que votre mère, dit-il.

Il tourna les talons et remonta la passerelle qui menait jusqu'au pont supérieur.

— Chargez l'or dans les cales, ordonna-t-il, sans prendre la peine de la regarder dans les yeux.

Volusia se tourna vers le commandant des archers, qui attendait patiemment ses ordres. Elle lui adressa un bref hochement de tête.

Le commandant fit signe à ses hommes et, soudain, dix mille flèches enflammées fusèrent.

Elles emplirent le ciel, en décrivant un arc, avant de s'abattre sur le navire de Romulus. Tout se passa si vite que les hommes n'eurent pas le temps de réagir. Bientôt, le vaisseau prit feu, les matelots se mirent à hurler, surtout leur commandant. Plusieurs tentèrent d'étouffer les flammes.

En vain. Volusia hocha à nouveau les têtes et plusieurs volées de flèches rejoignirent les précédentes, engloutissant le navire sous les flammes. Percés de projectiles, des soldats poussèrent des cris. D'autres dégringolèrent par-dessus le bastingage. C'était un massacre. Il n'y aurait pas de survivants.

Volusia resta debout, souriante, pendant que le vaisseau brûlait lentement de la coque jusqu'au mât. Bientôt, il ne resta plus que coquille noircie.

Les hommes de Volusia gardèrent le silence, patients, dans l'attente de ses ordres.

Volusia tira son épée et trancha la corde qui retenait le navire au port. Elle le poussa ensuite du bout du pied.

Le navire parti à la dérive, emporté par le courant qui le conduirait vers le sud, vers la capitale. Tous sauraient en voyant ce navire calciné, le corps de Romulus, les flèches volusiennes qu'elle était responsable du massacre. Ils sauraient qu'elle leur avait déclaré la guerre.

Volusia se tourna vers Soku, qui restait bouche bée. Elle sourit.

— Et voilà, dit-elle, comment je propose la paix.

Gwendolyn s'agenouilla sur le pont, agrippée au bastingage. Elle rassembla ses forces pour se redresser et regarder vers l'horizon. Tout son corps tremblait, affaibli par la faim. Debout, elle eut un vertige. Elle fit un dernier effort pour admirer la vue qui s'étendait devant ses yeux.

Gwendolyn plissa les paupières pour voir à travers la brume. Elle se demanda si ce qu'elle voyait n'était qu'un mirage.

Là, à l'horizon, s'étendait un rivage interminable. Au milieu, un port battait comme un cœur, encadré par des piliers dorés étincelants, qui s'élevaient vers le ciel. Sous les rayons mouvants du soleil, les piliers et la ville prenaient une teinte jaune-vert. Les nuages se déplaçaient rapidement par ici, constata Gwen. Cela voulait-il dire que le ciel était différent dans cette partie du monde ? Ou n'était-ce là qu'une hallucination provoquée par la faim ?

Un millier de fiers vaisseaux se dressaient sur les flots, devant le port. Gwen n'avait jamais vu de mâts aussi hauts et tous étaient plaqués d'or. C'était probablement la ville la plus prospère et la plus riche que Gwen ait jamais vue. Construite sur le rivage, elle s'étendait aussi loin que portait le regard, balayée seulement par les vagues. À côté d'elle, la Cour du Roi aurait eu l'air d'un village. Gwen n'aurait jamais cru que tant de bâtiments pouvaient s'élever au même endroit. Quel peuple vivait ici ? Ce devait être une grande nation, songea-t-elle. La nation de l'Empire.

Gwen réalisa avec horreur que les courants l'emportaient là-bas. Bientôt, le navire serait comme aspiré par le vaste port, parmi ces nombreux vaisseaux. Gwen serait faite prisonnière – peut-être même tuée. Elle songea à la cruauté de Andronicus, à la cruauté de Romulus... Ce devait être un comportement normal au sein de l'Empire. Peut-être aurait-il mieux valu mourir en mer.

Un bruit de pas se fit entendre sur le pont. Elle tourna la tête et vit Sandara, affaiblie elle aussi par la faim, mais bien décidée à se tenir droite et fière. Elle tenait dans les mains une grande relique dorée, en forme de cornes de taureau. Sous les yeux de Gwen, elle fit jouer les rayons du soleil sur les cornes, pour envoyer un signal sur la côte. Cependant, Sandara ne dirigeait pas la lumière vers la ville, mais plus loin vers le nord, vers ce qui semblait être un bosquet d'arbres.

Les paupières de Gwen étaient si lourdes qu'elles commençaient à se fermer, alors qu'elle luttait pour ne pas s'évanouir. Elle se sentit glisser vers le pont, envahie par des images. Elle n'était plus sûre de distinguer la réalité des hallucinations causées par la faim. Elle crut voir des canots, une douzaine environ, émerger de la jungle et voguer en direction du navire. Elle fut surprise de constater qu'ils

n'appartenaient pas à la race de l'Empire : ce n'étaient pas des guerriers à la peau rouge et munis de cornes. Il s'agissait d'hommes et de femmes musclés, à la peau chocolat et aux yeux jaunes, pleins d'intelligence et de compassion. Gwen vit que Sandara les regardait venir comme on attend des amis. Elle comprit qu'il s'agissait de son peuple.

Un bruit sourd heurta le navire. Ils venaient de lancer des grappins accrochés à des cordes. Lentement, le navire changea de direction, emporté par les canots loin du port et de la ville impériale. Gwen comprit que le peuple de Sandara était venu les aider, venu guider leur vaisseau loin de l'Empire.

Ils portaient vers le nord, vers la jungle, vers un abri. Gwen ferma les yeux, envahie par le soulagement.

Gwen rouvrit les yeux. De faiblesse, elle s'était à moitié couchée sur le bastingage, le visage tourné vers les canots. Submergée par la fatigue, Gwendolyn sentit qu'elle se penchait trop. Elle perdait l'équilibre. Elle allait basculer par-dessus bord. Prise de panique, elle agrippa plus fermement le bastingage, mais c'était trop tard.

Son cœur battit la chamade. Après toutes les épreuves qu'elle avait traversées, fallait-il donc qu'elle meure de cette façon ? Noyée dans l'océan si près du rivage ?

Un grognement retentit et, soudain, des mâchoires se refermèrent sur l'ourlet de sa chemise, avant de la tirer vers l'arrière. Elle atterrit sur le pont avec un bruit sourd, sauvée juste à temps.

En ouvrant les yeux, elle vit Krohn se pencher vers elle et son cœur battit plus vite dans sa poitrine. Il était en vie ! Quelle joie de le revoir... Il était bien plus maigre que la dernière fois qu'elle l'avait vu. Dans le chaos, elle l'avait perdu de vue. La dernière fois qu'elle l'avait vu, il avait filé se cacher dans la cale pendant une tempête particulièrement mauvaise. Il avait dû s'affamer pour que d'autres puissent manger. C'était Krohn. Si altruiste. Et maintenant qu'ils s'apprêtaient à toucher terre, il refaisait surface.

Krohn gémit et lui lécha la figure. Gwen l'enlaça avec les dernières bribes de son énergie. Elle s'étendit. Krohn se blottit à ses côtés, la tête posée sur sa poitrine, aussi près que possible comme s'il ne restait aucun autre endroit au monde.

*

Gwendolyn sentit un liquide sucré et froid chatouiller ses lèvres, sa langue, ses joues et son cou. Elle ouvrit la bouche et but à grandes gorgées. Elle avait l'impression de s'éveiller d'un rêve.

Gwen ouvrit les yeux, en buvant avec avidité. Des visages inconnus étaient penchés vers elle. Elle but jusqu'à s'étouffer et

recraché.

Quelqu'un l'aida à se relever et lui tapota gentiment le dos, quand elle fut prise d'une quinte de toux.

— Shhh, dit une voix. Bois doucement.

C'était une voix douce, la voix d'un guérisseur. Gwen leva les yeux et croisa le regard d'un vieil homme au visage parcheminé, les rides étirées autour d'un sourire.

Des douzaines de visages inconnus cernaient Gwen de tous côtés. Le peuple de Sandara. Ils l'observaient avec bienveillance, en silence, comme on contemple un objet de curiosité. Submergée par la soif et la faim, Gwen tendit les bras comme une hystérique et saisit l'outre, avant de verser avidement le liquide dans sa bouche. Elle but comme si c'était la dernière fois.

— Plus lentement, dit la voix de l'homme. Ou bien tu vas te rendre malade.

Des douzaines de guerriers étaient montés à bord du vaisseau. Parmi eux se trouvait le peuple de Gwen, les survivants de l'Anneau, qui émergeaient un par un des cabines. Certains étaient étendus, d'autres agenouillés ou assis, en compagnie des amis de Sandara qui leur donnaient à boire. Illepra se trouvait au milieu d'eux et tenait dans ses bras le bébé que Gwen avait sauvé dans les Isles Boréales. Elle lui donnait à manger. Gwen fut soulagée de l'entendre pleurer. Elle l'avait donné à Illepra quand elle était devenue trop faible pour le tenir. La voir lui faisait penser à Guwayne. Gwen ferait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver cette petite fille.

Gwen retrouvait ses forces de minute en minute. Elle s'assit sur son séant et but encore un peu de liquide en se demandant ce que c'était. Elle ressentit envers ce peuple un élan de reconnaissance. Ils leur avaient sauvé la vie.

Un gémissement se fit entendre à côté de Gwen. Krohn était resté étendu là, la tête sur les genoux de Gwen. Elle le fit boire et il lapa avec gratitude, pendant qu'elle lui caressait la tête avec tendresse. Elle lui devait la vie, une fois encore. Et l'avoir auprès d'elle lui faisait penser à Thor.

Gwen leva les yeux vers le peuple de Sandara. Comment les remercier ?

— Vous nous avez sauvés, dit-elle. Nous vous devons la vie.

Elle se tourna vers Sandara qui s'approchait. Cette dernière secoua la tête.

— Mon peuple ne croit pas aux dettes d'honneur dit-elle. Ils pensent que c'est déjà un honneur de sauver une personne dans la détresse.

La foule s'écarta pour céder le passage à un homme aux traits sévères, sans doute leur chef. Il devait avoir une cinquantaine

d'années. Il avait des lèvres fines et les mâchoires serrées. Il s'accroupit à côté de Gwen. Elle remarqua qu'il portait autour du cou un collier de turquoise et de nacre qui reflétait les rayons du soleil. Il inclina la tête, en la couvant d'un regard compatissant.

— Je me nomme Bokbu, dit-il d'une voix profonde et autoritaire. Nous avons répondu à l'appel de Sandara, car c'est une des nôtres. Nous avons pris un risque pour sauver vos vies. Si l'Empire découvre votre présence, ils nous tueront tous.

Bokbu se dressa, poings sur les hanches, et Gwen se leva à son tour avec l'aide de Sandara et du guérisseur, pour lui faire face. Bokbu soupira en balayant le navire du regard, comme désespéré devant l'état pitoyable de l'embarcation.

— Maintenant qu'ils vont mieux, ils doivent partir, dit une voix.

Gwen se tourna vers l'homme qui avait parlé, un guerrier musclé, torse nu, armé d'un javelot. Il s'approcha de Bokbu en lui jetant un regard froid.

— Renvoie ces étrangers de l'autre côté de la mer, ajouta-t-il. Pourquoi devrions-nous faire couler notre sang pour eux ?

— Je suis de votre sang, dit Sandara en faisant un pas en avant et en toisant le guerrier du regard.

— Et c'est pour ça que tu nous as amené ces gens. Tu nous mets tous en danger, répliqua-t-il d'un ton sec.

— Tu couvres notre peuple de honte, dit Sandara. As-tu oublié les lois de l'hospitalité ?

— Tu n'aurais jamais dû nous les amener. C'est toi qui nous couvres de honte.

Bokbu leva les mains pour les séparer et les faire taire.

Il resta longtemps inexpressif, plongé dans ses pensées. Gwendolyn réalisa qu'elle et ses compagnons se trouvaient dans une situation précaire. Repartir en mer les mènerait à la mort. Cependant, elle ne voulait pas non plus mettre en danger le peuple qui l'avait secouru.

— Nous ne vous voulons aucun mal, dit-elle en se tournant vers Bokbu. Je n'ai pas envie de vous mettre en danger. Nous pouvons repartir.

Bokbu secoua la tête.

— Non, dit-il.

Il dévisagea Gwen avec ce qui semblait être de l'incompréhension.

— Pourquoi avez-vous guidé votre peuple jusqu'ici ?

Gwen soupira.

— Nous avons fui devant une grande armée, dit-elle. Ils ont détruit notre patrie. Nous sommes partis à la recherche d'un autre foyer.

— Vous êtes au mauvais endroit, dit le guerrier. Ici, ce ne peut être votre foyer.

— Silence ! s'écria Bokbu en lui adressant un regard sévère.

Il se tourna vers Gwendolyn et plongea son regard dans le sien.

— Vous êtes une femme noble et fière, dit-il. Je vois bien que vous êtes une souveraine née. Vous avez guidé votre peuple jusqu'ici. Si vous repartez, vous mourrez. Peut-être pas aujourd'hui, mais dans quelques jours.

Gwendolyn lui renvoya son regard.

— Alors nous mourrons, répondit-elle. Je ne laisserai pas votre peuple mourir pour que nous puissions vivre.

Elle soutint son regard, le visage inexpressif, rendue plus téméraire par sa noblesse et sa fierté. Elle vit que Bokbu la dévisageait avec un respect renouvelé. Un silence tendu s'installa.

— Le sang des guerriers coule dans vos veines, dit-il. Vous resterez avec nous. Votre peuple retrouvera ses forces, peu importe le temps que cela prendra.

— Mais, chef..., commença le guerrier.

Bokbu lui adressa un regard sévère.

— Ma décision est prise.

— Mais leur vaisseau ! protesta-t-il. S'il reste dans le port, l'Empire le verra. Nous mourrons avant que la lune ne décroisse !

Le chef leva les yeux vers le mât, balaya le navire du regard, pour évaluer la situation. Gwen vit alors qu'ils avaient dissimulé le navire dans un port secret, caché par la jungle. Devant eux s'ouvrait la pleine mer. L'homme avait raison.

Le chef hocha la tête.

— Vous voulez sauver votre peuple ? demanda-t-il.

Gwen hocha la tête d'un air assuré.

— Oui.

Il hocha la tête à son tour.

— Les chefs sont toujours contraints de prendre des décisions difficiles, dit-il. Maintenant, c'est votre tour. Vous pouvez rester avec nous, mais votre navire nous tuerait tous. Nous vous invitons sur la terre ferme, mais votre navire ne peut pas rester. Vous allez devoir le brûler. C'est à cette condition que nous accepterons votre séjour parmi nous.

Le cœur de Gwen manqua un battement. Elle balaya du regard le navire qui les avait emportés jusqu'ici et qui lui avait permis de sauver son peuple. Des émotions contradictoires la traversèrent. Ce navire était leur seul moyen de repartir.

Mais vers où ? Vers l'océan, un voyage interminable qui se terminerait dans la mort ? Son peuple pouvait à peine marcher. Ils avaient besoin de repos. Ils avaient besoin d'un refuge. S'il fallait pour cela brûler le navire, très bien. Ils pourraient toujours en trouver un autre, ou en construire un autre, s'ils décidaient de reprendre la mer. Ils trouveraient un moyen. Pour le moment, le plus important était de

survivre. C'était tout ce qui importait.

Gwendolyn hocha gravement la tête.

— Qu'il en soit ainsi, dit-elle.

Bokbu hocha la tête avec respect. Il donna les ordres par-dessus son épaule et ses hommes s'exécutèrent. Ils se déployèrent autour du navire pour aider les membres de l'équipage à descendre sur la plage. Gwen attendit de voir passer devant elle tous ceux qu'elle aimait : Godfrey, Kendrick, Brandt, Atme, Aberthol, Illepra, Sandara...

Elle attendit que la dernière personne descende et demeura seule sur le pont, en compagnie de Krohn et du chef.

Bokbu tenait dans sa main une torche enflammée, que venait de lui donner l'un de ses hommes. Il approcha les flammes du bateau.

— Non, dit Gwen en lui saisissant le poignet.

Il lui adressa un regard surpris.

— Un souverain doit détruire ce qui est à lui, dit-elle.

Elle lui prit maladroitement la torche des mains et, en chassant une larme, l'approcha des voiles.

Les flammes se répandirent comme une traînée de poudre, jusqu'à submerger le navire.

Gwen lâcha la torche, balayée par une vague de chaleur. Elle fit volte-face et, Krohn et Bokbu sur ses talons, descendit le long de la passerelle, en direction de la plage, de son nouveau foyer, le dernier endroit qui leur restait en ce monde.

Des bruits étranges d'animaux et d'oiseaux se faisaient entendre. Gwen put seulement se demander :

Serons-nous jamais à la maison ici ?

Alistair était agenouillée sur la pierre et le froid faisait trembler ses genoux. Elle leva les yeux vers les premières lueurs de l'aube qui perçaient au-dessus des Isles Méridionales, illuminant les montagnes et les vallées. Ses mains tremblaient, enchaînées au billot. Elle posa son cou là où bien d'autres avaient perdu leurs têtes. Des traces de sang maculaient le bois. Ça et là, des échardes laissaient deviner l'endroit où les haches s'étaient abattues. En posant la joue contre le billot, elle devina la tragique énergie du bois, devina les émotions, les sentiments de tous ceux qui étaient passés par là avant elle. Son cœur se serra.

Alistair leva fièrement les yeux vers le ciel, pour regarder une dernière fois le soleil perçant l'aube. Plus jamais elle n'aurait l'occasion de le contempler. Le spectacle semblait soudain plus précieux et plus beau que jamais auparavant. Une brise balayait le petit matin. Les Isles Méridionales étaient probablement le plus bel endroit qu'elle ait jamais vu : les arbres se paraient ici de gerbes de fleurs oranges, rouges, roses et mauves et certains arboraient déjà des fruits ronds. Des oiseaux violets, de grosses abeilles butinaient ça et là, en suivant la délicieuse fragrance des fleurs. La brume jetait sur la scène un voile mystérieux. Alistair n'avait jamais ressenti un attachement si fort à un pays. C'était un pays où elle aurait été heureuse de vivre pour toujours.

Des bruits de bottes frappant la pierre se firent entendre. Bowyer s'approchait. Il la toisa, armé de son énorme hache à deux lames, et fronça les sourcils.

Derrière lui, Alistair aperçut les insulaires, par centaines, bien alignés, fidèles à Bowyer. Ils formaient un large cercle autour d'elle, dans cette grande place. Ils restaient cependant à distance : personne ne voulait recevoir accidentellement une gerbe de sang.

Bowyer retournait nerveusement la hache entre ses mains, visiblement pressé de faire ce qu'il avait à faire. L'expression de son regard laissait entendre combien il voulait devenir Roi.

Alistair se satisfaisait d'une chose : quoique injuste, son sacrifice permettrait à Erec d'avoir la vie sauve. C'était plus important pour elle que tout le reste.

Bowyer se pencha et murmura à son oreille, assez bas pour que nul autre ne puisse l'entendre :

— Sois certaine que tu mourras rapidement, dit-il en soufflant son haleine fétide sur Alistair. Tout comme Erec.

Alistair leva vers lui un regard alarmé et décontenancé.

Il sourit – d'un petit sourire qui n'était réservé qu'à Alistair.

— Tu m'as bien entendu, murmura-t-il. Ce ne sera peut-être pas

aujourd'hui, peut-être pas dans quelques lunes. Mais, un jour, quand il s'y attendra le moins, ton mari recevra mon couteau dans le dos. Je veux que tu le saches, avant que je ne t'envoie en enfer.

Bowyer fit quelques pas vers l'arrière pour prendre son élan, en resserrant sa prise sur le manche de sa hache. Il fit craquer les os de sa nuque, prêt à abattre sa lame.

Le cœur de Alistair se mit à battre à tout rompre contre sa poitrine. Elle réalisait enfin combien cet homme était malveillant. Il n'était pas seulement ambitieux, il était également un lâche et un menteur.

— Libérez-la ! cria soudain une voix qui perça le silence matinal.

Alistair tourna la tête. Au milieu du chaos, elle vit émerger de la foule deux silhouettes, avant que les gardes de Bowyer ne les arrêtent avec leurs sales pattes. Au grand soulagement de Alistair, c'étaient la mère et la sœur de Erec. Elles semblaient hors d'elles.

— Elle est innocente ! s'écria la mère de Erec. Tu ne dois pas la tuer !

— Vous tueriez une pauvre femme ! ? renchérit Dauphine. C'est une étrangère. Laissez-la partir. Renvoyez-la d'où elle vient. Nous n'avons pas besoin de la mêler à nos histoires.

Bowyer lui répondit d'une voix tonnante :

— Une étrangère qui conspirait pour devenir notre Reine. Pour tuer notre précédent Roi.

— Menteur ! cria la mère de Erec. Vous n'avez pas voulu boire dans la fontaine de vérité !

Bowyer balaya du regard les visages dans la foule.

— Y a-t-il ici quelqu'un qui souhaite me contredire ? hurla-t-il en les toisant d'un air de défi.

Alistair leva des yeux pleins d'espoir, mais, l'un après l'autre, tous ces braves guerriers de la tribu de Bowyer baissèrent la tête. Personne ne voulait l'affronter en combat singulier.

— Je suis votre champion ! tonna Bowyer. J'ai vaincu tous mes adversaires le jour du tournoi. Aucun d'entre vous ne peut me battre. Personne. S'il y en a un, qu'il s'avance.

— Personne, sauf Erec ! s'écria Dauphine.

Bowyer lui adressa un regard noir.

— Et où est-il en ce moment ? Il est mourant. Nous, les Insulaires Méridionaux, nous n'accepterons pas qu'un estropié soit notre Roi. Je suis votre Roi. Je suis votre champion. Selon les lois de ce pays, car le père de mon père était Roi avant le père de Erec.

La mère de Erec et Dauphine s'élancèrent pour l'arrêter, mais les hommes de Bowyer les en empêchèrent. Alistair aperçut derrière elles le frère de Erec, Strom, les mains nouées dans le dos. Il luttait pour se libérer, mais en vain.

— Tu payeras pour cet affront, Bowyer ! s'exclama-t-il.

Bowyer l'ignora. Il se tourna vers Alistair et elle vit à l'expression de son regard qu'il était bien décidé à l'exécuter. Son heure était venue.

— Le temps peut être dangereux pour ceux qui usent de tromperie, lui dit-elle.

Il fronça les sourcils. Apparemment, elle avait touché un nerf sensible.

— Ces mots seront tes derniers mots.

Bowyer brandit sa hache au-dessus de sa tête.

Alistair ferma les yeux. Dans un instant, elle quitterait ce monde.

Les yeux fermés, elle eut l'impression que les secondes ralentissaient. Des images lui apparurent. Sa première rencontre avec Erec, dans le château du Duc, quand ils se trouvaient encore dans l'Anneau. Elle n'avait été alors qu'une simple servante. Elle était tombée amoureuse de lui dès le premier regard. Au moment de quitter ce monde, elle sentit son amour pour lui la réchauffer – un amour qui n'en finissait pas de brûler dans son cœur. Elle vit également son frère, Thorgrin. Pour une raison ou pour une autre, il ne se trouvait pas dans l'Anneau, à la Cour du Roi, mais dans une terre lointaine, en exil. Surtout, elle vit sa mère, qui se tenait au sommet d'une falaise, devant son château perché par-dessus l'océan. Elle tendait les bras vers sa fille et lui souriait tendrement.

— Ma fille, dit-elle.

— Mère, dit Alistair. Je viens vous rejoindre.

Mais, à sa grande surprise, sa mère secoua lentement la tête.

— Ton heure n'est pas encore venue, dit-elle. Ta destinée sur cette terre n'est pas encore terminée. Une vie de grandeur t'attend.

— Mais comment, Mère ? demanda-t-elle. Comment puis-je survivre ?

— Tu es plus grande que cette terre, répondit sa mère. Cette lame, ce métal de mort, appartient à cette terre. Ces menottes appartiennent à cette terre. Ce sont des barrières qui ne te concernent pas, ou seulement si tu penses qu'elles peuvent t'enfermer. Tu es esprit et lumière et énergie. C'est là que réside ton véritable pouvoir. Tu es au-dessus de tout cela. Tu peux te libérer des contraintes physiques. Ton problème, ce n'est pas l'absence de force, mais l'absence de foi. La foi en tes capacités. Ta foi est-elle assez grande ?

Agenouillée, tremblante, les yeux fermés, Alistair retourna dans sa tête la question de sa mère.

Ta foi est-elle assez grande ?

Alistair s'abandonna, oublia les menottes qui emprisonnaient ses poignets, se laissa glisser entre les bras de la foi. Elle se détacha des contraintes physiques de cette planète et plaça sa foi dans le pouvoir

suprême, le pouvoir qui régnait sur toute chose en ce monde. Le pouvoir qui avait créé ce monde. Le pouvoir qui avait créé tout cela. C'était le pouvoir auquel elle devait aspirer.

En une fraction de seconde à peine, Alistair sentit une chaleur l'envahir soudainement. Elle se sentit invincible, plus grande que tout. Elle sentit des flammes brûler sous les paumes de ses mains, prêtes à jaillir, sentit son esprit bouillonner, sentit une chaleur sous son front, entre ses deux yeux. Elle eut l'impression d'être plus puissante que toute chose en ce monde, plus forte que les chaînes qui la retenaient prisonnière, plus forte que toute chose matérielle.

Alistair ouvrit les yeux et le temps reprit son cours. Elle vit que Bowyer abattait sa hache, sourcils froncés.

D'un geste vif, Alistair se retourna et leva les bras. Cette fois, ses menottes se brisèrent comme des brindilles. D'un même mouvement, elle se redressa, leva sa main pour arrêter Bowyer. Il se passa alors une chose extraordinaire : la hache disparut. Elle tomba en poussière sur le sol.

Déséquilibré, Bowyer tomba à genoux.

Alistair fit volte-face. Ses yeux trouvèrent une épée de l'autre côté de la clairière, à la ceinture d'un guerrier. Elle leva la main et commanda à l'arme de venir à elle. L'épée s'envola de son fourreau et fila jusqu'à son bras tendu.

D'un même mouvement, Alistair s'en saisit, tourna sur elle-même et abattit sa lame sur le cou exposé de Bowyer.

La foule poussa un cri d'effroi quand l'épée se fraya un chemin à travers les chairs et les os. Décapité, le corps de Bowyer bascula, sans vie.

Il demeura étendu là où, quelques secondes auparavant, il avait voulu exécuter Alistair.

Un cri retentit parmi la foule. Dauphine se libéra de l'étreinte du soldat, saisit la dague à sa ceinture et l'égorgea. Elle trancha vivement les liens qui retenaient les poignets de Strom. Celui-ci vola à son tour l'épée d'un autre soldat et tua coup sur coup trois des hommes de Bowyer avant qu'ils n'aient eu le temps de réagir.

Bowyer mort, il y eut un instant de flottement. Personne ne savait comment réagir. Des cris s'élevèrent : ceux qui s'étaient alliés à Bowyer à contrecœur avaient enfin le courage de se rebeller. Ils étaient prêts à changer de camp, sans doute motivés par l'apparition subite de plusieurs douzaines d'hommes fidèles à Erec.

Bientôt, la bataille tourna en leur faveur. Des alliances se reformèrent. Les hommes de Bowyer, pris par surprise, tournèrent les talons et prirent la fuite à travers le plateau. Strom et ses compagnons les poursuivirent.

Alistair demeura seule, l'épée à la main, devant la campagne par-

dessus laquelle s'élevaient les cris et les sonneries de cors. L'île entière semblait se jeter dans la bataille. Le petit matin s'emplit du fracas des armures et des cris d'agonie. Alistair sut qu'une guerre civile venait d'éclater.

Alistair leva son épée vers le ciel et le soleil fit miroiter la lame. Elle avait été sauvée par la grâce de Dieu. Elle se sentit renaître, plus puissante que jamais. Sa destinée l'appelait. Elle était sereine : les hommes de Bowyer mourraient, elle en était certaine. Justice serait faite. Erec reviendrait. Ils se marieraient. Elle deviendrait Reine des Isles Méridionales.

Darius descendait en courant la route poussiéreuse qui reliait son petit village à Volusia, bien décidé à sauver Loti et à tuer les hommes qui l'avaient emportée. Il avait une épée à la main – une *véritable épée*, faite de *véritable* métal. C'était la première fois qu'il voyait du métal. L'acier était interdit. En posséder était passible de mort. Même son père et le père de son père auraient eu peur d'en posséder. Darius savait qu'il ne pouvait plus revenir en arrière.

Cela n'avait pas d'importance. L'injustice de son existence avait assez duré. Loti partie, il ne voulait rien de plus que la retrouver. Il avait à peine eu le temps de la connaître, mais elle était pourtant devenue ce qu'il avait de plus cher. Il voulait bien être réduit en esclavage, mais pas *elle* – c'était trop. Il ne pouvait pas la laisser partir : un homme ne l'aurait pas fait. Bien sûr, il n'était encore qu'un garçon, mais il était sur le point de devenir un homme. Et c'étaient ces décisions, celles que personne ne voulait prendre, qui lui permettraient de devenir un homme.

Darius galopait, la vue troublée par la sueur, le souffle court, prêt à affronter une ville et son armée. Il n'avait pas d'autre choix. Il fallait qu'il trouve Loti et qu'il la ramène à la maison, ou bien qu'il meure en essayant. Bien sûr, s'il échouait – ou même s'il réussissait, la vengeance retomberait sur sa famille et son peuple... Mais il ne pouvait pas penser à cela, pas maintenant, au risque de changer d'avis.

Ce qui le motivait, c'était quelque chose de plus grand que lui-même, de plus grand que sa famille, de plus grand que son peuple. C'était le désir de justice. De liberté. Le désir de repousser le tyran et de briser ses chaînes, ne serait-ce que pour un instant. Peut-être pas pour lui-même, mais alors pour Loti. Pour sa liberté à elle.

C'était la passion qui motivait Darius, pas la raison. L'amour de sa vie se trouvait là-bas et il avait assez souffert aux mains de l'Empire. Peu importaient les conséquences. Il fallait qu'il leur montre qu'un homme au sein de ce peuple, même s'il n'était qu'un garçon, refusait d'endurer cette humiliation.

Darius courait, courait, courait. Ses foulées trouvaient naturellement leur chemin dans ces champs familiers qui poussaient à la lisière du territoire volusien. S'ils découvriraient qu'il s'était approché si près de chez eux, ils le tueraient. Il suivait leurs traces, de plus en plus vite. Ils avaient dû commencer à ralentir, car les traces de leurs pas étaient de plus en plus rapprochées. S'il allait assez vite, il finirait par les rattraper.

Darius contourna la colline, à bout de souffle. Enfin, au loin, il vit ce qu'il cherchait : à une centaine de mètres se trouvait Loti,

enchaînée par le cou au harnais noir d'un zerta sur lequel chevauchait le maître d'œuvre de l'Empire, celui qui l'avait enlevée. Deux soldats marchaient à ses côtés. Ils portaient l'armure sombre et dorée de l'Empire, illuminés par le soleil. Ces formidables guerriers faisaient presque deux fois la taille de Darius et ils étaient lourdement armés. Il aurait fallu un bataillon d'esclaves pour les renverser.

Mais Darius ne se laissa pas abattre. Tout ce dont il avait besoin, c'était de sa détermination et de son esprit combatif. Il trouverait un moyen.

Darius se remit à courir, à la poursuite de la caravane. Bientôt, il les rattrapa, se porta à la hauteur de Loti et leva son épée. Quand elle tourna vers lui des yeux effarés, il abattit sa lame sur la chaîne qui la retenait prisonnière.

Loti poussa un cri et bondit quand Darius la libéra. Elle resta bouche bée, libre, le collier métallique encore autour du cou.

Darius se retourna vers le maître d'œuvre et vit qu'il le dévisageait avec la même stupéfaction. Les soldats s'arrêtèrent, tous deux abasourdis.

Les mains tremblantes, Darius leva son épée devant lui, bien décidé à ne pas montrer sa peur, debout entre eux et Loti.

— Elle ne vous appartient pas ! cria-t-il d'une voix mal assurée. C'est une femme libre. Nous sommes tous libres !

Les soldats échangèrent un regard avec le maître d'œuvre.

— Mon garçon, dit-il à Darius, tu viens de commettre la plus grande erreur de ta vie.

Il adressa un signe à ses hommes et ceux-ci chargèrent Darius.

Darius ne recula pas d'un pas, sa main tremblante toujours refermée sur la poignée de son épée. Il sentit que ses ancêtres le regardaient. Il sentit que tous les esclaves tués jusqu'à ce jour étaient là pour l'aider et le soutenir. Une grande chaleur le submergea.

Le pouvoir de Darius crépitait en lui, comme impatient de servir. Mais Darius ne le laisserait pas faire. Il voulait un combat d'homme à homme, les battre à leur propre jeu comme l'aurait fait un homme, appliquer l'entraînement de ses frères d'armes. Il se battrait avec une arme de métal et tuerait ses ennemis selon ses propres termes. Il avait toujours été plus rapide que les autres. Même des garçons plus grands et armés d'épées en bois ne faisaient pas le poids contre lui. Il se prépara.

— Loti ! s'écria-t-il sans se retourner. COURS ! Retourne au village.

— NON ! hurla-t-elle en retour.

Darius sut qu'il devait faire quelque chose. Il ne pouvait pas attendre qu'ils l'atteignent. Il devait les prendre par surprise, faire quelque chose auquel ils ne s'attendraient pas.

Darius chargea à son tour. Il prit pour cible l'un des deux soldats et

courut dans sa direction. Ils se rencontrèrent à mi-chemin, au milieu de la clairière. Darius poussa un féroce cri de guerre. Le soldat abattit son épée, mais Darius leva la sienne et bloqua son coup. Des étincelles volèrent. C'était la première fois que Darius voyait l'acier rencontrer l'acier. La lame était plus lourde qu'il ne l'avait cru, et le coup du soldat était plus violent. Il sentit la vibration remonter le long de son bras, de son coude, jusque dans son épaule. La sensation le prit par surprise.

Le soldat se jeta sur le côté pour frapper Darius au flanc, mais celui-ci para à nouveau son attaque. Cela n'avait rien à voir avec une bagarre entre frères, comme Darius en avait connues. Il avait l'impression de se déplacer très lentement. Son arme était trop lourde. Il n'était pas habitué. Son adversaire semblait se déplacer deux fois plus vite que lui.

L'homme abattit à nouveau sa lame et Darius comprit qu'il ne pourrait jamais lui rendre coup pour coup. Il allait devoir utiliser ses propres talents.

Il s'écarta, évitant le coup au lieu de le bloquer, puis jeta son coude dans la gorge du soldat. Un geste parfait. L'homme tituba, plié en deux, en portant les mains à son cou. Darius brandit son épée et abattit le pommeau dans le dos exposé de son assaillant qui roula dans la poussière.

Au même instant, le deuxième soldat chargea. Darius tourna sur lui-même tout en levant son épée et bloqua un formidable coup de lame qui menaçait de le décapiter. Le soldat ne ralentit pas et repoussa violemment Darius.

Quand l'homme s'écrasa sur sa poitrine, tous deux roulèrent en soulevant un nuage de poussière. Le soldat lâcha son épée et tendit les mains pour arracher les yeux de Darius avec les ongles.

Celui-ci eut à peine le temps de l'attraper par les poignets pour le tenir à distance. Il n'allait pas tenir longtemps. Il fallait qu'il fasse quelque chose, et vite.

Darius leva un genou et parvint à rouler au-dessus de son assaillant. D'un même mouvement, il saisit une dague qu'il avait repérée à la ceinture du soldat, la brandit au-dessus de sa tête et plongea la lame jusqu'à la garde dans la poitrine de son assaillant.

L'homme poussa un cri déchirant, pendant que Darius, allongé sur lui, le regardait mourir sous ses yeux. Choqué. Pétrifié. C'était la première fois qu'il tuait un homme. Quelle sensation étrange... Il se sentait à la fois victorieux et triste.

Un cri retentit dans son dos et Darius se retourna brusquement. L'autre soldat, celui qu'il s'était contenté d'assommer, venait de se relever. Il brandit son épée, prêt à décapiter Darius.

Celui-ci évita le coup à la dernière seconde et le soldat,

déséquilibré, tituba.

Darius ramassa la dague là où il l'avait laissée, dans la poitrine de l'autre soldat, et se retourna. Alors que son assaillant chargeait à nouveau, il prit son élan et lança le couteau de toutes ses forces.

La lame tourna sur elle-même longtemps, avant de se planter dans le cœur de soldat, à travers son armure. L'acier impérial, qui n'avait pas d'égal dans ce monde, venait de se retourner contre ses créateurs. Peut-être, songea Darius, qu'ils auraient dû fabriquer des armes moins létales.

Le soldat tomba à genoux, les yeux exorbités, puis bascula sur le côté, mort.

Un grand cri retentit à nouveau derrière lui. En faisant volte-face, Darius vit que le maître d'œuvre mettait pied à terre. Le regard noir, il tirait son épée, prêt à se jeter sur Darius.

— Je te tuerai moi-même ! dit-il. Et non seulement je te tuerai, je te torturerai également, toi et ta famille et tout ton village, le plus lentement possible !

Il s'élança.

Il était clair que le maître d'œuvre était un meilleur guerrier que ses gardes du corps : il était plus grand, plus large d'épaules, mieux protégé par une armure solide. C'était sans doute le plus grand guerrier que Darius aurait pu affronter. Si Darius ressentit de la peur à l'idée de lui faire face, il refusa de le montrer. Il était bien décidé à se battre malgré sa peur. Il ne se laisserait pas intimidé. Ce n'était qu'un homme, songea-t-il. Et tous les hommes peuvent tomber.

Tous les hommes peuvent tomber.

Il leva son épée alors que le maître d'œuvre fondait sur lui en brandissant à deux mains son épée, sur laquelle se reflétaient les rayons du soleil. Darius fit un pas de côté et para le coup. L'homme attaqua à nouveau.

Gauche et droite, gauche et droite, le soldat abattit son épée et Darius bloqua les coups, un par un, les oreilles pleines du fracas métallique, les yeux presque aveuglés par les étincelles. L'homme le poussa à reculer, lentement, de plus en plus, et Darius dut faire appel à toute sa force pour bloquer les coups. Le maître d'œuvre était fort et vif. Darius voulait seulement rester en vie.

Il para un coup un peu trop lentement et poussa un cri de douleur quand l'épée de son assaillant ouvrit enfin une entaille dans son biceps. Ce n'était qu'une blessure superficielle, mais elle était douloureuse. Darius sentit son sang couler, les premières gouttes de son sang perdues dans la bataille. Il resta un instant pétrifié.

C'était une erreur et le maître d'œuvre profita de son hésitation pour lui envoyer une gifle d'un revers de mains. Heurté de plein fouet par son gantelet, Darius tituba, sonné. Il se jura de ne plus se laisser

surprendre par une blessure.

Quand le goût du sang emplit sa bouche, la fureur s'empara de lui. Le maître d'œuvre, qui chargeait à nouveau, était peut-être grand et fort mais, cette fois, Darius ne se laissa pas intimider. Il avait reçu ses premières blessures, mais elles n'étaient pas si graves. Il tenait encore debout. Il était en vie.

Cela voulait dire qu'il pouvait se battre. Il pouvait rendre les coups. Recevoir une blessure n'était pas si terrible qu'il l'avait cru. Il était peut-être plus petit, moins expérimenté, mais il était aussi vif que son assaillant – et peut-être même tout aussi dangereux.

Darius poussa un cri rauque et plongea en avant, prêt à se jeter dans la bataille au lieu d'esquiver les coups. Il n'avait plus peur d'être blessé. Darius leva son épée et l'abattit sur son adversaire. L'homme para le coup, mais Darius revint à la charge, encore, et encore, et encore, poussant le maître d'œuvre à reculer.

Il se battit pour survivre, se battit pour Loti, se battit pour tout son peuple et ses frères d'armes, en jetant sa lame à droite puis à gauche, plus vite que jamais auparavant. Soudain, le poids de l'épée ne le dérangeait plus. Il trouva une ouverture. Le maître d'œuvre poussa un cri de douleur quand Darius lui porta un coup au côté.

Il adressa à Darius un regard noir, d'abord surpris, puis prêt à crier vengeance.

Il poussa un hurlement de bête blessée et s'élança, en jetant son arme. Il saisit Darius entre ses bras et le souleva de terre avec une force extraordinaire. Darius fut obligé de laisser à son tour tomber son épée. Tout s'était passé si vite qu'il n'avait pas eu le temps de réagir. Il n'avait pas imaginé un seul instant que son assaillant se servirait de ses poings au lieu de sa lame.

Suspendu au-dessus du sol, Darius eut l'impression que tous les os de son corps étaient sur le point d'éclater. Il poussa un cri d'agonie.

Le maître d'œuvre serra plus fort, si fort que Darius se vit mourir. L'homme prit alors son élan et jeta son front sur le nez de Darius.

Le sang jaillit. Une terrible douleur assaillit Darius, perçante, aveuglante. Il n'avait pas prévu ça. Quand le maître d'œuvre prit à nouveau son élan, Darius fut certain d'y passer.

Un bruit de chaîne retentit et les bras de l'homme s'ouvrirent brusquement, tout comme ses yeux écarquillés. Le souffle court, Darius leva les yeux, interloqué. Il vit alors Loti derrière le maître d'œuvre. Elle avait enroulé sa chaîne autour de son cou et serrait le plus fort possible.

Darius tituba, en luttant pour reprendre sa respiration. Le maître d'œuvre tendit le bras par-dessus son épaule et saisit Loti, avant de la faire basculer par-dessus son épaule. Elle tomba sur le dos, dans la poussière, en poussant un cri bref.

Le maître d'œuvre leva la jambe pour écraser son visage sous sa botte. Il se trouvait à une dizaine de pas de Darius, trop tard pour qu'il arrive à temps.

— NON ! hurla-t-il.

Il réfléchit à toute allure, se pencha pour attraper son épée et, d'un geste souple, la jeta dans leur direction.

La lame tournoya sur elle-même longtemps sous les yeux de Darius, avant de transpercer l'armure du maître d'œuvre, empalé en plein cœur.

L'homme écarquilla les yeux, chancela, bascula sur les genoux, puis face contre terre.

Loti sauta sur ses pieds et Darius courut vers elle. Il l'entoura de ses bras protecteurs, tellement soulagé qu'elle soit en vie.

Soudain, un sifflement perça le silence. Darius se retourna. Le maître d'œuvre, étendu par terre, porta la main à sa bouche et siffla à nouveau, une dernière fois, avant de succomber.

Un hurlement fit trembler la terre.

Darius leva les yeux. À sa grande horreur, le zerta les chargea, comme animé par une rage folle, ses cornes affûtées pointées sur eux. Darius et Loti échangèrent un regard. Ils ne pouvaient aller nulle part. Dans quelques secondes, ils seraient morts.

Darius réfléchit le plus vite possible. Derrière eux, la montagne formait une pente très raide, jonchée de caillasse. Darius leva la main et drapa son autre bras autour de Loti, en la serrant contre lui. Il ne voulait pas faire appel à son pouvoir, mais il n'avait plus le choix s'il voulait vivre.

Une chaleur formidable le traversa, celle d'un pouvoir qu'il contrôlait à peine, et de la lumière jaillit de son bras tendu, en direction de la falaise. Un grondement se fit entendre, faible d'abord, puis de plus en plus sourd. Sous les yeux de Darius, les rochers dévalaient la pente en gagnant peu à peu de la vitesse.

L'avalanche se précipita sur le zerta et l'ensevelit. Un bruit de tonnerre retentit et un nuage de poussière s'éleva au-dessus de la clairière. Ensuite tout redevint silencieux.

Darius resta debout au milieu du silence et de la poussière qui tourbillonnait en accrochant les rayons du soleil. Il comprenait à peine ce qu'il venait de faire. Il finit par se rendre compte que Loti le dévisageait avec une expression de terreur. Il sut alors que tout avait changé. Il venait de révéler son secret. Il ne pouvait plus revenir en arrière.

Thor était assis au bord de leur petite embarcation, jambes croisées, les paumes de ses mains sur les cuisses. Il tournait le dos à ses compagnons pour contempler la mer froide et cruelle. Ses yeux étaient rouges à force de pleurer et il ne voulait pas que les autres le voient dans cet état. Il n'avait plus de larmes à verser depuis longtemps, mais ses yeux étaient encore à vif. Dérouté par les événements récents, il observait l'horizon en s'interrogeant sur le mystère de la vie.

Comment était-il possible que la vie lui donne un fils, pour ensuite le lui reprendre ? Comment était-il possible qu'une chose si précieuse disparaisse, emportée sans un mot d'avertissement et sans aucune possibilité de retour ?

La vie, songeait Thor, était inutilement cruelle. Où se trouvait donc la justice dans tout cela ? Pourquoi la vie ne pouvait-elle pas simplement lui rendre son fils ?

Thor aurait fait n'importe quoi – *n'importe quoi* : marcher à travers le feu, mourir mille fois – pour que Guwayne lui soit rendu.

Thor ferma les yeux et secoua la tête, en essayant de chasser les images de ce volcan en feu, le couffin vide, les flammes. Il tenta de ne pas penser au fait que son fils était mort dans d'atroces souffrances. La rage et surtout le chagrin consumaient son cœur. Ainsi que la honte. La honte de n'avoir pas pu sauver son fils.

Thor sentait également son estomac se nouer quand il imaginait ses retrouvailles avec Gwendolyn, quand il imaginait lui annoncer la terrible nouvelle. Elle ne voudrait plus jamais le regarder dans les yeux. Et elle ne serait plus jamais la même. C'était comme si toute la vie de Thorgrin lui avait été dérobée. Comment se reconstruire ? Comment ramasser les morceaux ? Comment retrouver goût à la vie, après une telle épreuve ?

Des bruits de pas se firent entendre dans son dos et Thor sentit le bateau tanguer légèrement sous le poids d'un corps. À sa grande surprise, Conven venait de s'asseoir à côté de lui. Thor ne parlait plus vraiment avec Conven depuis des mois – depuis la mort de son frère jumeau. Il était heureux de le voir à ses côtés. Pour la première fois, il vit le chagrin sur son visage et comprit. Il comprit *réellement*, pour la première fois.

Conven ne prononça pas un mot. Il n'en avait pas besoin : sa présence suffisait. Il s'était assis par compassion. Deux frères unis dans le chagrin.

Ils gardèrent longtemps le silence. Seul le souffle du vent et le bruit des vagues léchant la coque du bateau se faisaient entendre, alors qu'ils dérivait au milieu de l'océan interminable, sans but

depuis que leur chance de retrouver Guwayne leur avait été arrachée.

Enfin, Conven prit la parole :

— Il ne se passe pas une journée sans que je pense à Conval, dit-il d'une voix sombre.

Thor voulut répondre, mais sa voix s'étrangla dans sa gorge et le silence se poursuivit.

Enfin, Conven ajouta :

— Je pleure pour toi et pour Guwayne. J'aurais aimé le voir devenir un grand guerrier comme son père. Je sais que c'est ce qu'il serait devenu. La vie peut-être tragique et cruelle. Elle reprend facilement ce qu'elle donne. J'aimerais pouvoir te dire quelque chose pour apaiser ta peine... Mais je n'ai pas les mots.

Thor leva les yeux vers lui. L'honnêteté brutale de Conven lui apportait un sentiment de paix intérieure.

— Qu'est-ce qui te motive encore à vivre ? demanda Thor.

Conven égara son regard entre les vagues, pendant un long moment, avant de soupirer :

— Je pense que c'est ce que Conval aurait voulu, dit-il. Il aurait voulu que je continue ma vie. Alors je le fais. Je le fais pour lui. Pas pour moi-même. Parfois, il nous faut vivre pour les autres. Parfois, nous ne ressentons pas le besoin de vivre, alors nous vivons pour les autres. Je commence à comprendre que ce n'est pas une si mauvaise chose.

Thor pensa à Guwayne, mort à présent, et se demanda ce que son fils aurait voulu qu'il fasse. Bien sûr, il aurait voulu que Thorgrin continue à vivre et qu'il prenne soin de sa mère, Gwendolyn. C'était une évidence. Mais, pour le cœur meurtri de Thor, c'était une idée difficile à digérer.

Conven s'éclaircit la gorge.

— Nous vivons pour nos parents, dit-il. Pour nos frères et nos sœurs. Pour nos épouses, nos fils et nos filles. Nous vivons pour tous les autres. Et, parfois, quand la vie est si cruelle que l'on n'a plus envie de continuer, il faut que cela suffise.

— Je ne suis pas d'accord, dit une voix.

Thor leva les yeux. Matus s'approchait. Il s'assit de l'autre côté de Thor et tourna son regard fier vers l'océan.

— Je crois que nous vivons également pour autre chose, ajouta-t-il.

— Et qu'est-ce que c'est ? demanda Conven.

— La foi, dit Matus en soupirant. Mon peuple, les hommes des Isles Boréales, ils prient les quatre dieux des falaises. Ils prient les dieux de l'eau et du vent et du ciel et des rochers. Ces dieux n'ont jamais répondu à mes prières. Moi, je prie l'ancien dieu de l'Anneau.

Thor lui adressa un regard surpris.

— Je ne savais pas qu'un homme des Isles suivait la religion de l'Anneau, dit Conven.

Matus hocha la tête.

— Je suis différent de mon peuple, dit-il. Je l'ai toujours été. Je voulais devenir moine quand j'étais plus jeune, mais mon père s'y est opposé. Il a insisté pour que je prenne les armes, comme mes frères.

Il soupira.

— Je crois que nous vivons pour notre foi, ajouta-t-il, et non pour les autres. C'est ce qui nous permet d'avancer. Si notre foi est assez forte, *vraiment* assez forte, alors tout peut arriver. Même un miracle.

— Et mon fils me sera rendu ? demanda Thor.

Matus hocha la tête, impassible, et Thor vit qu'il était sûr de lui.

— Oui, répondit simplement Matus. Tout peut arriver.

— Tu mens, répliqua Conven d'une voix indignée. Tu lui donnes de faux espoirs.

— Non, répondit Matus.

— Tu penses que la foi me rendra mon frère mort ? le pressa Conven, hors de lui.

Matus soupira.

— Je dis que toute tragédie est un cadeau, dit-il.

— Un cadeau ? répéta Thor, horrifié. Tu veux dire que la perte de mon fils est un cadeau ?

Encore une fois, Matus hocha la tête avec assurance.

— On te fait un cadeau, aussi tragique soit-il. Tu ne peux pas savoir la nature de ce cadeau. Peut-être que tu ne le sauras pas pendant des années. Mais, un jour, tu comprendras.

Thor perdit son regard sur l'océan, confus, incertain de lui-même. N'était-ce donc qu'un test ? se demanda-t-il. Un de ces tests dont lui avait parlé sa mère ? La foi pouvait-elle lui rendre son fils ? Il voulut le croire, mais il ignorait si sa foi était assez forte. Quand sa mère avait parlé d'épreuves, Thor avait été certain de pouvoir les passer sans difficultés. Ce n'est plus le cas.

Le bateau se balançait soudain au rythme du roulis et Thor sentit le courant les emporter dans la direction opposée. Il leva brusquement la tête et jeta par-dessus son épaule un coup d'œil aux rameurs : Reece, Elden, Indra et O'Connor. Tous les quatre levaient des yeux surpris vers la voile de leur petite embarcation qui dansait furieusement sous l'effet du vent.

— Le Courant du Nord, dit Matus en étudiant les eaux, mains sur les hanches.

Il secoua la tête.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Indra. On ne peut pas contrôler le bateau.

— Il traverse parfois les Isles Boréales, expliqua Matus. Je ne

l'avais encore jamais vu, mais j'en ai entendu parler. C'est un contre-courant. Une fois qu'il t'attrape, il ne te lâche plus. Inutile d'essayer de lui échapper en ramant.

Thor baissa les yeux. L'eau les emportait maintenant à une vitesse deux fois supérieure. Un nouvel horizon dépouillé de toute terre, peuplé de nuages blancs et violets, s'ouvrait à présent devant eux, magnifique et inquiétant.

— Mais nous allons vers l'est, dit Reece, et nous devons partir vers l'ouest. Tout notre peuple se trouve par là-bas. L'Empire est à l'ouest.

Matus haussa les épaules.

— Nous allons où le courant nous mène.

Thor réalisa que chaque instant le séparait maintenant un peu plus de Gwendolyn et de son peuple.

— Et où est-ce qu'on s'arrêtera ? demanda O'Connor.

Matus haussa à nouveau les épaules.

— Je ne connais que les Isles Boréales, dit-il. Je ne suis jamais allé aussi loin vers le nord. Je ne sais pas ce qui se trouve là-bas.

— Le courant s'arrête bien quelque part, dit Reece d'une voix sombre.

Tous les yeux se tournèrent vers lui et Reece hocha la tête pour confirmer ses propos.

— J'ai reçu des leçons sur ces courants étant enfant. Dans l'ancien livre des Rois, on trouve une collection de cartes représentant chaque région du monde. Le Courant du Nord mène aux confins orientaux du monde.

— Les confins orientaux ? répéta Elden d'un ton inquiet. Nous nous retrouverions donc de l'autre côté du monde, par rapport au reste de notre peuple ?

Reece haussa les épaules.

— Les livres étaient anciens et j'étais jeune. Tout ce dont je me souviens, c'est que le courant y était décrit comme un portail conduisant au Pays des Esprits.

Thor adressa à Reece un regard pensif.

— Des contes de bonnes femmes, dit O'Connor. Il n'y a pas de portail, pas de Pays des Esprits. Ce portail a été condamné il y a des siècles, bien avant que nos pères ne foulent cette terre.

Reece haussa les épaules et tous se turent, les yeux tournés vers l'océan. Emporté à toute allure par les flots, Thor se demanda où le courant était en train de les emmener.

Thor était assis au bord du bateau, arrosé de temps en temps par des gouttes froides, le regard perdu entre les vagues depuis déjà des

heures. Loin du monde, il sentait à peine l'humidité contre sa peau. Il aurait voulu se rendre utile, hisser les voiles, ramer – faire n'importe quoi – mais il n'y avait rien à faire. Le Courant du Nord les emportait. Tout ce que le groupe pouvait faire, c'était attendre, pendant que l'embarcation dansait entre les vagues. Ils étaient entre les mains du destin.

Thor observait l'horizon en se demandant quand tout cela finirait. Il avait l'impression de dériver au milieu de l'infini, insensible au froid et au vent, égaré dans la monotonie silencieuse. Les oiseaux de mer avaient depuis longtemps disparus. Le ciel s'assombrissait de seconde en seconde. C'était comme si le courant les emportait vers le néant, aux confins de la terre.

Des heures avaient passées et la lumière du jour tombait, quand enfin Thor se redressa, le regard attiré par quelque chose. Il cru d'abord à une hallucination, un mirage, mais le courant accéléra l'allure et la forme se dessina plus nettement au loin. C'était réel.

Thor se leva, pour la première fois depuis des heures. Les mains sur les hanches au milieu du pont qui dansait au rythme du roulis, il plissa les yeux.

— C'est réel ? demanda une voix.

Reece se porta à la hauteur de Thor. Elden, Indra et les autres les rejoignirent à leur tour, tous émerveillés par la vue.

— Une île ? demanda O'Connor.

— On dirait plutôt une caverne, dit Matus.

Alors qu'ils s'approchaient, Thor commença à distinguer les contours. C'était bien une caverne. Un immense récif, haut de plusieurs centaines de mètres, s'élevait au milieu de l'océan interminable et formait une grande arche. On aurait dit une bouche gigantesque, prête à avaler le monde.

Et les courants emportaient le bateau dans sa direction.

Thor resta bouche bée. Il sut que ce récif ne pouvait être qu'une seule chose : l'entrée du Pays des Esprits.

Darius remontait en silence et d'un pas lent le sentier de terre battue, Loti à ses côtés. Une tension s'était installée entre eux. Ni l'un, ni l'autre n'avait prononcé un mot depuis leur altercation avec le maître d'œuvre et ses hommes. Mille pensées occupaient l'esprit de Darius alors qu'il marchait aux côtés de Loti, pour la ramener au village. Il avait envie de passer son bras autour de ses épaules, bien décidé à ne plus jamais la quitter. Il avait envie de voir ses yeux s'allumer de joie et de soulagement, de l'entendre dire combien elle lui était reconnaissante d'avoir risqué sa vie pour elle – ou, au moins, de l'entendre dire qu'elle était heureuse de le voir.

Mais ils marchaient dans un silence tendu, désagréable. Loti ne disait rien. Elle évitait même son regard. Elle ne lui avait pas adressé la parole depuis qu'il avait déclenché cette avalanche. Le cœur de Darius battait à tout rompre. Qu'est-ce qui lui passait par la tête ? Elle l'avait vu utiliser son pouvoir, elle avait vu l'avalanche. Elle lui avait jeté un regard terrifié, avant de détourner les yeux.

Peut-être qu'à ses yeux, il avait brisé le tabou de son peuple, l'interdiction d'utiliser la magie – un pouvoir que son peuple méprisait plus que tout au monde. Peut-être qu'elle avait peur de lui. Ou pire : peut-être qu'elle ne l'aimait plus. Peut-être qu'elle voyait en lui une sorte de monstre.

Le cœur de Darius se brisait. Cela devait-il donc finir ainsi ? Il avait risqué sa vie pour une fille qui ne l'aimait plus. Il aurait tout donné pour lire ses pensées, tout. Mais elle ne voulait même pas lui parler. Était-elle en état de choc ?

Darius voulait lui dire quelque chose, n'importe quoi, simplement pour briser le silence. Mais par où commencer ? Il avait toujours cru la connaître pas cœur. Il n'en était plus si sûr. Il était secrètement indigné par sa réaction, trop fier pour lui adresser la parole, mais il ressentait également de la honte. Il savait ce que son peuple pensait de la magie. La magie était-elle donc si terrible ? Même pour sauver la vie de la fille qu'on aime ? Allait-elle le dénoncer auprès des autres ? Si les villageois l'apprenaient, Darius serait exilé.

Ils marchaient, marchaient, marchaient. Enfin, Darius ne supporta plus le silence : il fallait qu'il dise quelque chose.

— Je suis sûr que ta famille sera heureuse de te revoir, dit-il.

À sa grande déception, Loti ne lui jeta pas un regard. Elle demeura impassible et le silence retomba. Au bout d'un long moment, elle secoua la tête.

— Peut-être, dit-elle, mais je crois qu'ils seront surtout inquiets. Comme tous les autres, au village.

— Que veux-tu dire ? demanda Darius.

— Tu as tué un maître d'œuvre. *Nous* avons tué un maître d'œuvre. Tout l'Empire va partir à notre recherche. Ils vont détruire le village. Notre peuple. Nous avons fait une chose terrible et égoïste.

— Une chose terrible ? Je t'ai sauvé la vie ! s'exclama Darius d'un ton exaspéré.

Elle haussa les épaules.

— Ma vie ne vaut rien devant celles de tout un village.

Darius bouillait intérieurement, incapable de lui répondre. Loti – il commençait à s'en rendre compte – était une fille difficile à comprendre. L'éducation rigide de ses parents et de leur peuple l'avait endoctrinée.

— Alors, tu me détestes, dit-il. Tu me détestes parce que je t'ai sauvée.

Elle refusa de croiser son regard.

— Je t'ai sauvé, moi aussi, rétorqua-t-elle avec orgueil. Tu ne te rappelles pas ?

Darius s'empourpra. Elle était impossible ! Beaucoup trop fière.

— Je ne te déteste pas, dit-elle enfin. Mais j'ai vu ce que tu as fait. J'ai vu comment tu l'as tué.

Un tremblement violent agita soudain Darius, blessé par ses mots. On aurait dit qu'elle l'accusait. C'était injuste, surtout maintenant, surtout après qu'il ait sauvé sa vie.

— Et c'est mal ? demanda-t-il. C'est mal d'avoir utilisé ce pouvoir ?

Loti ne répondit pas.

— Je suis comme je suis, dit Darius. Je suis né comme ça. Je ne l'ai pas demandé. Je ne comprends pas très bien moi-même. Je ne sais pas d'où ça vient. Je ne sais même pas si je serais capable de l'utiliser à nouveau. Je n'ai pas voulu l'utiliser contre le maître d'œuvre. C'est plutôt la magie qui... m'a utilisé.

Loti gardait les yeux fixés sur ses chaussures. Elle ne répondit pas, refusa de croiser son regard et Darius sentit un immense regret l'envahir. Avait-il commis une erreur en venant lui porter secours ? Devait-il avoir honte de ce qu'il était ?

— Tu préférerais être morte plutôt que j'utilise... ce que j'ai utilisé ? demanda Darius.

Une nouvelle fois, Loti mit un long moment avant de répondre, ce qui n'apaisait pas les regrets de Darius.

— Nous n'en parlerons à personne, dit-elle. Nous ne parlerons jamais de ce qui s'est passé aujourd'hui. Nous serions tous les deux rejetés.

Au détour d'un virage, leur village apparut. Ils s'engagèrent sur la route principale et des villageois les accueillirent par des cris de joie.

Bientôt, une foule se pressa pour les voir. Des centaines d'hommes

et de femmes se précipitèrent pour enlacer Loti et Darius. La mère de Loti se trouvait parmi eux, ainsi que son père et deux de ses frères, des hommes grands, larges d'épaules, aux cheveux courts et à la mâchoire volontaire. Ils détaillèrent Darius du regard, comme pour le mesurer. Le troisième frère de Loti traînait derrière eux. Il était plus chétif et c'était un boiteux.

— Mon amour, s'écria la mère de Loti en embrassant sa fille.

Darius resta quelques pas derrière elle, incertain de ce qu'il devait faire.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda sa mère. Je pensais que l'Empire t'avait emmenée. Comment as-tu réussi à t'enfuir ?

Un silence grave tomba sur l'assemblée et tous se tournèrent vers Darius. Celui-ci dansa d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Ç'aurait dû être un grand moment de joie et de fête. Ils auraient dû l'accueillir en héros, après ce qu'il avait fait. Après tout, lui seul avait eu le courage de sauver Loti.

Pourtant, il se sentait surtout mal à l'aise, et même honteux. Loti lui adressa un regard entendu, comme pour lui rappeler sa promesse.

— Il ne s'est rien passé, Mère, dit Loti. L'Empire a changé d'avis. Ils m'ont laissée repartir.

— Ils t'ont laissée repartir ? répéta-t-elle, bouche bée.

Loti hocha la tête.

— Ils m'ont abandonnée dans les bois, loin d'ici. Darius m'a retrouvée. Il m'a ramenée.

Les villageois se turent, en observant tantôt Darius, tantôt Loti, visiblement dubitatifs. Darius comprit qu'ils n'y croyaient pas.

— Et cette marque sur ton visage ? demanda son père en frottant son pouce sur sa joue pour l'examiner.

Une zébrure noire et violette barrait la joue de Loti.

Loti leva un regard mal assuré vers son père.

— J'ai... trébuché, dit-elle. Sur une racine. Mais, je vous l'ai déjà dit : je vais bien, insista-t-elle comme mettant au défi sa famille de la contredire.

Tous les yeux se tournèrent vers Darius. Bokbu, le chef du village, fit quelques pas vers lui.

— Darius, c'est la vérité ? demanda-t-il d'une voix grave. Tu l'as ramenée dans le calme ? Tu n'as pas croisé l'Empire ?

Le cœur battant, Darius soutint en silence les regards qui le fixaient. Il savait qu'il ne pouvait pas leur expliquer ce qui s'était réellement passé, ni leur raconter ce qu'il avait fait. Ils auraient eu trop peur des conséquences. De plus, il était impossible de leur expliquer comment il avait tué le maître d'œuvre sans évoquer la magie. Ils lui tourneraient le dos – tout comme Loti. Et il n'avait pas le cœur de les terroriser.

Darius n'avait pas envie de mentir, mais il n'avait pas le choix.

Il se contenta d'adresser un hochement de tête aux anciens, sans dire un mot. Ils interprèteraient ce geste comme bon leur semblerait.

Soulagés, les gens se tournèrent vers Loti. Enfin, un de ses frères s'approcha et la prit dans ses bras.

— Elle est vivante ! s'écria-t-il pour briser le silence tendu. C'est tout ce qui compte !

Des acclamations se firent entendre et Loti se jeta dans les bras de sa famille.

Darius reçut lui aussi quelques tapes dans le dos en guise de récompense, pendant que Loti retournait au village avec sa famille. Il la regarda s'éloigner, dans l'espoir qu'elle lui jette un coup d'œil par-dessus son épaule, juste une fois.

Son cœur se flétrit dans sa poitrine quand il la vit disparaître parmi la foule, sans un regard en arrière.

Volusia se dressait avec fierté dans son char doré, lui-même installé au milieu de son vaisseau doré dont la coque reflétait les rayons du soleil. Les canaux de Volusia l'emportaient lentement à travers la foule. Les bras en croix, elle profitait des signes d'adoration de son peuple. Des milliers d'entre eux se pressaient dans les ruelles et les allées pour crier son nom de tous côtés.

Alors qu'elle dérivait, Volusia pouvait presque toucher ces gens qui criaient son nom, qui pleuraient et hurlaient en jetant vers elle des morceaux de parchemin multicolores, qui retombaient en pluie sur sa tête. C'était le plus grand signe de respect que son peuple aurait pu lui offrir. C'était leur manière de souhaiter un bon retour à leur héroïne.

— Longue vie à Volusia ! Longue vie à Volusia ! tonnait la foule.

Leur chant se répercutait sur les murs, à travers les allées pavées d'or, alors que les canaux emportaient Volusia toujours plus loin, au cœur de sa ville magnifique.

Volusia renversa la tête pour profiter du moment, le cœur rempli de joie d'avoir tué Romulus, d'avoir massacré le Chef Suprême de l'Empire, d'avoir assassiné ses soldats. Son peuple ne formait plus qu'un avec elle. Sa propre témérité les avait rendus plus téméraires. Elle ne s'était jamais sentie aussi puissante – pas depuis le jour où elle avait tué sa mère.

Volusia leva les yeux vers sa magnifique cité, encadrée par ses deux immenses colonnes, que les rayons du soleil faisaient apparaître tantôt dorées, tantôt vertes. Les anciens bâtiments élevés au temps de ses ancêtres se dressaient toujours, des centaines d'années plus tard. Les rues immaculées bruissaient, noires de monde, gardées à chaque coin par plusieurs soldats. Les canaux découpaient le paysage en formant des angles parfaits. Sur les petits ponts, des chevaux piaffaient, harnachés à des chars dorés. Des hommes et des femmes vêtus de leurs plus beaux atours regardaient Volusia passer. C'était comme si toute la ville avait décidé de prendre un jour chômé pour venir la saluer. Elle était devenu bien plus qu'une simple souveraine – elle était devenue une déesse.

Il était de bon augure que ce jour coïncide avec la célébration d'un festival, le Jour des Lumières, le jour qui les voyait rendre hommage aux sept dieux du soleil. Volusia, en tant que chef de la cité, initiait les festivités. Alors qu'elle naviguait à travers la ville, deux immenses torches dorées brûlaient derrière elle, chaudes et lumineuses, prêtes à incendier la Grande Fontaine.

Son peuple la suivait. Certains couraient le long des canaux, à la poursuite de son bateau. Elle savait qu'ils l'accompagneraient jusqu'au bout du chemin, jusqu'à ce qu'elle atteigne le dernier des six cercles

de la ville, où elle descendrait et allumerait les fontaines pour inaugurer le jour des festivités et des sacrifices. C'était un jour glorieux pour la cité et pour son peuple – un jour pour prier les quatorze dieux qui, selon la tradition, encerclaient la ville et gardaient les quatorze portes contre les envahisseurs. Son peuple les priait tous. Aujourd'hui, plus que tout autre jour, les remerciements étaient de mise.

Cette année, elle leur avait réservé une surprise. Elle ajouterait un quinzième dieu au panthéon, pour la première fois depuis des siècles, depuis l'érection de la cité. Ce dieu, c'était elle-même. Volusia avait fait ériger une gigantesque statue d'elle-même, en or, au milieu des sept cercles. Ce jour lui serait consacré. Ce serait le jour de sa fête. Quand elle découvrirait la statue, quand son peuple la verrait pour la première fois, ils comprendraient que Volusia était bien plus que sa mère, bien plus qu'une souveraine, bien plus qu'humaine. Elle était une déesse. Elle méritait leurs adorations. Ils la prieraient à genoux et s'inclineraient sur son passage – ils le feraient, ou bien seraient pendus.

Volusia sourit pour elle-même, emportée par le bateau. Elle était impatiente de voir les expressions de leurs visages, de les voir l'adorer au même titre que les quatorze autres dieux. Ils ne le savaient pas encore mais, un jour, elle détruirait également ces fausses idoles, une par une, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'elle.

Impatiente, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit qu'une file ininterrompue de vaisseaux la suivaient, tous transportant des taureaux vivants, des chèvres, des béliers qui s'agitaient sous le soleil, prêts à être sacrifiés. Elle ferait tuer le plus beau et le plus gros devant sa propre statue.

Le bateau de Volusia atteignait enfin les sept cercles d'or, chacun plus large que le précédent : de larges places pavées d'or séparées par des anneaux remplis d'eau. Son vaisseau s'engagea avec prudence dans les canaux, en passant devant les quatorze dieux. Le cœur de Volusia battait à tout rompre. Les dieux semblaient la toiser : chaque statue mesurait environ six mètres et était plaquée d'or. La place principale, qui s'étendait au milieu d'elles, avait toujours été laissée vide : jusqu'alors, l'espace avait été réservé aux sacrifices et aux rassemblements. Aujourd'hui, un piédestal flambant neuf et une forme de plus de dix mètres, recouverte par un drap blanc, se dressaient en son centre. Volusia sourit : elle seule savait ce qui se trouvait là-dessous.

Elle descendit de son vaisseau et ses serviteurs se précipitèrent pour venir l'aider. Un autre bateau s'approcha et on eut besoin d'une douzaine d'hommes pour en faire descendre le plus gros des taureaux. Ce n'était pas n'importe quel bestiau. Il venait des Provinces Basses : il

faisait quatre mètre de haut, sa peau était rouge, c'était un modèle de force et de puissance. La bête était également furieuse : elle résistait, mais les hommes la guidaient fermement vers la statue de Volusia.

Le chuintement caractéristique d'une épée quittant le fourreau retentit derrière Volusia. Elle se retourna et vit que Aksan, son assassin personnel, se tenait derrière elle et lui tendait l'épée cérémonielle. Aksan était l'homme le plus loyal qu'elle ait jamais rencontré : il aurait tué n'importe qui si elle le lui avait demandé d'un simple hochement de tête. C'était également un homme sadique et cela lui plaisait. Il avait gagné le respect de Volusia. C'était une des rares personnes que Volusia acceptait de garder à ses côtés.

Aksan la regardait fixement. Son visage était marqué par la petite vérole. Ses cornes surgissaient derrière la masse de ses cheveux bouclés.

Volusia tendit la main et saisit l'épée de cérémonie dorée, longue de deux mètres, d'une poigne assurée. Un silence respectueux tomba sur l'assemblée, quand elle l'abattit de toutes ses forces sur le cou du taureau.

La lame, affûtée comme jamais, aussi fine qu'un parchemin, pénétra les chairs. Volusia sourit quand elle la sentit traverser la bête, quand des gerbes de sang l'éclaboussèrent. Une mare se répandit bientôt à ses pieds et le taureau décapité s'effondra devant la statue encore recouverte d'un drap. Le sang souilla la soie et l'eau. Le peuple poussa des acclamations.

— Un bon présage, Madame, dit Aksan.

Les cérémonies avaient commencé. De tous côtés, les trompettes sonnèrent et des centaines d'animaux furent guidés vers les statues, avant d'être sacrifiés par les officiers. Ce serait une grande journée de sacrifice, de viol, d'orgie et d'abondance – avant de recommencer, encore et encore, pendant deux jours. Volusia se joindrait à eux. Elle profiterait bien du vin et de quelques hommes avant de leur couper la gorge au nom de ses idoles. Elle se délecterait de cette longue journée de sadisme et de brutalité.

Mais, d'abord, il lui restait une chose à faire.

La foule se tut quand Volusia monta sur le piédestal et se tourna vers son peuple. Koolian l'accompagnait. C'était un autre de ses conseillers les plus fidèles : un sorcier vêtu d'une cape noire, aux yeux verts brillants, au visage verruqueux – la créature qui lui avait permis d'assassiner sa mère. L'idée de construire une statue à l'image de Volusia était venue de Koolian lui-même.

Le peuple la fixait du regard, en silence. Elle attendit, savourant l'instant.

— Votre nouvelle déesse, la quinzième déesse : Volusia ! tonna Koolian.

Un murmure d'émerveillement se répandit parmi la foule, alors que tous les yeux se levaient vers la statue. Elle était deux fois plus grande que les autres et représentait parfaitement Volusia. Elle attendit, presque nerveuse, leur réaction. Ils n'avaient pas accepté un nouveau dieu depuis des siècles. Leur amour pour elle serait-il assez fort ? Elle ne voulait pas seulement qu'ils l'aiment. Elle voulait qu'ils l'adorent.

À sa grande satisfaction, son peuple, comme un seul homme, s'inclina immédiatement, pour adorer leur nouvelle idole.

— Volusia ! chantèrent-ils, encore et encore. Volusia ! Volusia !

Volusia écarta les bras et prit une longue inspiration. Cette manifestation de leur adoration aurait pu contenter n'importe quel homme. N'importe quel souverain. N'importe quel dieu.

Mais ce n'était pas encore suffisant pour elle.

*

Volusia passa sous l'arche immense qui marquait l'entrée de son château, et entre les colonnes en marbre de trente mètres de haut. Le hall était bordé de jardins et de soldats au garde-à-vous, armés de lances dorées, alignés au cordeau. Elle marchait lentement. Les talons de ses bottes frappaient le sol en cadence. Koolian, son sorcier, Aksan, son assassin, et Soku, le commandant de son armée, la suivaient de près.

— Madame, pourrais-je vous parler ? demanda Soku.

Il avait essayé de lui parler toute la journée, et elle l'avait ignoré, peu intéressée par ses craintes. Elle ne voyait pas le monde de la même manière que lui et elle lui parlerait quand elle en ressentirait l'envie.

Volusia s'arrêta devant l'entrée d'un autre couloir, barrée par un rideau de perles d'émeraude. Des soldats se précipitèrent pour écarter les franges et lui céder le passage.

À mesure qu'elle s'enfonçait dans son palais, les acclamations et les chants d'adoration des cérémonies sacrées qui se déroulaient à l'extérieur se faisaient plus discrets. Volusia s'était gorgée de sacrifice, de boisson, de violence, de viol et de festin toute la journée. Elle voulait un instant de tranquillité pour retrouver son énergie, avant de recommencer.

Elle pénétra dans les chambres solennelles. Quelques torches conféraient au lieu une atmosphère sombre et lourde. Un rais de lumière tombait également de l'oculus vert au milieu de la coupole, pour éclairer l'objet qui se trouvait à son aplomb.

La lance d'émeraude.

Volusia s'en approcha d'un air émerveillé. La lance se trouvait là

depuis des siècles, sa pointe tournée vers la lumière. Elle avait été sculpté dans de l'émeraude, de la hampe jusqu'à la pointe, et brillait sous les rayons, dressée fièrement comme pour défier les cieux et les dieux. C'était un objet sacré pour son peuple – un objet qui assurait la subsistance de toute la cité. Volusia resta longtemps en admiration devant les petites particules en suspension autour de l'arme.

— Madame, dit doucement Soku, puis-je vous parler ?

Volusia refusa de se tourner vers lui. Elle examina la lance, comme elle l'avait fait chaque jour de son existence. Enfin, elle accepta de répondre à son conseiller.

— Je t'y autorise, dit-elle.

— Madame, dit-il. Vous avez tué le souverain de l'Empire. La nouvelle a dû leur parvenir. Des armées sont sûrement en route vers Volusia à l'heure où nous parlons. Des armées gigantesques et qui dépassent en nombre toutes celles que nous avons affrontées jusqu'à maintenant. Nous devons nous préparer. Quelle est votre stratégie ?

— Stratégie ? répéta Volusia sans le regarder, visiblement agacée.

— Comment comptez-vous faire la paix ? pressa-t-il. Comment comptez-vous vous rendre ?

Elle tourna vers lui un regard glacé.

— Il n'y aura pas de paix, dit-elle. Pas avant que j'accepte leur reddition et leur serment de fidélité.

Il lui renvoya son regard, effrayé.

— Mais, Madame, ils sont cent fois plus nombreux que nous, dit-il. Nous ne pourrions pas les vaincre.

Elle se retourna vers la lance et il fit un pas en avant, désespéré.

— Mon impératrice, insista-t-il. Vous avez usurpé le trône de votre mère et c'était une remarquable victoire. Le peuple ne l'aimait pas, mais il vous aime, vous. Ils vous adorent. Personne n'a le courage de vous parler franchement. Mais moi, je le ferai. Vous vous entourez de conseillers qui ne font que vous dire ce que vous avez envie d'entendre – des conseillers qui vous craignent. Moi, je vous dirai la vérité sur notre situation. Nous sommes encerclés par l'Empire. Et nous allons être écrasés. Il ne restera plus rien de nous ou de notre ville. Vous devez vous tenir prête. Vous devez leur proposer une trêve. Payez le prix qu'il faudra. Avant qu'ils ne nous massacrent.

Volusia sourit sans détourner son regard de la lance.

— Sais-tu ce qu'ils disaient à propos de ma mère ? demanda-t-elle.

Soku demeura silencieux, puis secoua la tête en signe de dénégation.

— Ils disaient qu'elle était l'Élue. Ils disaient qu'elle ne pouvait être vaincue. Ils disaient qu'elle ne mourrait jamais. Sais-tu pourquoi ? Parce que personne n'avait manié cette lance depuis six siècles. Et elle a réussi à la soulever d'une seule main. Elle l'a utilisée pour tuer son

propre père et prendre son trône.

Volusia tourna enfin vers son commandant ses yeux illuminés par le destin et le l'histoire.

— Ils disaient que la lance ne pourrait être soulevée qu'une fois. Par l'Élue. Ils disaient que ma mère vivrait plusieurs milliers d'années et que le trône de Volusia lui appartiendrait pour l'éternité. Et sais-tu ce qui s'est passé ? Moi aussi, j'ai soulevé la lance – et je l'ai utilisée pour tuer ma mère.

Elle prit une grande inspiration.

— Que peux-tu en conclure, mon Seigneur Commandant ?

Il lui adressa un regard d'incompréhension, avant de secouer la tête.

— Nous pouvons vivre dans l'ombre des légendes des autres, dit Volusia, ou nous pouvons créer notre propre légende.

Elle s'approcha alors tout près de lui, illuminée de l'intérieur par sa propre fureur.

— Quand j'aurai écrasé l'Empire tout entier, dit-elle, quand toute personne dans cet univers pliera le genou devant moi, quand tous crieront mon nom, tu sauras que je suis la seule véritable souveraine – et que je suis le seul véritable dieu. Je suis l'Élue. Parce que je me suis choisie moi-même.

Gwendolyn traversait le village en compagnie de ses frères, Kendrick et Godfrey, de Sandara, de Aberthol, de Brandt et de Atme, ainsi que de son peuple. Bokbu, le chef du village, menait la marche et Gwen marchait à ses côtés, submergée par la gratitude. Il avait accueilli son peuple, leur avait donné à manger, leur avait fourni un abri. Il avait pris un risque. Certaines voix s'étaient même élevées contre la décision de Bokbu. Il les avait sauvés de l'océan. Comment auraient-ils fait sans lui ? Ils seraient probablement morts en mer.

Gwen ressentait également un élan de gratitude envers Sandara : la jeune femme avait plaidé leur cause auprès de son peuple et c'était elle qui avait eu la sagesse de les mener jusqu'ici. Gwen regardait de tous côtés les villageois qui se pressaient et les dévisageaient comme des objets de curiosité. Elle avait l'impression d'être un animal dans une ménagerie. Les maisons étaient petites, construites en argile. Ce devait être une nation de guerrier, un peuple fier aux yeux gentils. Il était évident que c'était la première fois qu'ils voyaient des hommes et des femmes comme Gwen et ses compagnons. Quoique curieux, ils étaient également méfiants. Gwen ne pouvait pas leur en vouloir. Leur vie d'esclavage avait fait d'eux ce qu'ils étaient.

Elle remarqua que des bûchers avaient été érigés ça et là.

— Pourquoi ces feux ? demanda-t-elle.

— Vous arrivez pendant un jour particulier, dit Bokbu. C'est le festival des morts. Une nuit sacrée à nos yeux. Elle a lieu tous les cycles solaires. Nous brûlons des feux en l'honneur des dieux de la mort. On raconte que cette nuit-là, les dieux nous rendent visite et nous informent de ce qui va se passer.

— On raconte également que notre sauveur viendra ce jour-là, intervint une voix.

Gwen tourna la tête vers celui qui avait parlé. C'était un vieil homme, qui devait avoir soixante-dix ans, grand, maigre, à l'allure grave. Il se porta à leur hauteur en s'appuyant sur son bâton jaune. Il portait également une cape jaune sur les épaules.

— Puis-je vous présenter Kalo ? dit Bokbu. Notre oracle.

Gwen hocha la tête. Il lui rendit son salut, impassible.

— Votre village est très beau, observa Gwendolyn. Je vois que votre peuple est attaché à la famille et à la communauté.

Le chef sourit.

— Vous êtes une reine jeune, mais très sage et très gracieuse. C'est donc vrai, ce que l'on raconte sur vous de l'autre côté de l'océan. J'aimerais que vous et votre peuple restiez ici, dans le village, avec nous. Mais, vous comprenez, nous sommes obligés de vous dissimuler aux yeux de l'Empire. Vous resterez non loin, cependant. Ce sera votre

maison, là-bas.

Gwendolyn suivit son regard. Il désignait une montagne lointaine, percée de grottes.

— Ces grottes, dit-il. Vous y serez en sécurité. L'Empire ne vous retrouvera pas là-bas et vous pourrez faire brûler des feux pour cuire votre nourriture et, bien sûr, vous reposer.

— Et ensuite ? demanda Kendrick en se portant à leur hauteur.

Bokbu le détailla du regard. Avant qu'il n'ait eu le temps de répondre, un homme grand et fort surgit, armé d'une lance et flanqué d'une douzaine de guerrier. C'était l'homme du bateau, celui que la venue de Gwendolyn ne réjouissait pas. Il n'avait pas l'air content.

— Vous mettez tout notre peuple en danger en laissant ces étrangers s'installer, dit-il d'une voix sombre. Vous devez les renvoyer d'où ils viennent. Nous n'avons pas à accueillir tous les malheureux qui se présentent chez nous.

Bokbu lui tint tête, en secouant la tête.

— Tes ancêtres ont honte de toi, dit-il. Les lois de l'hospitalité sont valables pour tous.

— Est-ce le travail d'un esclave que d'offrir l'hospitalité ? rétorqua l'homme. Alors que nous n'y avons pas droit nous-mêmes ?

— La façon dont on nous traite n'a rien à voir avec la façon dont nous traitons les autres, rétorqua le chef. Et nous ne tournerons pas le dos à ceux qui ont besoin de nous.

Le villageois ricana en toisant Gwendolyn, Kendrick et tous leurs compagnons. Il se tourna à nouveau vers le chef.

— Nous ne voulons pas d'eux ici, siffla-t-il. Les grottes ne sont pas loin. Chaque jour qu'ils passeront ici nous rapprochera de la mort.

— Et à quoi donc sert la vie, si nous ne l'utilisons pas avec justice ? demanda le chef.

L'homme le fixa du regard un long moment. Enfin, il tourna les talons et s'en alla, en emportant ses hommes.

Gwendolyn le regarda s'éloigner, pensive.

— Ne faites pas attention à lui, dit le chef en se remettant à marcher.

— Je ne veux pas être un fardeau pour vous, dit Gwendolyn. Nous pouvons partir.

Le chef secoua la tête.

— Vous ne partirez pas, dit-il. Pas avant d'être prêts. Il y a d'autres endroits où vous pourriez aller dans l'Empire, si vous le souhaitez. Des endroits souvent bien cachés. Mais ils sont loin d'ici et il est dangereux de s'y rendre. Vous devez vous reposer et rester avec nous. J'insiste. En fait, seulement pour cette nuit, j'aimerais que vous vous joigniez à nous pour célébrer les festivités. Il fait déjà noir – l'Empire ne vous verra pas – et c'est un jour important pour nous. Nous serions honorés

de vous avoir comme invités.

Gwendolyn remarqua qu'effectivement, le crépuscule tombait. On allumait déjà les bûchers. Les villageois avaient revêtu leurs habits de fête. Le rythme doux d'un tambour retentit, puis des chants. Des enfants se mirent à courir, les bras pleins de friandises. Des hommes déambulèrent parmi la foule en proposant des noix de coco remplies de liquide. Gwen renifla dans l'air l'odeur du gibier grillé.

Elle se réjouit de savoir que son peuple aurait la possibilité de se reposer et de manger un bon repas avant de monter s'isoler dans les grottes.

Elle se tourna vers le chef.

— Ce serait avec plaisir, dit-elle. Cela me plairait beaucoup.

*

Sandara marchait aux côtés de Kendrick, submergée par l'émotion de retrouver son peuple et sa maison. Elle était si heureuse de retrouver ce lieu et ces visages familiers. Cependant, elle se sentait également étrangement oppressée, comme si elle était redevenue une esclave. Ce lieu faisait remonter à la surface des souvenirs. Elle se rappelait pourquoi elle en était partie, pourquoi elle s'était portée volontaire pour partir avec l'armée impériale en tant que guérisseuse. Elle avait voulu quitter ce village.

Sandara se réjouissait d'avoir pu sauver le peuple de Gwendolyn, de les avoir ramenés jusqu'ici avant qu'ils ne meurent tous en mer. Alors qu'elle marchait aux côtés de Kendrick, elle aurait voulu plus que tout lui tenir la main et montrer son homme aux villageois. Mais elle ne pouvait pas. Trop de regards se posaient sur eux. Elle savait que le village n'aurait pas approuvé sa relation avec un homme d'une autre race.

Comme s'il avait lu ses pensées, Kendrick glissa un bras autour de sa taille et Sandara le chassa. Il lui adressa un regard blessé.

— Pas ici, répondit-elle doucement.

Kendrick fronça les sourcils, stupéfait.

— Nous en avons déjà parlé, dit-elle. Je t'ai dit que mon peuple était attaché aux traditions. Nous devons respecter leurs lois.

— Tu as honte de moi ? demanda Kendrick.

Sandara secoua la tête.

— Non, mon seigneur. Bien au contraire. Il n'y a personne que j'aime plus et dont je suis plus fière. Mais nous ne pouvons pas être ensemble. Pas ici. Tu dois comprendre.

L'expression de Kendrick s'assombrit. Elle en fut presque malade.

— Mais c'est ici que nous sommes, dit-il. Il n'y a pas d'autre endroit pour nous. N'avons-nous aucune chance d'être réunis ?

Le cœur de Sandara se brisa quand elle lui répondit :

— Tu resteras dans les grottes avec ton peuple. Je resterai dans le village. Avec les miens. Telle est ma place. Je t'aime, mais nous ne pouvons pas être ensemble. Pas ici.

Kendrick détourna les yeux, blessé. Sandara voulut s'expliquer davantage mais une voix l'interrompit.

— Sandara !?

Celle-ci se retourna, stupéfaite de reconnaître cette voix familière – la voix de son frère. Quand elle le vit fendre la foule dans sa direction, son cœur manqua un battement.

Darius.

Il avait l'air plus grand, plus vieux et plus costaud que la dernière fois qu'elle l'avait vu. Il semblait également avoir gagné en assurance. Sandara avait quitté un garçon et elle retrouvait un petit homme. Avec ses cheveux longs ébouriffés, noués dans le dos, et son expression orgueilleuse, c'était le portrait craché de leur père. Elle voyait un guerrier dans ces yeux-là.

Sandara se réjouissait de le revoir, de le retrouver en vie, de savoir qu'il n'était pas mort ou qu'il n'avait pas été brisé comme les autres esclaves. Son esprit fier vivait toujours. Elle se précipita pour l'embrasser. Qu'il était bon de le revoir...

— J'avais peur que tu sois morte, dit-il.

Elle secoua la tête.

— J'étais seulement de l'autre côté de l'océan, dit-elle. J'ai quitté un garçon, mais te voilà un homme.

Il sourit avec fierté. Dans ce petit village oppressant, un des pires endroits dans ce monde, Darius avait été sa seule source de réconfort – et elle avait été la sienne. Ils avaient tous les deux souffert ensemble, surtout après la disparition de leur père.

Kendrick s'approcha et Sandara vit qu'il dansait d'un pied sur l'autre, peu certain de ce qu'il devait faire. Darius le détailla du regard. Sandara comprit qu'elle était maintenant obligée de faire les présentations.

Kendrick fut plus rapide. Il fit un pas en avant et tendit la main.

— Je m'appelle Kendrick, dit-il.

— Et moi Darius, répondit son frère en acceptant la main tendue de Kendrick.

— Kendrick, c'est mon frère, dit Sandara d'une voix qui trahissait sa nervosité. Darius, c'est... eh bien... C'est...

Rougissante, Sandara s'interrompit. Darius leva la main.

— Tu n'as pas à m'expliquer, ma sœur, dit-il. Je ne suis pas comme les autres. Je comprends.

Sandara vit dans les yeux de Darius qu'il comprenait, en effet. Qu'il comprenait *réellement* et qu'il ne la jugeait pas sur son choix.

Sandara l'aima soudain plus encore qu'auparavant.

Tous se mirent à marcher côte à côté, au milieu de la foule.

— Tu as choisi ton moment pour revenir, dit Darius d'une voix grave. Beaucoup de choses se sont passées. Beaucoup de choses sont *en train* de se passer.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle, nerveuse.

— J'ai beaucoup de choses à te dire, ma sœur. Kendrick, vous pouvez vous joindre à nous. Venez : les feux brûlent déjà.

Godfrey avait trouvé une place de choix au cœur du village, devant un bûcher dont les flammes s'élevaient vers la nuit étoilée. Son frère et sa sœur, Kendrick et Gwendolyn, ainsi que Steffen, Brandt, Atme, Aberthol, et presque tous les rescapés de l'Anneau, étaient assis non loin. Akorth et Fulton demeuraient aux côtés de Godfrey. Leur compagnie ne faisait que lui rappeler combien il avait envie d'un verre.

Son regard s'égarait entre les flammes. Il retraçait en pensée les événements qui l'avaient mené jusqu'ici. Tout était déjà un peu flou. D'abord, la mort de son père, puis celle de son frère, Gareth. Ensuite, l'invasion des McClouds, puis l'invasion de l'Anneau et l'invasion des Isles Boréales. Enfin, leur longue traversée de l'océan... On aurait dit le scénario d'une tragédie. La vie de Godfrey n'était que chaos, guerre, exil. Il était agréable de s'arrêter enfin quelque part. Cependant, Godfrey avait le pressentiment que tout ceci n'était qu'un début.

— Qu'est-ce que je ne ferais pas pour une pinte !? dit Akorth.

— Ils doivent avoir de quoi boire par ici, dit Fulton.

Godfrey frotta sa tête douloureuse. Il se posait la même question. S'il avait jamais eu besoin d'un verre, ce devait être maintenant. Cette traversée de l'océan avait été le pire voyage de son existence. Des jours et des jours sans nourriture ni boisson, au bord de la famine... Il avait été certain de mourir. Il ferma les yeux et tâcha de chasser ces terribles images, le souvenir de ses camarades changés en pierre...

Le voyage avait été interminable, comme un aller-retour en enfer. À la grande surprise de Godfrey, cette expérience douloureuse n'avait pourtant pas changé sa vie. Elle ne lui ferait pas changer ses habitudes. Au contraire, elle lui avait donné envie de boire davantage. Cela faisait-il de lui quelqu'un d'étrange ? se demandait-il. Cela faisait-il de lui quelqu'un de moins bien que les autres ? Il espérait que non.

Au bout du voyage, cette traversée de l'océan les avait jetés sur l'Empire, rien que ça, et au milieu d'une armée hostile qui réclamait leurs morts. Combien de temps resteraient-ils cachés ? Quand l'armée d'un million d'hommes de Romulus les retrouverait-elle ? Godfrey savait que leurs jours étaient comptés.

— Oh, quel charmant spectacle ! dit Akorth.

Godfrey leva les yeux.

— Là, dit Fulton en lui donnant un coup de coude.

Godfrey vit que les villageois faisaient passer de mains en mains un bol rempli d'un liquide transparent. Chacun en buvait une gorgée, avant de donner le bol à son voisin.

— Ça ne ressemble pas à la Bière de la Reine, remarqua Akorth.

— Et tu comptes attendre l'arrivée d'un millésime ? rétorqua

Fulton.

Fulton saisit à son tour le bol, avant que Akorth n'ait eu le temps de boire, et lampa une longue gorgée. Il essuya sa bouche d'un revers de main et poussa un grognement de ravissement.

— Ça brûle par où ça passe ! dit-il. Tu as raison : rien à voir avec la Bière de la Reine. C'est beaucoup plus fort.

Akorth lui chipa le bol des mains et lampa une gorgée. Il hocha la tête en signe d'assentiment. Tout en toussant, il passa le bol à Godfrey.

— Mon Dieu, dit Akorth. C'est comme boire du feu.

Godfrey se pencha et renifla le liquide. Il eut un mouvement de recul.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à l'un des villageois – un guerrier au visage grave, large d'épaules et torse nu, la poitrine couverte par un collier de pierres noires.

— Nous appelons ça le cœur du cactus, dit-il. C'est une boisson d'hommes. Tu es un homme ?

— J'en doute, dit Godfrey. Ça dépend à qui vous le demandez. Mais je veux bien être n'importe quoi, si ça me donne le droit de noyer mon chagrin.

Godfrey porta le bol à ses lèvres et but une gorgée. Il sentit le liquide descendre dans son œsophage en semant une traînée de feu. Il toussa et les villageois s'esclaffèrent en faisant passer le bol.

— Pas un homme, dirent-ils.

— C'est ce que disait mon père, confirma Godfrey en riant avec eux.

Alors que l'alcool lui montait à la tête, Godfrey se sentit soudain beaucoup mieux. Le villageois qui l'avait insulté portait le bol à ses lèvres. Godfrey tendit brusquement la main pour le lui reprendre.

— Attendez une minute.

Godfrey lampa, cette fois, plusieurs longues gorgées, sans tousser.

Les villageois le dévisagèrent, visiblement surpris. Godfrey esquissa un petit sourire satisfait.

— Je ne suis peut-être pas un homme, dit-il, et vous êtes de meilleurs guerriers que moi. Mais, quand il s'agit de boire, je n'ai pas d'égal !

Tous s'esclaffèrent. Les villageois firent passer le bol. Godfrey se renversa, appuyé sur les coudes, étourdi. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentait bien. C'était une boisson forte, plus que tout ce qu'il connaissait, et la tête lui tournait.

— Je vois que tu recommences, fit voix de femme au ton désapprouvateur.

Godfrey leva les yeux vers Illepra. Elle se tenait devant lui, mains sur les hanches, sourcils froncés.

— Tu sais, j'ai passé l'après-midi à soigner notre peuple, dit-elle.

Beaucoup souffrent encore des effets de la famine. Et toi, qu'as-tu fait ? Tu te prélasses près du feu et tu bois.

Godfrey sentit son estomac se nouer. Elle voyait toujours le pire en lui.

— D'autres que moi en font autant, répondit-il. Et tant mieux pour eux. Où est le mal ?

— Ils ne boivent pas *tous*, dit Illepra. Et pas autant que toi.

— Et qu'est-ce que cela peut te faire ? grogna Godfrey.

— La moitié d'entre nous est malade et tu penses que c'est le moment de faire la fête ?

— Et pourquoi pas ? rétorqua-t-il.

Elle fronça les sourcils.

— C'est le moment de se repentir, de jeûner et de prier, dit-elle.

Godfrey secoua la tête.

— Les prières que j'ai adressées aux dieux sont restées sans réponse, répondit-il. Quant à jeûner, je pense que nous avons eu notre compte à bord de ce navire. Maintenant, il faut manger.

Il tendit la main et se saisit d'un pilon de poulet. Il mordit une bouchée et mâcha longuement pour la narguer. La graisse dégoulina sur son menton, mais il prit soin de ne pas s'essuyer. Il ne détourna pas les yeux alors qu'elle le dévisageait avec une désapprobation glaciale.

Illepra secoua lentement la tête.

— Tu étais devenu un homme. Très brièvement, mais tu étais devenu un homme. Pendant le siège de la Cour du Roi. Plus qu'un homme, tu étais devenu un héros. Tu es resté pour protéger Gwendolyn. Tu as contribué à lui sauver la vie. Tu as repoussé les McClouds. Je pensais que tu étais devenu... quelqu'un d'autre... Mais te voilà. Tu fais la fête et tu bois. Comme le gamin qui tu as toujours été.

Godfrey bouillait intérieurement. L'effet de l'alcool s'était dissipé : il n'était plus du tout détendu.

— Et que voudrais-tu que je fasse ? rétorqua-t-il. Tu voudrais que je me lève, que je coure vers l'horizon, que je combatte l'Empire tout seul ?

Akorth et Fulton éclatèrent de rire, aussitôt imité par les villageois.

Illepra s'empourpra et secoua la tête.

— Tu n'as pas changé, dit-elle. Tu as traversé la moitié du monde et tu n'as toujours pas changé.

— Je suis comme je suis, dit Godfrey. Un voyage en bateau n'y changera rien.

Elle plissa les yeux avec un air de dégoût.

— Je t'ai aimé, dit-elle. Maintenant, je ne ressens plus rien pour toi. Plus rien du tout. Tu es une déception à mes yeux.

Elle partit en trombe. Les hommes assis à côté de Godfrey se mirent à grogner.

— Je vois que les femmes ne sont pas très différentes de l'autre côté de l'océan, dit l'un d'eux.

Tous s'esclaffèrent.

Godfrey, lui, ne riait pas. Elle l'avait blessé. Il commençait à comprendre, même endormi par la boisson, qu'il ressentait lui aussi quelque chose pour Illepra.

Godfrey se saisit du bol d'alcool et lampa une gorgée.

— Je bois aux héros ! dit-il. Dieu sait que je n'en fais pas partie.

*

Gwendolyn était assise près du feu, en compagnie de Kendrick, Brandt, Atme, Aberthol et d'une douzaine de chevaliers de l'Argent. Non loin se trouvaient Bokbu et son conseil de sages. Ils parlaient longuement avec Gwen et elle tâchait de les écouter et d'acquiescer poliment, le regard perdu dans les flammes. Krohn avait posé sa tête sur ses genoux et elle lui donnait des petits morceaux de viande. Les anciens parlaient depuis des heures, visiblement ravis de pouvoir discuter avec un étranger des problèmes de l'Empire, de leur village et de leur peuple.

Gwendolyn essayait de se concentrer. Une partie d'elle ne pensait plus qu'à Thor et à Guwayne. Elle priait pour qu'ils soient en vie et pour qu'ils lui reviennent. Elle priait de toute son âme pour les revoir. Il ne demandait pas grand-chose : un message, un signe aurait suffi pour qu'elle sache qu'ils étaient en vie.

— Madame ?

Gwen se tourna vers Bokbu. Il la dévisageait.

— Que pensez-vous de ce que je viens de vous dire ? demanda-t-il. Gwen sursauta.

— Je suis désolée, dit-elle. Pouvez-vous répéter ?

Bokbu s'éclaircit la gorge, compréhensif et compatissant.

— Je vous parlais de mon peuple. De notre vie ici. Vous m'avez demandé de vous décrire une journée de notre vie. Une journée commence dans les champs et finit à la tombée du jour. Les maîtres d'œuvre nous emportent comme esclaves, comme ils font dans toutes les villes. Ils nous font travailler jusqu'à notre mort.

— Avez-vous essayé de vous échapper ? demanda Kendrick.

Bokbu se tourna vers lui.

— Pour aller où ? demanda-t-il. Nous sommes des esclaves au service de Volusia, la grande ville près de la mer. Il n'existe aucune province libre dans l'Empire. Nous n'avons nulle part où aller. Il y a Volusia d'un côté, l'océan de l'autre, et le grand désert derrière nous.

— Et qu'y a-t-il de l'autre côté du désert ? demanda Gwen.

— Le reste de l'Empire, intervint un sage. Des terres interminables. Davantage de provinces et des régions dont nous pouvons seulement rêver. Tout cela sous la botte de l'Empire. Même si nous traversons l'océan, nous ne savons pas ce qui se trouve au-delà.

— Mis à part l'esclavage et la mort, fit un autre.

— Quelqu'un a-t-il déjà essayé de le traverser ? demanda Gwen.

Bokbu lui adressa un regard sombre.

— Tous les jours, certains essayent de fuir. La plupart sont tués par une flèche ou une lance. Ceux qui s'échappent disparaissent. Parfois, l'Empire les ramène des jours plus tard pour qu'on voie leurs cadavres pendre aux branches des arbres. Ou bien ils ne ramènent que des os rongés par les animaux. Bien sûr, il arrive qu'ils ne ramènent rien du tout.

— Certains ont survécu ? demanda Gwen.

Bokbu secoua la tête.

— Le Grand Désert est impitoyable, dit-il. Ils ont dû mourir.

— Mais peut-être que certains ont survécu ? pressa Kendrick.

Bokbu haussa les épaules.

— Peut-être. Peut-être qu'ils sont arrivés dans une autre région et qu'ils ont été réduit en esclavage ailleurs. D'autres sont traités encore plus mal que nous. Ils sont tués pour le simple plaisir des maîtres d'œuvre. Ici, au moins, nous ne sommes pas arrachés à nos familles et vendus. Nous ne sommes pas envoyés de ville en ville. Ici, nous avons un foyer. Ils nous laissent vivre ici, du moment que nous travaillons.

— Ce n'est pas une vie très agréable, intervint un ancien. C'est une vie de labeur, une vie d'esclave. Mais c'est une vie.

— Vous ne pouvez pas prendre les armes et vous rebeller ? demanda Kendrick.

Bokbu secoua la tête.

— D'autres générations, dans d'autres villes, ont essayé. Ils n'ont jamais gagné. Nous sommes inférieurs en nombre. Nous avons moins d'armes. L'Empire nous est supérieur dans tous les domaines : l'armurerie, les animaux, les forteresses, l'organisation... Et surtout, ils ont l'acier. Nous n'avons rien.

— Et si un esclave se soulève, tout son village est passé au fil de l'épée.

— Ils sont trop nombreux, dit un autre. Que pouvons-nous faire ? Est-ce qu'une centaine d'entre nous armés d'épée en bois peut attaquer des milliers d'entre eux, quand ils portent des armures en acier ?

Gwendolyn comprenait que leur situation était difficile. Elle ressentit de la compassion pour eux. Ils avaient été forcés de renoncer à leur nature profonde, à leur esprit guerrier, pour protéger leurs familles. Elle ne pouvait pas le leur reprocher. Aurait-elle fait de

même à leur place ? Et son père ?

— La soumission est quelque chose de terrible, dit-elle. Quand un homme se croit supérieur à un autre, à cause de sa race, de ses armes, de son pouvoir, de son nombre ou de ses richesses, il peut justifier toutes les cruautés.

Bokbu se tourna vers elle.

— Vous avez connu cela, vous aussi, dit-il. Sinon, vous ne seriez pas là.

Gwendolyn hocha la tête, le regard perdu dans les flammes.

— Romulus et son armée d'un million d'hommes ont envahi notre patrie, en brûlant tout sur leur passage, dit-elle. Il ne reste qu'une centaine d'entre nous, les derniers représentants de ce qui était autrefois une glorieuse nation. Au milieu de notre pays s'élevait une cité si prospère qu'elle aurait fait honte à toutes les autres. C'était un lieu d'abondance, protégé par un Canyon. Nous étions invincibles. Pendant des générations, nous étions vraiment invincibles.

— Cependant, même les plus grands peuvent tomber, conclut Bokbu.

Gwen hocha la tête : il comprenait ce qu'elle voulait dire.

— Et que s'est-il passé ? demanda un autre sage.

Alors qu'elle retraçait en pensée le fil des événements, Gwendolyn se posa la même question.

— L'Empire, dit-elle. Comme vous.

Tous se turent, leurs visages graves.

— Et si nous nous joignons à vous ? dit soudain Atme, brisant le silence. Et si nous les attaquions avec vous ?

Bokbu secoua la tête.

— La cité de Volusia est bien fortifiée, bien défendue. Ils sont plus nombreux que nous.

— Il doit bien y avoir un moyen de renverser l'Empire, non ? dit Brandt.

Les anciens s'entrecroisèrent, comme poussés par la prudence. Au bout d'un long silence, Bokbu répondit :

— Les Géants, peut-être.

— Les Géants ? demanda Gwen, intriguée.

Bokbu hocha la tête.

— On raconte qu'ils vivent aux confins de l'Empire.

Aberthol prit la parole :

— Le Pays des Géants, dit-il. Un territoire peuplé de créatures si grandes que leurs pieds écraseraient un millier d'hommes. Mais c'est un mythe. Un mythe bien pratique. Les pères de nos pères l'ont prouvé.

— Que vous ayez raison ou tort, nul ne le sait, dit Bokbu. Ce dont nous sommes sûrs, c'est que les Géants ont existé, fut un temps. Nous

savons également qu'ils sont capricieux. Autant essayer d'apprivoiser une bête sauvage. Ils ne feraient pas de différence entre vous et l'Empire : ils vous tueraient tous. Ils ne recherchent pas la justice. Ils ne veulent pas prendre parti. Ils ne veulent que le sang. Même s'ils vivent encore, même si vous les trouvez, ce serait votre mort que vous trouveriez, et non celle de Volusia.

Un long silence tomba sur l'assemblée. Tout en réfléchissant, Gwen regardait danser les flammes.

— N'y a-t-il aucun autre endroit ? demanda-t-elle, s'attirant tous les regards. Une fois que nous serons remis, n'y a-t-il aucun autre endroit où nous serions en sécurité ? Où nous pourrions recommencer ?

Les anciens échangèrent à nouveau de longs regards. Enfin, ils s'adressèrent mutuellement des hochements de tête.

Bokbu leva son bâton et s'en servit pour dessiner sur la terre. Gwendolyn fut surprise par son talent : une carte complexe se formait sous ses yeux. Elle devina rapidement les contours de l'Empire. Elle resta bouche bée devant sa taille.

— Reconnaissez-vous ceci ? demanda-t-il enfin.

Gwendolyn examina le dessin, les différentes régions et provinces, des douzaines et des douzaines d'entre eux. Les territoires impériaux dessinaient une carte étrange : le centre était rectangulaire et de longues péninsules incurvées se trouvaient aux quatre coins. On aurait dit des cornes de taureaux. *Les quatre cornes de l'Empire*, disait le père de Gwendolyn. Elle comprenait enfin ce qu'il avait toujours voulu dire.

— Oui, dit-elle. Une fois, j'ai passé un cycle lunaire entier dans la Maison des Érudits, à étudier des anciennes cartes de l'Anneau et de l'Empire. Les quatre coins, ce sont les quatre cornes qui partent dans chaque direction. Ces deux pointes, ce sont le nord et le sud. Au centre se trouve le Grand Désert.

Bokbu la dévisagea avec admiration.

— Vous êtes très cultivée pour une étrangère, dit-il. Vous avez beaucoup lu.

Il laissa passer un moment de silence.

— Oui, la forme de l'Empire donne une fausse impression de sa nature. Cornes. Pointes. Désert. Il y a bien des pays et bien des régions. Sans parler des îles, que je n'ai pas dessinées. Certaines parties n'ont même pas été cartographiées. Des rumeurs circulent. Des vœux pieux transmis de générations en générations par ceux qui sont restés esclaves trop longtemps. Nous ne savons pas ce qui est vrai. Les cartes sont vivantes et les cartographes mentent autant que les rois. Ce sont des instruments de politique. Elles sont synonymes de pouvoir.

Un silence punctua ces mots. Gwen réfléchit à ce qu'elle venait d'entendre.

— Avant le règne de Antochin, poursuivit enfin Bokbu, avant le temps de mon père et de votre père, l'Anneau et l'Empire ne formaient qu'un. Avant le Canyon. Avant la Séparation. Vos chevaliers, selon la légende, se sont divisés. La moitié est partie rejoindre l'Anneau et l'autre est restée en arrière. Si c'est vrai, cela signifie que, quelque part au milieu des terres impériales, se trouve le Second Anneau.

Les pensées se bousculaient dans la tête de Gwendolyn.

— Le Second Anneau ? demanda-t-elle, le souffle court, enthousiaste.

Tout lui revenait, à présent, toutes ses lectures. Ses souvenirs étaient encore flous et elle ne se souvenait pas des détails. Elle avait toujours cru que ce n'était qu'une légende.

— Tout cela tient plus du mythe que de la réalité, intervint Aberthol de sa vieille voix, en faisant quelques pas vers la carte. *Entre les quatre cornes et les deux points...*, récita-t-il, *entre les anciens rivages et les Lacs Jumeaux, au nord de l'Altbu...*

— *...Et au sud de la Reche*, enchaîna Bokbu, *vit le Second Anneau.*

Aberthol et le chef échangèrent un regard. Tous deux connaissaient par cœur les anciens récits.

— Un mythe vieux de plusieurs siècles, dit Aberthol. Vous aimez les contes de bonnes femmes, par ici.

— Mythe pour certains, dit Bokbu. Réalité pour d'autres.

Aberthol secoua la tête d'un air buté.

— Les chances que ce soit vrai sont minces, dit Aberthol. Mettre en jeu les espoirs de notre peuple en s'appuyant sur une histoire aussi hasardeuse, c'est mettre en jeu notre avenir.

Gwen détailla Bokbu du regard. Elle vit qu'il était sérieux et qu'il croyait véritablement en l'existence du Second Anneau. Il se pencha vers la carte qu'il venait de dessiner, le regard grave.

— Il y a des années, poursuivit enfin Bokbu, quand j'étais jeune, quelqu'un a ramené au village une épée en acier et un plastron. Selon mon père, il les avait ramassés sur le corps d'un homme mourant, perdu dans le désert. Un homme qui ressemblait à ceux de votre peuple. Il avait la peau pâle. Il portait des vêtements en acier, une armure marquée des mêmes symboles que les vôtres. Il est mort avant qu'on n'ait eu le temps de l'interroger. Nous avons caché les pièces d'armure, par peur des représailles.

Bokbu soupira.

— Je crois en l'existence du Second Anneau, ajouta-t-il. Si vous pouvez le trouver, si vous pouvez l'atteindre, peut-être que vous trouverez au moins un véritable foyer là-bas.

— Un autre endroit où se cacher de l'Empire ? dit Kendrick avec dérision.

— Si le Second Anneau existe, dit Bokbu, il est si bien caché qu'ils

ne se cachent pas, en vérité. Ils vivent. C'est un endroit très isolé, Madame, conclut-il, mais c'est une piste que vous pourriez suivre.

Avant même que Gwen ait eu le temps d'y réfléchir, un cri strident déchira la nuit. D'abord un hurlement, puis un étrange chant.

Tous les hommes se turent. Gwen se retourna. Une femme s'avavançait au milieu de la foule. Ses longs cheveux balayaient librement sa taille. Une écharpe de soie rouge couvrait son cou. Elle se renversa vers l'arrière, les mains levées vers les cieux, tout en poursuivant son chant solennel. Elle se mit à chanter de plus en plus fort. Comme encouragées par sa voix, les flammes des bûchers s'élevèrent de plus en plus haut.

— Esprits des flammes ! chantait-elle. Viens nous visiter. Laisse-nous t'honorer. Dis-nous ce que tu as à nous dire. Laisse-nous voir ce que nous ne pouvons voir !

Gwendolyn sursauta et eut un mouvement de recul quand les étincelles se mirent à voler. À sa grande surprise, des formes commençaient à se dessiner entre les flammes. Elle sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque.

Le chant de la voyante ralentit, avant de s'arrêter. La femme se dirigea alors vers Gwendolyn et la fixa de son regard jaune.

— Demandez-moi ce que vous me demanderez, dit la voyante d'une voix si grave qu'elle paraissait inhumaine.

Gwen demeura immobile, assise, tremblante, impatiente de poser la question qu'elle voulait poser, mais effrayée de connaître la réponse. Et si la réponse n'était pas celle qu'elle voulait entendre ?

Enfin, elle prit son courage à deux mains.

— Thorgrin, dit-elle avec difficulté. Guwayne. Dites-moi. Sont-ils en vie ?

Il y eut un long silence. La voyante lui tourna le dos et examina le feu. Elle jeta deux poignées de terre sur le bûcher. Des étincelles volèrent et la voyante se mit à murmurer de sombres paroles que Gwen ne comprit pas.

Enfin, la femme se retourna et fixa ses yeux jaunes sur Gwendolyn. Gwen n'aurait pas pu détourner le regard si elle l'avait voulu.

— Ton bébé ne te reviendra pas comme tu l'as connu, articula-t-elle gravement. Et ton mari, à l'heure où nous parlons, entre dans le Pays des Morts.

— NON ! gémit Gwendolyn.

Son cri se mêla au craquement des flammes.

Elle se leva d'un bond, le cœur affolé, et sentit ses genoux lâcher. Le monde tourna sur lui-même. Les dernières personnes qu'elle vit furent Steffen et Kendrick qui tendaient les bras pour la rattraper. Elle tomba entre leurs mains et le monde s'assombrissait brusquement.

Thorgrin se tenait debout, au bord du bateau. Il contemplait avec émerveillement les eaux qui le guidaient lentement vers l'immense grotte aux confins du monde. L'arche millénaire s'élevait à trente mètres de hauteur. La pierre noire, déformée, suintait, recouverte de mousse et d'animaux rampants. Une brise froide soufflait de l'intérieur et la température chuta brusquement quand le bateau pénétra dans la grotte. Derrière Thor, Reece, Conven, Elden, Indra, O'Connor et Matus regardaient eux aussi de tous côtés, alors qu'ils dérivaien, emportés par le courant dans les ténèbres de cette grotte. Thor eut l'impression qu'une bouche était en train de les avaler tout rond. Son mauvais pressentiment ne fit que croître.

En baissant les yeux, Thor vit que l'eau changeait d'aspect et se mettait à briller dans l'obscurité, phosphorescente, bleutée. La lumière se réfléchissait sur les parois et permettait au groupe d'y voir un peu plus clair. Le relief des murs et les créatures qui s'y accrochaient jetaient des ombres grotesques. Plus ils s'enfonçaient, plus des bruits étaient amplifiés : battements d'ailes, grouillements d'insectes, ainsi que d'étranges gémissements. Thor referma les doigts sur la poignée de son épée, en alerte.

— Quel est cet endroit ? demanda O'Connor.

C'était la question dans toutes les têtes. Thor plissa les yeux pour percer l'obscurité. D'un côté, il était heureux de quitter enfin l'océan et de trouver une sorte d'abri, un endroit où ils pouvaient s'arrêter et se restaurer. De l'autre côté, l'air était étrangement froid et quelque chose faisait se dresser les cheveux sur la nuque de Thor. Son instinct lui dictait de retourner en pleine mer. Cependant, leurs provisions commençaient à s'amenuiser, ils avaient tous besoin de repos et Thorgrin avait envie d'explorer ce lieu. Si c'était vraiment le royaume des morts, Guwayne se trouvait-il ici, quelque part ? Maintenant que son fils l'avait quitté, Thorgrin ne se souciait plus du danger, de l'obscurité ou même de la mort. Une partie de lui voulait quitter ce monde. Une partie de lui aurait embrassé la mort. Si Guwayne se trouvait là, Thor ressentait l'envie de s'y aventurer, même si cela voulait dire qu'il ne pourrait pas s'en échapper.

Un gémissement inquiétant perça l'obscurité et tous sursautèrent.

— Je me demande si nous ne serions pas plus en sécurité en pleine mer, murmura Matus.

Sa voix se répercuta longuement sur les murs.

Les eaux sinuaient à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la grotte. Le courant les emportait comme le destin emporte les âmes. Thor jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. L'océan avait déjà disparu. Les ténèbres et les eaux phosphorescentes avaient englouti le groupe. Ils

étaient à la merci du courant.

— Le courant ne va que dans un sens, dit Reece. Espérons qu'il nous mènera de l'autre côté.

Le bateau prit un virage serré, avant de poursuivre son chemin. Thor leva les yeux vers les parois du tunnel. Des paires de petits yeux jaunes clignaient dans l'obscurité. Les créatures inconnues auxquelles ces yeux appartenaient rampaient ou grouillaient sur les murs. Étaient-elles en train de les observer ? Attendaient-elles le moment de les attaquer ?

Thor resserra sa prise sur la poignée de son épée. En alerte, il ne cessait de regarder de tous côtés.

Enfin, le bateau prit un autre virage et Thor aperçut, au loin, la terre ferme. Les vagues s'échouaient sur une plage de sable noir et une étendue de cailloux.

Thor et ses compagnons levèrent des yeux étonnés quand le bateau glissa sans bruit et sans heurt sur la plage. Ils contemplèrent le champ de pierre qui s'étendait sous leurs pieds. Au loin, le reste de la grotte disparaissait dans les ténèbres.

— C'est la fin de l'océan ? demanda Indra.

— Il n'y a qu'un moyen de ressortir, dit Conven en sautant du bateau.

Les autres l'imitèrent. Thor descendit en dernier. Il jeta un dernier regard au bateau qui dansait tranquillement au rythme du roulis. Derrière l'embarcation, les eaux phosphorescentes éclairaient encore le virage, mais toute issue semblait avoir disparu.

Il se retourna vers le champ de pierres, en plissant les yeux dans l'espoir de percer l'obscurité. Sans les eaux phosphorescentes, les ténèbres semblaient encore plus opaques. Une brise soufflait, sortie de nulle part.

— Nous pouvons camper ici, cette nuit, dit Elden. Nous attendrons le matin.

— En espérant que rien ne nous dévore dans le noir, dit O'Connor.

Soudain, au loin, une torche s'alluma, puis une autre, et une autre. Une douzaine de flammes illuminèrent les ténèbres. Thor porta la main à son épée. Les silhouettes des créatures qui leur faisaient face commençaient à se dessiner. Petites, elles mesuraient la moitié d'un homme. Elles étaient minces, presque émaciées, munies de longs doigts, de longs nez pointus et de petits yeux comme des billes. Leurs crânes formaient une sorte de cône.

L'un d'eux s'avança. Ce devait être leur chef. Il leur adressa un sourire, révélant des petites dents taillées en pointes.

— Vous êtes à la croisée des chemins, répondit la créature.

Le chef n'était pas comme les autres. Il faisait trois fois la taille de ses compagnons, deux fois celle de Thorgrin. Il avait un gros ventre,

une longue barbe brune, et s'appuyait sur un bâton. Il caressa les poils de sa barbe, tout en toisant le groupe.

— La croisée des chemins de quoi ? demanda Thor.

— Celle qui sépare le monde des morts et celui des vivants, répondit-il. C'est ici que l'océan s'arrête. Nous sommes les gardiens de la porte. Derrière nous se trouve l'entrée du royaume des morts.

Thor jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de son interlocuteur. Il devina au loin un portail immense, de trente mètres de hauteur, forgé en acier. Son cœur se mit à battre plus vite.

— C'est donc vrai ? demanda Thor, plein d'espoir pour la première fois depuis la mort de Guwayne. C'est le pays des morts ?

La créature hocha la tête d'un air solennel.

— Vous pouvez rester ici cette nuit, répondit-il. Nous vous offrirons un abri, des provisions et nous vous laisserons repartir. Vous pourrez retourner d'où vous venez et laisser l'océan vous emporter.

— Pourquoi nous offrir l'hospitalité ? demanda Reece d'un ton prudent.

La créature se tourna vers lui.

— C'est le travail des Gardiens, dit-elle. Nous devons nous assurer que la porte reste fermée. Nous n'acceptons pas les vivants dans le pays des morts – nous les empêchons de passer. Ceux qui ont perdu un être cher viennent parfois, endeuillés, et nous devons les repousser quand ce n'est pas l'heure de leur mort. Ils brûlent de revoir ceux qu'ils aiment et nous devons les renvoyer d'où ils viennent. Comme nous devons vous renvoyer d'où vous venez.

Thor fronça les sourcils et fit un pas en avant.

— Je veux rentrer, dit-il sans hésiter. Je veux voir mon enfant.

La créature le dévisagea avec des yeux froids et durs.

— Vous ne comprenez pas, dit-il. Il n'y a pas d'entrée et pas de sortie. Entrer, cela signifie ne jamais repartir.

Thor secoua la tête, déterminé, submergé par le chagrin.

— Cela n'a pas d'importance, dit Thorgrin fermement. Je veux voir mon fils.

— Thorgrin, que dis-tu ? demanda Reece en se portant à sa hauteur. Tu ne peux pas rentrer.

— Il ne sait pas ce qu'il dit, intervint Matus.

— Si, je le sais, insista Thorgrin qui brûlait de revoir Guwayne. J'en pense chaque mot.

La créature dévisagea Thor pendant un long moment, comme pour le mesurer du regard. Enfin, il secoua la tête.

— Vous êtes très courageux, dit-il, mais la réponse est non. Vous resterez ici pendant la nuit, puis vous repartirez sur l'océan. Le courant matinal vous emportera loin d'ici. Suivez-le le plus longtemps possible et, dans un cycle de lune, vous atteindrez les rivages

orientaux de l'Empire. Ici, ce n'est pas un endroit pour les vivants.

— Je passerai cette porte ! s'exclama Thor d'une voix sombre, en tirant son épée.

Le chuintement du métal quittant le fourreau se répercuta sur les parois de la grotte, réveillant les insectes et les créatures rampantes qui s'enfoncèrent précipitamment dans l'obscurité, comme pour se protéger d'une tempête.

Les Gardiens tirèrent à leur tour de longues épées blanches faites en os.

— Vous souillez notre hospitalité, siffla leur chef.

— Je ne veux pas de votre hospitalité, dit Thor. Je veux mon garçon. Je veux le voir. Et ni vous, ni aucune créature sur cette terre ne pourra m'arrêter. Je traverserai les portes de l'enfer pour y arriver. J'entrerai dans le pays des morts. J'irai seul. Mes hommes accepteront vos provisions et repartiront demain matin. Mais pas moi. Je passerai le portail. Vous ne pouvez pas m'en empêcher.

Le chef secoua la tête.

— De temps à autre, nous rencontrons quelqu'un comme vous, dit-il. Un imbécile. Vous auriez dû accepter notre offre.

Soudain, toutes les créatures chargèrent Thorgrin – des douzaines d'entre elles, l'épée au clair.

Thor sentit sa détermination à l'idée de revoir son fils prendre le contrôle de son corps. Une chaleur et un pouvoir à nuls autres pareils l'envahirent. Il rangea l'épée dans son fourreau, leva les paumes de ses mains. Une balle de lumière jaillit, éclairant la grotte. À mesure qu'il tendait le bras vers les créatures, la balle de lumière les heurta de plein fouet.

Ils s'écroulèrent, le corps tordu par la douleur, assommés mais encore vivants.

Leur chef ouvrit de grands yeux stupéfaits, en détaillant Thor du regard.

— C'est vous, dit-il avec émerveillement. Le Roi des Druides.

Thor lui renvoya son regard avec assurance.

— Je ne suis le roi de personne, répondit-il. Je ne suis qu'un père qui souhaite voir son enfant.

La créature le fixait avec un respect renouvelé :

— Votre venue est annoncée depuis longtemps. Le jour où la porte s'ouvrirait. Je ne pensais pas que vous viendriez si tôt.

Le chef dévisageait Thorgrin comme s'il était une légende vivante.

— Pour passer la porte, dit-il, il ne faut pas payer le prix de l'or, mais le prix de la vie.

Thor fit un pas en avant et hocha la tête avec gravité.

— Alors, c'est le prix que je payerai, dit-il.

La créature le dévisagea longuement et parut se satisfaire de la

réponse de Thor. Elle hocha la tête et ses compagnons s'écartèrent pour former une haie d'honneur. Une douzaine d'entre eux se précipitèrent vers le portail. Ils se saisirent des immenses poignées et tirèrent de toutes leurs forces.

Avec un formidable grincement, les portes de la mort s'ouvrirent en protestant.

Thor resta bouche bée. Les portes étaient si hautes, si lourdes, qu'elles semblaient mener vers un autre monde.

Alors que les créatures tendaient leurs torches vers le portail, Thor devina de l'autre côté la silhouette d'un homme vêtu d'une longue robe noire, appuyé sur un bâton. Un capuchon recouvrait son visage. Non loin de lui, un petit bateau se balançait au rythme du courant d'une petite rivière.

— Ce sera votre guide dans le royaume des morts, di le chef. Il vous fera traverser la rivière. De l'autre côté, une échelle descend dans les profondeurs du monde. Le bateau ne peut pas faire demi-tour.

Thor hocha gravement la tête. Il comprit que le voyage serait sans retour, mais il était reconnaissant que les Gardiens lui offrent la possibilité de revoir son fils.

Il se mit en marche, dépassant les rangées de créatures alignées, en direction des portes de la mort, prêt à entreprendre ce voyage seul.

Des pas se firent entendre derrière lui. En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il fut surpris de constater que ses frères le suivaient en le regardant avec solennité.

— Si tu pars dans le pays des morts, dit Reece, tu auras besoin de compagnie.

Thor les dévisagea, étonné. Il n'avait jamais imaginé qu'ils renonceraient à leurs vies pour lui.

O'Connor hocha la tête.

— Si tu ne reviens pas, nous non plus, dit-il.

Thor les regarda dans les yeux et comprit qu'ils étaient sérieux. Ils ne changeraient pas d'avis. Ils étaient avec lui, ses frères d'armes, prêts à pénétrer dans le royaume des morts à ses côtés.

Thor hocha la tête, submergé par la gratitude. Il avait trouvé ses véritables frères. Sa véritable famille.

L'un après l'autre, ils se mirent en route, Thor à leur tête, et passèrent sous les portes – l'entrée d'un nouveau monde, un monde dont ils ne reviendraient jamais.

Alistair gardait les portes de la Maison Royale des Malades, dressée entre Erec et le chaos qui venait d'exploser. Des cris perçaient le ciel et le fracas des armures, témoignant de la guerre civile des insulaires. La moitié de l'île, menée par le frère de Erec, Strom, combattait l'autre, menée par les hommes de Bowyer.

L'aube était bientôt là. La bataille avait duré toute la nuit : elle avait éclaté juste après la mort de Bowyer. Depuis, les combats n'avaient pas cessé. Sur toute l'île, les hommes se jetaient les uns contre les autres, à pieds, à cheval, sur les flancs des collines, à mains nues, en se poussant l'un l'autre dans le vide, tout cela pour déterminer le nom de celui qui porterait la couronne.

Dès le début des combats, Alistair s'était empressée de réunir une vingtaine d'hommes fidèles à Erec et les avait conduits devant la Maison des Malades. Elle savait que les hommes de Bowyer finiraient par tenter d'éliminer Erec : cela aurait mis fin à la guerre civile et aurait permis à leur faction de prendre le pouvoir. Elle était bien décidée à sauver Erec de tout malheur et peu importait le nom de celui qui sortirait vainqueur de cette bataille.

De sa position sur les hauteurs de la ville, Alistair avait assisté au combat toute la nuit et vu des milliers de corps s'entasser aux pieds des collines et dans les rues. L'île avait une grande tradition guerrière et les guerriers qu'elle comptait s'étaient affrontés pendant des heures, sans véritable raison. Savaient-ils encore seulement pour quelle cause ils se battaient ? Pour le moment, il était impossible de dire quel camp était en train de l'emporter : la lutte sans merci ne permettait pas encore de déterminer le nom des vainqueurs.

Alors que l'aube perçait, Alistair vit que les collines avaient été envahies par les hommes de Bowyer. La bataille se rapprochait des murs de la ville. Elle sentit qu'ils seraient bientôt là. Après tout, la cité était le centre névralgique de l'île et celui qui serait capable d'y prendre le pouvoir et d'y élever ses couleurs pourrait se proclamer le nouveau Roi.

Les hommes de Strom tenaient les rangs, armés de longues piques, bien disciplinés, protégés par les rochers. Quand leurs ennemis lancèrent une charge à cheval, les hommes de Strom, à pieds, se précipitèrent pour les repousser. L'un après l'autre, les chevaux s'écroulèrent, percés de piques. Les hommes de Bowyer tentèrent de se défendre mais les piques étaient plus longues que leurs épées.

Les montures et les chevaux dégringolèrent par vagues de la colline abrupte.

Alistair vit Strom, à la tête de sa troupe, saisir un ennemi et le jeter à bas de sa monture, puis dans le vide. Au même moment, un

sabot le heurta en pleine tête et il bascula sur le côté.

Un soldat saisit cette opportunité pour abattre son épée dans sa direction. Strom roula sur lui-même pour échapper au couperet et trancha la jambe de son assaillant au même moment.

La bataille faisait rage, brutale, vicieuse. Alistair, quoique envahie par un mauvais pressentiment, tenait les rangs, bien décidée à protéger Erec. Elle aurait voulu rejoindre Strom, mais elle savait que sa place était ici, aux côtés de Erec. Pour le moment, un silence étrange régnait sur la ville.

Ce fut alors que tout changea brusquement. Un cri de guerre retentit et plusieurs centaines d'hommes de Bowyer émergèrent d'une rue, prêts à charger la Maison des Malades.

Ils s'arrêtèrent à quelques mètres quand ils aperçurent Alistair debout, à la tête de sa petite troupe. Elle sut immédiatement que leurs ennemis étaient supérieurs en nombre. Étant donné le sourire goguenard de Aknuf, un chevalier fidèle à Bowyer, il le savait aussi.

Au milieu d'un silence épais et tendu, Aknuf fit quelques pas vers Alistair.

— Hors de mon chemin, sorcière, dit-il, et je te tuerai le plus vite possible. Si tu restes là, ta mort sera longue et douloureuse.

Alistair ne broncha pas.

— Vous ne passerez pas ces portes, répondit-elle fermement. Ou bien il faudra me marcher sur le corps.

— Très bien, femme, dit Aknuf. Mais souviens-toi : c'est toi qui l'aura voulu.

Aknuf brandit son épée et les gardes de Alistair se précipitèrent pour la protéger. Ils se heurtèrent à dix mètres d'elle dans un grand fracas d'armes et d'armures. Les gardes combattirent vaillamment, en rendant coup pour coup.

Malheureusement, leurs ennemis étaient supérieurs en nombre. Bientôt, les hommes de Bowyer les encerclèrent. Alistair comprit que, dans quelques instants, ils perdraient la bataille. Elle ne supporterait pas de voir ces hommes mourir sous sa garde pour protéger Erec.

Alistair ferma les yeux et leva les paumes de ses mains vers le ciel. Elle appela son pouvoir de toutes ses forces.

S'il vous plaît, mon Dieu. Laissez mon pouvoir venir à moi.

Lentement, elle sentit la puissance l'envahir. Une lumière blanche, aussi aveuglante qu'un éclair, perça le ciel et la traversa. Elle tendit les bras vers les hommes de Bowyer. Un bruit formidable retentit, suivi du chaos.

Des grêlons de la taille de cailloux se mirent à tomber du ciel pour marteler les armures de ses ennemis. Alistair prit soin de ne pas toucher ses propres hommes et de diriger la grêle sur les hommes de Bowyer, heurtés avec tant de force que la plupart s'écroulèrent en

poussant des hurlements. Les gardes se chargèrent du reste et les passèrent au fil de l'épée.

Terrifiés, les hommes ne pouvaient plus se défendre, martelés par la grêle. Ils tournèrent les talons pour s'enfuir, les gardes à leurs trousses.

De nouveau, un cri de guerre retentit. À la tête de sa troupe, Strom prenait d'assaut la ville. En levant les yeux vers les collines, Alistair vit qu'ils avaient remporté la bataille : les trompettes annonçaient leur victoire.

Parmi les hommes de Bowyer, les rescapés fuyaient vers les portes de la cité pour s'échapper. Nul doute qu'ils avaient l'intention de se regrouper et d'attaquer un autre jour. Alistair ne les laisserait pas faire.

Elle jeta une balle de lumière dans leur direction et les portes de la cité, forgées dans l'acier, se refermèrent lourdement pour les prendre au piège.

Aknuf se retourna de tous côtés, terrifié.

Strom, dressé fièrement sur le dos de son destrier, interrogea Alistair du regard, comme pour demander sa bénédiction.

En pensant à Erec, Alistair hocha gravement la tête.

Strom poussa un dernier cri de guerre. Il chargea avec ses hommes, enfermant les renégats.

Alistair entendit alors s'élever, avec satisfaction, des cris d'agonie.

Et ce fut terminé. L'île retrouverait son calme et sa sécurité. Justice avait été faite.

*

Alistair était au chevet de Erec, dans sa chambre mal éclairée. Soulagée, elle regardait par la fenêtre le petit matin percer l'obscurité de la nuit. Ils avaient remporté la bataille. Toutes ces tragédies se trouvaient maintenant derrière eux. Pour que tout redevienne comme avant, il suffisait à présent que Erec se réveille, qu'il aille bien, qu'il retrouve Alistair.

Alistair lui caressa le front en adressant une prière silencieuse aux dieux, comme elle l'avait fait depuis la fin des combats.

S'il vous plaît, mon Dieu. Laissez Erec se réveiller. Faites que tout cela finisse.

Alistair sentit quelque chose changer dans l'air. Sous ses yeux ébahis, Erec battit des paupières, lentement. Ses yeux étaient aussi bleus et aussi brillants que le ciel du petit matin. Il sourit en la voyant à son chevet. Ses joues avaient retrouvé des couleurs et il semblait plus alerte que jamais auparavant. Elle comprit qu'il était enfin guéri.

Erec se redressa pour prendre Alistair dans ses bras. Elle se glissa

contre sa poitrine, les joues mouillées de larmes, et le serra fort. Comme il était doux de sentir à nouveau ses bras...

— Où suis-je ? demanda-t-il. Que s'est-il passé ?

— Shhh, dit-elle en souriant et en posant un doigt sur ses lèvres.

Tout va bien, maintenant.

Il cligna des yeux, à mesure que ses souvenirs remontaient à la surface.

— Notre mariage, dit-il. J'ai été... poignardé. Tu vas bien ? Tout va bien dans le royaume ?

— Je vais bien, mon tendre, répondit-elle calmement. Et ton royaume est prêt à te couronner.

Il l'enlaça. Elle répondit à son étreinte en pleurant, submergée par la joie de le retrouver. Elle voulait soudain tout lui raconter. Comment elle s'était sacrifiée pour lui. Son emprisonnement. Comment elle avait failli mourir. Comment *il* avait failli mourir. La guerre civile. Tout ce qui s'était passé.

Mais rien de tout cela n'avait d'importance, à présent. Tout ce qui comptait, c'était qu'il soit en vie, en sécurité, et qu'ils étaient à nouveau réunis. Les mots n'auraient pas suffi à exprimer son bonheur. C'est pourquoi, au lieu de parler, elle le serra fort contre lui.

Leur vie de couple était sur le point de commencer. Elle le savait. Et rien – *rien* – ne pourrait à nouveau les séparer.

Darius leva son marteau au-dessus de sa tête et l'abattit avec force sur un rocher qui vola en éclat sous le soleil brûlant de la matinée. Ses compagnons travaillaient avec lui dans le champ poussiéreux. La sueur coulait sur son front, entre ses sourcils, jusque dans ses yeux, mais il ne prit pas la peine de s'essuyer. Au lieu de cela, il leva son marteau et l'abattit une nouvelle fois pour briser un rocher, puis un autre.

Darius retraçait en pensée les événements de la journée, à mesure que les souvenirs s'imposaient à lui. L'attitude de Loti n'en finissait pas de le contrarier. Pourquoi avait-elle réagi ainsi ? N'éprouvait-elle aucune reconnaissance ? Comment avait-elle fait pour faire croire à Darius qu'il aurait dû avoir honte de ses propres exploits ? Était-il vrai qu'elle ne voulait plus jamais le revoir ?

Et, étant donné sa réaction, Darius voulait-il vraiment la revoir ?

Il posa un instant son marteau pour reprendre son souffle, car la poussière verdâtre s'insinuait partout, dans ses cheveux, sa bouche et son nez. Il pensa à ce qu'il avait fait, aux soldats impériaux qu'il avait tués en utilisant son pouvoir. Leurs cadavres seraient-ils retrouvés dans le champ isolé où il les avait laissés ? Sans doute, même si cela devait prendre un ou deux cycles lunaires. Peut-être que les pluies dégageraient leurs corps perdus sous l'avalanche de poussière. Que se passerait-il ensuite ? L'Empire se vengerait-il, comme l'avait dit Loti ? Avait-il signé l'arrêt de mort de tout son village ?

N'était-il pas possible que les corps ne soient jamais retrouvés, ensevelis trop profondément sous l'avalanche ? Et si les animaux sauvages, connus pour rôder dans la région, mangeaient leurs cadavres ?

Darius ramassa son marteau et l'abattit sur un rocher, sous l'œil attentif des maîtres d'œuvre. Ses pensées dérivèrent. Il pensa à l'arrivée de sa sœur, Sandara, et au peuple qu'elle avait amené avec elle. Leur venue avait transformé le quotidien du village. Il songea aux grottes au sein desquelles ils étaient à présent cachés. L'Empire finirait-il par les trouver ? Ce ne serait sans doute qu'une question de temps. Un conflit était inévitable. À moins qu'ils ne s'en aillent avant d'être découverts.

Mais où ?

À la grande frustration de Darius, les anciens du village – et même le village tout entier – continuaient de croire avec ténacité que toute confrontation avec l'Empire n'était pas inévitable et que la vie suivrait son cours. Darius n'était pas d'accord. Il sentait que les choses étaient en train de changer. L'arrivée de ces guerriers venus de l'autre côté de l'océan, en conflit, eux aussi, avec l'Empire, était-elle un signe des dieux ? Le village ne devait-il pas en profiter ? Leur proposer de

combattre ensemble Volusia ? N'était-ce pas là le cadeau du ciel qu'ils attendaient depuis toujours ?

Les autres ne voyaient pas les choses ainsi. Ils auraient voulu renvoyer les étrangers d'où ils venaient. Pour eux, leur arrivée n'était qu'une raison supplémentaire de se cacher de l'Empire et de poursuivre leur misérable existence.

Darius se rappela de la dernière fois qu'il avait vu Sandara, avant qu'elle ne parte en direction de l'Anneau. Il n'avait jamais imaginé la revoir. Son arrivée l'avait à la fois surpris et inspiré. Sandara avait traversé le grand océan, survécu dans l'armée impériale et elle était revenue. Bien sûr, elle avait réussi tout cela parce qu'elle était une grande guérisseuse, en partie. Mais, dans son cœur, c'était également une guerrière. Après tout, ils avaient le même père. Son retour suffisait à convaincre Darius que tout était possible. Un jour, il réussirait à quitter cet endroit.

Darius garderait un excellent souvenir des festivités de la nuit dernière. Il avait passé la moitié de son temps à rattraper le temps perdu avec sa sœur, auprès du feu. Il avait pu constater tout l'amour qu'elle portait à Kendrick, ce grand guerrier. Tous deux s'étaient immédiatement bien entendus, après avoir reconnu l'esprit guerrier l'un chez l'autre. Aux yeux de Darius, Kendrick avait l'air d'un véritable meneur d'hommes. Darius avait encouragé sa sœur à suivre sa passion, à aimer Kendrick, sans tenir compte de ce que pouvaient dire les anciens. Il ne comprenait pas que Sandara, d'ordinaire si téméraire, puisse avoir peur des traditions, peur de clamer son amour pour Kendrick, peur de choquer son peuple en épousant un homme d'une autre race. Était-elle donc comme tous les autres, en fin de compte – effrayé par les anciens et leurs opinions ? Pourquoi le regard des autres avait-il donc tant d'importance ?

Darius battit des paupières pour chasser des gouttes de sueur, en abattant son marteau sur un rocher. Il sentait les regards de ses amis se poser sur lui. Depuis le moment où il avait ramené Loti, il avait l'impression que tout le village le regardait différemment. Ils l'avaient vu partir en courant à la recherche de Loti. Ils l'avaient vu prêt à affronter l'Empire tout seul, sans craindre les conséquences. Et puis, ils l'avaient vu revenir, avec elle. Darius avait gagné leur respect éternel.

Cependant, il attirait également la suspicion. Personne ne croyait à son histoire. Personne n'imaginait un seul instant que Loti s'était réellement perdue et que Darius s'était contenté de la ramener à la maison. Ils connaissaient trop bien Darius et tous le scrutaient à présent, comme s'ils savaient, comme s'ils avaient deviné son secret. Il aurait voulu tout leur raconter, mais c'était impossible. Il aurait été obligé d'expliquer comment il avait fait, lui, le plus petit et le plus chétif du village, pour triompher de trois guerriers impériaux armés

jusqu'aux dents – et d'un zerta. Le secret de Darius éclaterait au grand jour. Il serait rejeté par ses amis. Exilé peut-être. Comme ils avaient – sans doute – exilé le père de Darius.

— Alors, tu vas me raconter ? fit une voix.

Darius se tourna vers Raj qui se tenait tout près, le visage éclairé par un sourire mutin. Desmond et Luzi, qui brisaient des rochers non loin, levèrent également les yeux vers Darius.

— Te dire quoi ? demanda Darius.

— Comment tu as fait ? dit Raj. Allez. Tu n'as pas trouvé Loti toute seule. Tu as fait quelque chose. Tu as tué les soldats ? Ou bien c'est elle qui l'a fait ?

Darius vit que les autres garçons s'approchaient. Ils brûlaient d'entendre son histoire. Darius leva son marteau et l'abattit sur un rocher qui vola en éclats.

— Allez, dit Raj. Je t'ai permis de faire un tour en zerta. Tu me dois une faveur.

Darius éclata de rire.

— Tu ne m'as rien permis du tout, répondit-il. J'ai choisi de t'accompagner.

— D'accord, concéda Raj. Mais dis-moi quand même. J'ai envie d'une bonne histoire. J'adore les histoires épiques. Et cette journée me paraît bien longue.

— Le jour se lève à peine, dit Luzi.

— Justement ! dit Raj. C'est déjà trop long. Comme tous les autres jours.

— Pourquoi, *toi*, tu ne nous racontes pas une histoire épique ? fit Luzi à Raj, quand il comprit que Darius ne répondrait pas.

— Moi ? répondit Raj. Je ne pense pas que ça existe chez nous.

— Tu te trompes, dit Luzi. Les histoires épiques, il y en a partout, même chez les peuples opprimés.

— *Surtout* chez les peuples opprimés, ajouta Desmond d'une voix profonde et pleine d'assurance.

Tous se tournèrent vers lui.

— Tu en as une, dans ce cas ? pressa Raj en s'appuyant un instant sur le manche de son marteau, le souffle court.

Desmond leva son marteau et l'abattit sur un rocher. Il resta silencieux un long moment et Darius crut qu'il ne répondrait pas. Un silence confortable s'installa, interrompu seulement par l'explosion des rochers. Enfin, Desmond prit tout le monde par surprise en prenant la parole.

— Mon père, dit-il. Les anciens vous diront qu'il est mort dans une mine. C'est l'histoire à laquelle ils essayent de nous faire croire. La vérité causerait trop de dissensions – peut-être même une rébellion. Mais, moi, je vous dis la vérité : il n'est pas mort dans une mine.

Darius scruta le visage de Desmond, alors que ses compagnons se taisaient respectueusement. Desmond fronçait les sourcils, le visage empreint de gravité, comme en proie à un débat intérieur.

— Et comment le sais-tu ?

— J'y étais, répondit Desmond en regardant Darius dans les yeux, comme s'il le mettait au défi de le contredire.

Il avait une voix si profonde et une telle aura que plusieurs garçons s'étaient rassemblés autour du petit groupe pour écouter. Tous voulaient entendre l'histoire qui attirait tellement l'attention des autres. Un parfum de vérité traînait dans l'air et c'était une rareté par ici.

— Un jour, poursuivit Desmond, un maître d'œuvre m'a battu violemment. Mon père lui a arraché son fouet des mains et l'a étranglé avec. Je me souviens. J'étais si jeune... et si fier de lui. Quand le maître d'œuvre est tombé mort, j'ai demandé à mon père ce qui allait se passer ensuite. Y allait-il avoir une révolte ? Mon père n'en savait rien. J'ai vu dans ses yeux qu'il n'avait aucune idée de ce qui allait se passer. Il avait succombé à un geste de passion, à un moment de justice et de liberté qui l'avait élevé au-dessus de tout. Mais comment reprendre le cours de son existence après un tel événement ?

Desmond se tut et prit le temps d'abattre plusieurs fois son marteau, puis d'essuyer la sueur sur son front, avant de reprendre :

— La vie a repris son cours, pourtant. Moins d'une heure plus tard, des cors ont sonné. J'étais avec mon père quand les maîtres d'œuvre l'ont encerclé. Il m'a hurlé de me cacher dans les bois, mais je ne voulais pas le quitter. Alors, il m'a frappé avec le fouet et j'ai fini par partir. Je me suis caché derrière un arbre et j'ai tout vu. Les maîtres d'œuvre... Ils ne se sont pas contentés de le tuer, dit Desmond d'une voix qui trahissait son émotion.

Il cessa ses coups de marteau et leva les yeux vers ses interlocuteurs.

— Il s'est battu avec courage. Il a même réussi à en frapper certains. Il a laissé sur leurs corps des traces de coups de fouet qui y sont toujours, j'en suis sûr. Mais ce n'était qu'un homme avec un fouet et du courage. Ils étaient plus d'une douzaine – des soldats de métier, avec des armes en acier et des armures. Ils ont pris plaisir à le tuer.

Desmond secoua la tête, silencieux pendant de longues minutes. Suspendus à ses lèvres, les garçons cessèrent toute activité.

— J'entends encore les cris de mon père, dit Desmond. Quand je m'endors, la nuit, je l'entends crier. Je l'entends se débattre. Dans mes rêves, je suis souvent plus vieux, mieux armé et j'essaye de le défendre, de les tuer tous, de sauver mon père. Mais j'étais trop jeune. Je ne pouvais rien faire.

Il se tut enfin. Au milieu du champ de pierres parfaitement

silencieux, il brandit son marteau et l'abattit avec force sur un rocher qui vola en éclat.

— Il n'est pas mort dans une mine, conclut-il doucement avant de se taire à nouveau, prêt à retourner au travail.

Le cœur de Darius pesait soudain très lourd dans sa poitrine. Une sombre ambiance traînait au milieu du groupe silencieux. Raj ne souriait plus depuis longtemps et Darius se demanda si c'était bien là l'histoire épique que le garçon avait réclamée.

Au bout d'un long moment, Raj se porta à la hauteur de Darius.

— C'est ton tour, lui dit-il à voix basse pour ne pas être entendu de leurs compagnons. Qu'est-ce qui s'est passé, là-bas ?

Darius secoua la tête, sans cesser de frapper les rochers devant lui.

— Ils ont changé d'avis, insista-t-il. Ils l'ont laissée repartir.

— Et les soldats qui ont changé d'avis, dit Raj en esquissant un sourire complice, sont-ils de retour à Volusia ? Ou est-ce qu'on ne les reverra jamais ?

Darius se tourna vers lui et répondit à son sourire.

— La route est longue d'ici à Volusia, dit-il. Il arrive que les hommes se perdent en chemin...

*

Darius s'entraînait dans le carré de poussière qui lui faisait office de jardin, derrière sa cabane. Le claquement du bois frappant le bois ne cessait de retentir, alors qu'il attaquait avec son épée la cible usée dont il se servait depuis toujours. C'était une large croix, qu'il avait fabriquée à partir de tiges de bambou attachées entre elles et plantées dans le sol. Il s'entraînait là depuis son plus jeune âge. Ses pieds avaient même laissé de nombreuses empreintes dans le sol.

La croix penchait maintenant. Elle tombait presque, mais Darius s'en moquait. Il l'attaquait, encore et encore. Un coup à gauche, un coup à droite. Il baissa la tête pour éviter un ennemi imaginaire, tourna sur lui-même et toucha la cible en plein cœur. Il plongea à nouveau, s'écarta, bloqua un coup qui ne vint jamais. Dans sa tête, une armée d'ennemis l'attaquaient et il les combattait devant le soleil couchant, à la fin d'une journée de travail, jusqu'à dégouliner de sueur.

Le bruit persistant de son entraînement se faisait entendre dans les cabanes de ses voisins qui se plaignaient, mais cela n'arrêtait pas Darius. Il chasserait les souvenirs de la journée, les souvenirs de toute sa vie, jusqu'à tomber d'épuisement.

Un aboiement retentit. Darius n'eut pas besoin de baisser les yeux pour savoir que Dray, le chien de son voisin, l'avait rejoint et l'observait, comme c'était son habitude, tout excité de voir Darius

toucher la cible. C'était un chien de taille moyenne, aux poils écarlates un peu trop longs, semblables à la chevelure emmêlée de son maître. Il était depuis longtemps devenu le chien de Darius, comme de manière officieuse. Il appartenait à l'un de ses voisins, mais celui-ci avait cessé de lui donner à manger. Darius l'avait un jour trouvé en train de gémir et lui avait donné l'un de ses maigres repas. Depuis ce jour, ils étaient amis pour la vie. Ils suivaient une sorte de rituel : Dray regardait Darius s'entraîner et Darius ne mangeait que la moitié de son dîner pour donner l'autre à Dray. Dray le remerciait en recherchant toujours la compagnie de son maître, surtout quand il était à la maison, allant jusqu'à dormir dans sa cabane.

Dray s'attaqua à son tour à la cible à coups de dents, en grognant contre l'ennemi imaginaire, comme si c'était un adversaire réel en train de menacer Darius. Darius se demandait souvent ce qui arriverait s'il affrontait un véritable ennemi avec Dray. Comme son maître, Dray n'était pas très gros, ni très fort, ni très aimé. Mais il avait du cœur et c'était l'animal le plus fidèle sur cette terre. Ces dernières lunes, il avait pris l'habitude de se rouler en boule devant la porte de Darius, en grondant si son grand-père faisait mine d'approcher.

— Tu n'en as pas marre de t'attaquer à des bâtons ? fit une voix.

Darius se retourna. Raj et Desmond se tenaient derrière lui, tous deux armés d'épées en bois. Ils lui adressèrent des sourires espiègles.

Darius s'interrompit, le souffle court, étonné de leur visite : les deux garçons vivaient à l'autre bout du village et n'étaient jamais venus voir sa cabane auparavant.

— Il est temps que tu t'entraînes contre des *hommes*, dit Desmond d'une voix grave. Si tu veux devenir un guerrier, tu dois t'entraîner contre des cibles qui peuvent rendre les coups.

Darius fut surpris et reconnaissant qu'ils soient venus jusqu'ici. Les deux garçons étaient un peu plus âgés que lui, plus grands et surtout plus forts. Ils étaient très respectés par leurs pairs. Ils ne manquaient pas d'amis pour s'entraîner au combat.

— Pourquoi voudriez-vous perdre votre temps avec moi ? demanda Darius.

— Parce que mon épée me démange, dit Desmond, et tu m'as l'air d'une cible convenable.

Desmond se jeta sur Darius et celui-ci leva son épée pour bloquer le coup à la dernière seconde. C'était un coup formidable, assez solide et vif pour le faire trembler de tous ses membres et l'envoyer rouler dans la poussière.

Darius, pris par surprise, vit que Desmond attendait qu'il se relève.

Il ramassa son épée et plongea à son tour. Desmond para le coup avec aisance, mais Darius ne se laissa pas intimider. Il frappa à gauche, puis à droite, encore et encore. Le fracas des épées

s'entrechoquant peupla le ciel. Darius se réjouissait d'affronter une cible vivante, même s'il savait qu'il ne pouvait pas résister à la force et à la taille de Desmond.

Dray se mit à gronder et aboya en direction de Raj et de Desmond. Il courut se positionner aux pieds de Darius et claqua des mâchoires, en faisant mine de mordre les mollets de son adversaire.

— Tu es rapide, dit Desmond entre deux coups. Je te l'accorde. Mais tu n'utilises pas ta vitesse à ton avantage. Tu es au moins deux fois moins fort que moi, mais tu m'attaques comme si tu essayais de me transpercer. Tu ne peux pas renverser un homme de ma taille. Tu dois te battre avec tes atouts et, surtout, *ta taille*. Sois plus vif. Sois plus agile.

Darius abattit son épée de toutes ses forces et Desmond n'eut qu'à faire un pas en arrière pour qu'il roule dans la poussière, emporté par son élan.

Darius leva les yeux vers Desmond qui lui tendait la main pour l'aider à se relever.

— Tu te bats pour tuer, dit Desmond. Parfois, tu dois surtout te battre pour survivre. Laisse ton adversaire se battre pour te tuer. Si tu es patient, si tu parviens à l'éviter et que tu l' observes, il va finir par faire le mouvement de trop. Il va s'exposer.

— Tu serais surpris de savoir combien il est facile de tuer un homme, dit Raj en s'approchant à son tour. Tu n'as pas besoin d'un coup violent – seulement d'un coup précis. Je crois que c'est mon tour.

Raj leva son épée pour l'abattre sur la tête de Darius, mais celui-ci tourna sur lui-même, leva son arme et para le coup. Raj reprit son élan, posa son pied sur la poitrine de son adversaire pour le jeter à terre. Darius tituba avant de tomber à genoux.

Dray aboya féroceement.

— C'est injuste, dit Darius d'une voix indignée. C'est un combat à l'épée !

— Injuste !? s'écria Raj en éclatant d'un rire moqueur. Dis-le à ton ennemi quand il t'aura frappé entre les jambes et que tu seras en train de mourir à ses pieds. C'est un combat – et, au combat, tout est permis !

Raj brandit son épée à nouveau, avant que Darius n'ait eu le temps de reprendre ses esprits, et désarma son adversaire. D'un astucieux coup de pied, il faucha les jambes de Darius pour le faire à nouveau basculer.

Comme il ne s'y attendait pas, Darius s'écroula sur le dos en soulevant un nuage de poussière, le souffle coupé. Raj tomba à genoux et tira de nulle part une dague en bois qu'il pressa d'un air menaçant contre la gorge de Darius.

Darius leva les mains en signe d'abandon, cloué au sol.

— Encore une fois, c'est injuste ! se plaignit-il. Tu as triché. Tu avais une arme cachée. Ce n'est pas une manière honorable de combattre.

Dray se précipita vers Raj et lui montra les dents, assez près de lui pour lui faire perdre sa dague. Raj leva lentement les mains vers le ciel, avant d'éclater de rire. Il tira Darius pour l'aider à se relever.

— Qu'est-ce que c'est, l'honneur ? dit Raj. L'honneur, c'est nous, les vainqueurs, qui auront le droit de dire ce que c'est. Quand tu es mort, il n'y a pas d'honneur.

— Qu'est-ce qu'une bataille sans honneur ? demanda Darius.

— Celui qui parle d'honneur n'a jamais perdu, dit Desmond. Si tu perds, ne serait-ce qu'une fois – une jambe, un bras, un être cher –, tu y réfléchiras à deux fois avant de traiter ton ennemi de façon honorable. Ton ennemi, il ne pense pas à l'honneur. Il pense à gagner. À vivre. Quoi qu'il en coûte.

— Tu serais surpris de savoir tout ce qu'un homme est prêt à oublier – même l'honneur – quand la mort le regarde dans les yeux, dit Raj.

— Je préfère mourir avec honneur, rétorqua Darius d'un air de défi, que vivre dans le déshonneur.

— Comme nous tous, répondit Desmond. Mais ce que tu penses et ce que tu fais dans une situation de vie et de mort, ce n'est pas toujours la même chose.

Raj secoua la tête.

— Tu es encore jeune, dit-il. Naïf. Ce que tu ne comprends pas, c'est que l'honneur vient avec la victoire. Et la victoire vient à ceux qui s'attendent à tout. Même à une action peu honorable. Tu peux combattre avec honneur, si tu veux. Si tu en es capable. Mais n'attends pas de ton ennemi qu'il fasse de même.

Darius y réfléchissait, quand soudain un cri strident perça le silence, interrompant le fil de ses pensées.

— DARIUS ! hurla une voix dure.

Celui-ci fit volte-face. Son grand-père se tenait à la porte de la cabane, sourcils froncés.

— Je ne veux pas que tu traînes avec ces garçons, grogna-t-il. Rentre immédiatement !

Darius fronça à son tour les sourcils.

— Ce sont mes amis, dit-il.

— Ils n'apportent que les embêtements, répondit son grand-père. Rentre, tout de suite !

Darius se tourna vers Raj et Desmond d'un air désolé.

— Pardon, dit-il.

Il se sentait mal de les quitter maintenant. Il avait vraiment apprécié cet entraînement. Il était déjà plus fort. Il aurait voulu

continuer.

— Demain, dit Raj. Après le travail.

— Et tous les jours qui suivront, dit Desmond. Nous allons faire de toi un guerrier.

Ils s'éloignèrent et Darius réalisa qu'il venait de se faire deux vrais amis pour la première fois. Des amis plus vieux. Des amis guerriers. Il se demanda pourquoi ils s'intéressaient à lui tout à coup. Était-ce parce qu'il avait sauvé Loti ? Ou autre chose ?

— Darius ! siffla son grand-père.

Dray sur ses talons, Darius marcha vers lui. Il savait qu'il allait devoir affronter la colère de son grand-père, qui n'aimait pas le voir combattre.

— Tu aurais dû être plus poli, dit Darius en passant la porte. Ce sont mes amis.

— Ce sont des garçons qui ne savent pas ce que coûte la guerre, rétorqua le vieillard. Des garçons qui se poussent l'un l'autre à la révolte. As-tu idée de se qui se passe dans une révolte ? L'Empire nous tuerait tous. Nous serions tous morts. Jusqu'au dernier.

Rendu téméraire par les événements récents, Darius n'était pas d'humeur à supporter les craintes de son grand-père.

— Et alors ? demanda-t-il. Pourquoi est-ce si terrible de mourir, si on meurt pour nos vies ? Tu appelles ça une vie, toi ? Une vie d'esclave ? Une vie de souffrance aux mains de l'Empire ?

Le grand-père de Darius le gifla avec force.

— La vie est sacrée, dit-il d'une voix rude. Voilà ce que toi et tes amis, vous ne comprenez pas. Vos grands-parents et les miens se sont sacrifiés pour que vous puissiez vivre. Ils ont supporté l'esclavage pour que leurs enfants et les enfants de leurs enfants puissent vivre en sécurité. Et, maintenant, une poignée de gamins téméraires voudraient anéantir tous leurs efforts.

Darius lui jeta un regard noir, prêt à lui répondre, mais le vieil homme lui tourna le dos, saisit un chaudron de soupe et traversa la cabane pour le faire chauffer sur le feu. Quelque chose dans les propos de son grand-père fit soudain réfléchir Darius. Pour une raison ou pour une autre, il ressentit le besoin brûlant de savoir.

— Mon père, dit-il froidement. Parle-moi de lui.

Son grand-père s'interrompt et resta longtemps immobile, le chaudron toujours dans les mains.

— Tu sais déjà tout ce qu'il y a à savoir, dit-il.

— Je ne sais rien du tout, répondit Darius fermement. Que lui est-il arrivé ? Pourquoi est-il parti ?

Son grand-père demeura silencieux et immobile, le dos tourné. Darius comprit qu'il avait mis le doigt sur quelque chose.

— Où est-il parti ? pressa-t-il en faisant un pas en avant. Pourquoi

est-il parti ?

Son grand-père secoua lentement la tête et se retourna. Il semblait avoir soudain vieilli de mille ans.

— Comme toi, c'était un rebelle, dit-il d'une voix brisée. Il ne supportait plus cette vie. Un jour, il est parti. Et on ne l'a plus jamais revu.

Darius dévisagea son grand-père. Pour la première fois de sa vie, il fut certain que le vieil homme mentait.

— Je ne te crois pas, dit-il. Tu me caches quelque chose. Mon père était-il un guerrier ? Avait-il défié l'Empire ?

Son grand-père se contenta de fixer le vide, comme perdu dans ses souvenirs.

— Ne parle plus de ton père.

Darius fronça les sourcils.

— C'est mon père et j'en parlerai autant que je le voudrai.

Ce fut au tour du vieillard de le foudroyer du regard.

— Dans ce cas, tu ne seras plus le bienvenu dans ma maison.

Darius lui renvoya son regard.

— C'était la maison de mon père avant d'être la tienne.

— Et ton père n'est plus là, non ?

En fouillant le visage de son interlocuteur, Darius comprit qu'ils étaient deux personnes très différentes et qu'ils ne se comprendraient jamais.

— Mon père ne serait pas parti, insista Darius. Il ne m'aurait pas laissé tout seul. Il ne m'aurait *jamais* abandonné. Il m'aimait.

Pour la première fois, Darius eut la certitude que ces mots étaient vrais. Il sentit qu'un grand secret lui avait été caché toute sa vie.

— Il ne m'aurait pas abandonné, insista Darius, désespéré de connaître la vérité.

Son grand-père fit un pas dans sa direction, rouge de colère.

— Et qui es-tu pour croire qu'il ne t'aurait pas abandonné ? Tu te penses donc si indispensable ? grogna-t-il. Tu n'es qu'un gamin. Un gamin comme les autres. Un esclave dans un village d'esclaves. Tu n'as rien de spécial. Tu t'imagines être un grand guerrier. Tu joues avec des bâtons, comme tes amis. Ceux de l'empire, ils jouent avec de l'acier. Tu ne peux pas rivaliser contre eux et tu ne le pourras jamais. Tu finiras mort comme les autres. Et alors où t'auront mené tes précieux bâtons ?

Darius fronça les sourcils, habité soudain d'une haine pour son grand-père et tout ce qu'il représentait.

— Je mourrai peut-être, dit-il d'une voix tranchante et glacée, mais je ne deviendrai jamais comme toi. Tu pourrais bien être déjà mort, ce serait pareil.

Il tourna les talons et quitta en trombe la cabane – non sans se

retourner une dernière fois, sur le seuil de la porte.

— Je suis spécial, dit-il pour que son grand-père le sache. Je suis le fils d'un grand guerrier. Je suis un guerrier. Et, un jour, toi et le reste de l'univers, vous le saurez.

Incapable de supporter une seconde de plus la présence de son grand-père et ses mensonges, il partit en courant dans la douce lumière de l'après-midi. Il se dirigea vers les champs, le regard tourné vers l'horizon et vers les esclaves qui revenaient de leur journée de travail. Le ciel s'étendait à l'infini, ourlé de rose et de pourpre. Son père, il le savait, se trouvait là, quelque part. C'était un grand guerrier. Il s'était libéré de cette vie.

Un jour, d'une façon ou d'une autre, Darius le retrouverait.

Gwendolyn était assise dans la grotte avec ses compagnons. Un feu brûlait devant elle et elle perdait son regard entre les flammes. Il était tard et la plupart de ses compagnons dormaient à poings fermés, emplissant la caverne de doux ronflements. Ses frères, Kendrick et Godfrey, étaient assis non loin, le dos appuyé contre la paroi, en compagnie de Steffen et de Arliss, sa nouvelle épouse, de Brandt, de Atme, de Aberthol, de Illepra – qui tenait toujours dans ses bras le bébé –, ainsi que d’une douzaine d’autres personnes. Krohn était allongé aux pieds de Gwen, sa tête posée sur ses genoux. Elle l’avait bien nourri pendant les festivités et il semblait parti pour dormir longtemps. Il s’était même mis à ronfler, lui aussi.

La caverne s’enfonçait profondément dans la montagne et les rescapés de l’Anneau s’y entassaient, enfin repus de nourriture et de vin. Les anciens du village les avaient conduits jusqu’ici, après une longue nuit de festivités, pour leur montrer leur nouvelle maison. Ce n’était pas grand-chose à côté du confort de la Cour du Roi, mais Gwen éprouvait une profonde reconnaissance : ils étaient en vie, ils avaient un abri, et de quoi se restaurer.

Cependant, les sombres révélations de la voyante résonnaient encore dans les oreilles de Gwen. Thorgrin, entré dans le pays des morts. Si la voyante avait vu juste, cela voulait certainement dire qu’il était mort. Mais comment ? Alors qu’il recherchait Guwayne ? Avalé par un monstre marin ? Soufflé par une tempête ? Mort de faim, comme cela avait été presque le cas de Gwen ?

Les possibilités étaient sans limites et chacune angoissait Gwen, à mesure qu’elle les passait en revue. Elle avait envie de se rouler en boule et de mourir. Thor parti, Guwayne était sans doute, lui aussi, perdu pour toujours.

Gwen fixait des yeux les flammes en se demandant ce qui lui restait. Sans Thorgrin, sans Guwayne, la vie ne valait pas la peine d’être vécue. Elle se haïssait d’avoir laissé Guwayne tout seule ce jour-là, dans les Isles Boréales. Elle se haïssait d’avoir pris les décisions qui avaient mené son peuple jusqu’ici. Au fond d’elle, elle savait qu’elle n’était pas responsable et qu’elle avait fait de son mieux pour défendre et sauver son peuple des nombreuses attaques, dans ce royaume troublé que lui avait légué son père. Pourtant, elle s’en voulait. Il était difficile pour elle de ressentir autre chose qu’un profond chagrin.

— Ma sœur, dit une voix.

Gwen vit que Kendrick s’était assis à côté d’elle, les genoux contre sa poitrine, le visage tourné vers les flammes, sombre et fatigué. Ses yeux ne reflétaient que la compassion et le respect. Elle connaissait cette expression : c’était celle que Kendrick avait toujours quand il

essayait de la réconforter.

— Les voyants n'ont pas toujours raison, dit-il. Peut-être que Thorgrin est sur le chemin du retour. Et ton enfant avec lui.

Gwendolyn voulait le croire, mais elle savait que Kendrick ignorait tout du destin de Thor et qu'il essayait seulement de la consoler. Les mots de la voyante, quant à eux, résonnaient avec plus de force que jamais dans sa mémoire.

Elle secoua la tête.

— J'aimerais croire que c'est vrai, dit-elle, mais c'est la nuit des morts. La nuit où les esprits disent toute la vérité.

Gwendolyn soupira en égarant son regard entre les flammes. Elle aurait aimé croire Kendrick, vraiment, mais elle sentait que ce n'était là que le discours d'un frère cherchant à consoler sa sœur.

Krohn gémit doucement dans son sommeil, comme s'il était sensible à la détresse de Gwen. Celle-ci caressa son museau et lui offrit une tranche de bœuf séchée, que Krohn refusa. Il posa sa tête sur les genoux de Gwen et gémit à nouveau.

Kendrick soupira. Quand il prit à nouveau la parole, sa voix trahit son épuisement :

— J'ai toujours été tellement fier de ma lignée, dit-il. J'ai toujours su que j'étais le fils aîné de notre père. Le premier fils d'une Roi. L'héritier. Je ne me souciais pas vraiment de savoir si je règnerais, mais j'étais fier de ma place dans la famille. Je veillais sur vous, mes petits frères et mes petites sœurs, comme je continue de le faire. Tout le monde disait que je ressemblais à notre père. Je pensais connaître ma place dans le monde.

Kendrick prit une grande inspiration.

— Nous étions jeunes, encore des enfants de dix ou onze ans. Je revenais d'un entraînement avec la Légion quand j'ai rencontré Gareth en chemin. Il était plus jeune que moi mais il cherchait déjà à causer des problèmes. Il était avec Luanda. Tous les deux, ils me regardaient fixement. Soudain, Gareth a prononcé les mots qui ont changé ma vie pour toujours : « Tu n'es pas le fils de notre mère. » D'abord je n'ai pas compris ce qu'il essayait de me dire. Je me suis dit que ce devait être une de ses ruses. Il a toujours aimé faire souffrir les autres. Mais Luanda, qui ne mentait jamais, a hoché la tête et ajouté : « Tu ne fais pas partie de la famille. Tu n'es pas le fils de notre mère. » « Tu es le fils d'une catin, a dit Gareth. Tu n'es qu'un bâtard. » Luanda m'a alors jeté un regard désapprobateur. Encore aujourd'hui, je me souviens très bien de l'expression de son visage. « Je ne veux plus jamais te revoir », m'a-t-elle dit. Elle a tourné les talons et elle est partie. Je ne sais pas lequel des deux m'a blessé le plus...

Kendrick soupira et Gwen devina dans ses yeux la douleur, alors qu'il regardait fixement les flammes.

— Je suis allé voir père et il m’a avoué la vérité. Mon monde s’est renversé sur lui-même. J’ai tout compris... J’ai compris pourquoi Père ne parlait jamais de mon héritage. J’ai compris pourquoi certaines personnes gardaient leurs distances. J’ai compris pourquoi les serviteurs me regardaient comme ça. Je n’ai jamais été considéré comme faisant partie de la famille royale et, à partir de ce jour, c’est devenu une évidence. C’était comme si je n’étais qu’un visiteur, un étranger. Comme si je n’avais rien à faire là. Tu sais ce que ça fait ? Tu sais ce que ça fait d’être un étranger dans ta propre maison ?

Gwen soupira, peinée par son histoire et submergée par la compassion.

— Je suis désolée, dit-elle. Tu ne méritais pas ça. Surtout pas toi. Je suis désolée. J’aurais voulu être là pour te protéger. Gareth et Luanda pouvaient être si cruels quand ils étaient enfants.

— Ils n’ont pas changé par la suite, ajouta Kendrick. Les traits de caractère s’accroissent à mesure que l’on grandit.

Gwendolyn y réfléchit et songea qu’il y avait une vérité dans ces mots.

Kendrick soupira.

— Je n’ai pas besoin de ta compassion, dit-il. Ce n’est pas pour ça que je te raconte cette histoire. C’était la pire journée de ma vie. Je croyais que je n’allais jamais m’en remettre. Et me voilà. J’ai survécu. La vie résiste toujours.

Gwen retourna cette dernière phrase dans sa tête.

La vie résiste toujours.

— Tu es plus forte que tu ne le crois, ajouta Kendrick. Tu as surmonté de terribles épreuves. Et tu t’en sortiras. Même de ça. Même s’il est arrivé quelque chose à Thorgrin et à Guwayne.

Gwen lui adressa un regard mouillé de larmes.

— Tu es un frère – un véritable frère – pour moi, dit-elle avant de s’étrangler sur un sanglot, incapable d’en dire plus.

Elle serra sa main entre les siennes pour exprimer sa gratitude.

— Quelle ironie, ajouta-t-elle enfin. Tu aurais fait un bien meilleur souverain que nous tous. Un bien meilleur souverain que moi.

Kendrick secoua la tête.

— Je n’aurais pas pu gouverner comme tu le fais, dit-il. Je n’aurais pas pu survivre comme tu as survécu. Je suis peut-être un grand guerrier mais, toi, tu es un grand chef. C’est différent. Regarde le fruit de ton travail.

Gwen suivit son regard et vit la petite fille dans les bras de Illepra – celle qu’elle avait sauvée dans les Isles Boréales.

— Tu as arraché cette petite fille au souffle des dragons, dit Kendrick. Je n’oublierai jamais le courage dont tu as fait preuve ce jour-là. Tu as été la seule à quitter la cachette et à courir pour sauver

cette enfant. Elle est en vie grâce à toi. Grâce à ton courage.

— Je n'étais pas dans mon état normal, dit Gwen.

— Oh si, dit-il. C'est dans les moments de crise que l'on montre son vrai visage.

Touchée par les mots de Kendrick, Gwen observa l'enfant endormie et se demanda à voix haute :

— À ton avis, qui étaient ses parents ?

Kendrick secoua la tête.

— Tu es tout ce qui reste de ses parents, à présent, dit-il. Tu es son univers. Tu as sauvé cette enfant. Tu as sauvé une vie. C'est plus que ce que font bien d'autres au cours de leur existence.

Gwen égara son regard entre les flammes. Peut-être qu'il avait raison. Peut-être qu'elle était trop dure avec elle-même. Après tout, une autre reine aurait peut-être abandonné depuis longtemps. Elle avait réussi à sauver une partie de son peuple. Réussi à survivre.

Elle pensa à son père. Qu'aurait-il fait ? Qu'aurait-il voulu ? Difficile de le dire. Aurait-il été fier de sa fille ? Aurait-il aimé qu'elle fasse les choses différemment ?

Poussée un peu plus loin dans sa réflexion, Gwen pensa à ses ancêtres. Elle ramassa le vieux livre relié de cuir posé à côté d'elle pour le consulter. Il était énorme et Gwen était surprise que Aberthol ait eu la force de le ramener jusqu'ici. Elle éprouva un élan d'amour pour son vieux maître en y pensant. Elle gardait de tendres souvenirs de ses années d'études et se réjouissait d'avoir encore Aberthol à ses côtés.

— Qu'y a-t-il ? demanda Kendrick en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Elle lutta pour soulever l'énorme volume, puis le déposa sur ses genoux, les yeux brillants.

— *L'histoire de l'Empire, en sept parties*, lut-elle. C'est un des livres que Aberthol a sauvegardé, un des artefacts précieux qui nous restent de notre patrie.

Il lui adressa un regard émerveillé.

— Et tu as tout lu ? demanda-t-il.

— Pas tout, admit-elle. Et je l'ai lu quand j'étais plus jeune.

Gwen appela :

— Aberthol !

Le vieillard s'éveilla, ouvrit les yeux et se redressa péniblement.

— Venez, s'il vous plaît, dit-elle.

Il se leva avec effort, en grognant, et se traîna vers le feu, avant de s'asseoir aux côtés de la reine.

— Oui, Madame ? demanda-t-il.

— Dîtes-moi. Toute cette histoire de Second Anneau... Est-ce vrai ?

Il suivit son regard et ses yeux s'allumèrent quand il vit le précieux volume, à présent sur les genoux de Kendrick.

Il soupira.

— Il est fait allusion à ce royaume bien souvent dans les archives, dit-il lentement en se raclant la gorge. Mais cela ne suffit pas pour dire qu'il existe. Pour comprendre, il faut se remettre dans le contexte. C'était il y a longtemps, bien longtemps avant le règne de votre père. L'Anneau et l'Empire ne faisaient qu'un. Avant le Canyon, imaginez-vous ! Cet endroit existe peut-être. C'est ce que certains prétendent depuis des siècles. Si c'est le cas, il est très bien caché au milieu de l'Empire. Et s'il a vraiment existé, qui sait si ce royaume a survécu ? Peut-être que ce n'est plus qu'une ruine, le fantôme d'un passé glorieux.

Les explications de Aberthol avaient attiré l'attention des autres. Comme Gwen, ils ne dormaient toujours pas. Tous se rapprochèrent – Steffen, Brandt, Atme et Godfrey, qui paraissait un peu saoul. Ils rejoignirent Gwen près du feu. Godfrey tenait dans sa main une flasque de spiritueux et prit une lampée.

— Nous ne pouvons pas partir à la recherche des fantômes du passé, Madame, dit Aberthol. Nous devons trouver le moyen de revenir chez nous.

— L'Anneau n'existe plus, vieil homme, dit Brandt.

— Retourner là-bas, c'est retourner vers la mort, ajouta Atme. Même si nous pouvions reconstruire, même si nous pouvions tout recommencer, avez-vous oublié l'armée de Romulus ?

— Si nous restons ici, ils nous trouveront, dit Steffen. Nous ne pouvons pas rester cachés dans une caverne. Ce n'est pas un foyer convenable.

— Non, dit Gwendolyn, mais nous pouvons au moins nous reposer ici. Regardez autour de vous : notre peuple est encore trop faible pour reprendre la route. Ils ont besoin de temps pour pleurer leurs morts. Pour se restaurer. Cette caverne suffira pour le moment.

— Et après, Madame ? demanda Godfrey.

La même question taraudait Gwen. Et après ? Ses compagnons la regardaient avec des yeux pleins d'espoir, comme si elle était leur dieu, un messie attendu depuis longtemps pour guider le peuple vers le salut. Elle aurait voulu leur donner une réponse – une réponse définitive et pleine d'assurance, une réponse qui les aurait tous rassurés.

Mais elle n'en avait pas à leur donner. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle voulait revoir Thorgrin et Guwayne. Elle voulait rentrer à la maison, retrouver l'Anneau. Elle voulait que son père lui revienne et la soutienne comme autrefois.

Cependant, tout cela était parti en fumée, tout comme son

ancienne vie. Il fallait qu'elle s'en invente une nouvelle.

— Je ne sais pas, dit-elle enfin avec honnêteté. Seul le temps nous le dira.

Thor demeurait assis en silence dans la barque, en compagnie de ses frères de Légion, pendant que l'homme à la cape et au capuchon ramait et les guidait sur les eaux phosphorescentes. Seul se faisait entendre l'écho des gouttes d'eau. Sous les yeux de Thor, les eaux troubles changeaient de couleur, passant d'un vert luisant à un bleu turquoise. Quelque chose ondulait sous la surface, mais il n'était pas sûr de savoir quoi. C'était comme si l'eau se composait en réalité de créatures vivantes. Une brume épaisse et écarlate flottait dans l'air. À chaque coup d'aviron, le bateau s'enfonçait dans la caverne, en direction des ténèbres. Thor sentait qu'il approchait de la fin de quelque chose, que ce voyage était sans retour. Si Guwayne se trouvait bien de l'autre côté, ce n'était pas un si grand sacrifice.

L'anxiété de ses compagnons était évidente. Ils s'accrochaient en silence au rebord du bateau, une main refermée sur leurs armes. Ils étaient allés au bout du monde ensemble, mais jamais dans un royaume comme celui-ci. Thor savait qu'ils avaient peur. Ils étaient capable de vaincre n'importe qui et n'importe quoi – mais seraient-ils capables de vaincre la mort ?

Enfin, l'homme cessa de ramer et la barque glissa silencieusement dans un silence total, avant de heurter un rivage. Thor vit qu'il s'agissait d'un large rocher noir, d'environ six mètres de long. Au-delà, une passerelle traversait un grand ravin d'où s'élevaient des fumerolles et une brume plus épaisse encore qu'auparavant.

Thor se tourna vers l'homme qui gardait la tête baissée et le visage dissimulé sous son capuchon. Quel genre de créature se cachait là-dessous ?

— Le chemin de la mort se trouve sous vos pieds, dit l'homme d'une voix grave. Traversez le Ravin de Sang et, si vous l'osez, frappez trois fois aux Portes de la Mort. Elles s'ouvriront pour vous – une seule fois. C'est votre seule chance.

L'appréhension commençait à gagner Thor. Ses amis semblaient également très pâles. C'était maintenant ou jamais.

Il descendit de la barque, aussitôt suivi par ses compagnons. Le bateau s'éloigna, conduit par le gardien de la rivière qui leur lança un dernier avertissement :

— Si vous entrez, faites bien attention : le temps ne s'écoule pas de la même façon ici et ailleurs. Quelques pas peuvent durer des lunes.

Sur ces mots, il donna un dernier coup d'aviron et disparut dans les ténèbres.

Thor et ses compagnons échangèrent des regards inquiets.

La passerelle égarée au milieu de la brume semblait précaire : un simple pont de planches pourries suspendu au-dessus d'un abîme. Les

tourbillons de brume écarlate laissaient deviner qu'une source de lumière se trouvait en bas, très loin. Thor préférait ne pas se demander ce que c'était.

Conven fit un pas en avant, mais Thor l'arrêta d'un geste.

— Tu es courageux, dit Thorgrin, mais je dois passer le premier. Ce pont va peut-être céder. Si c'est le cas, mieux vaut que je sois le seul à mourir.

— Je ne crains pas la mort, dit Conven en lui adressant un regard hanté.

— Moi non plus, répondit fermement Thor.

Conven hocha la tête et, sous les yeux de ses compagnons, Thor posa le pied sur la passerelle. Il n'y avait aucune rambarde. Traverser serait une question d'équilibre.

Thor hésita quand il sentit les planches danser sous son pied. Il fit un deuxième pas, puis un autre, en tâchant de fixer un point droit devant lui et de ne surtout pas regarder en bas.

La passerelle trembla plusieurs fois sous ses pas, à mesure que ses frères de Légion le suivaient.

Ses cheveux se dressèrent sur la nuque de Thor quand les planches se mirent à craquer.

Il se retourna. O'Connor était le dernier de la file. Il marchait rapidement, plus vite que les autres : les planches craquaient sous ses pas et se brisaient derrière lui, avant de dégringoler dans l'abîme. Ce pont n'allait que dans un sens et ne réapparaîtrait plus jamais. Il demeurerait pourtant relativement stable et le groupe put traverser sans encombre, jusqu'à la destruction de la dernière planche.

Thor savait qu'ils ne pouvaient plus faire demi-tour. Plus jamais.

Il posa le pied sur la falaise de pierre noire. Devant lui s'élevait une arche immense, taillée dans la roche. Elle faisait bien trente mètres de hauteur. Des portes métalliques – les plus impressionnantes que Thor ait jamais vues – barraient l'entrée.

Deux créatures qui ressemblaient à des trolls gardaient le passage. Elles étaient deux fois plus grandes que Thor et portaient des capes noires munies de capuchons qui dissimulaient en partie leurs visages défigurés. Chaque garde était armé d'un trident écarlate dont les pointes argentées se dressaient d'un air menaçant.

Thor aperçut un heurtoir en argent, au milieu des portes, et sut ce qu'il devait faire.

Il fit quelques pas et s'en saisit.

Les trolls ne bronchèrent pas, comme si Thor et ses compagnons n'étaient même pas là.

De toutes ses forces, Thor souleva le heurtoir. Il dut s'y prendre à deux fois et ses frères se précipitèrent pour lui venir en aide.

Ensemble, ils le lâchèrent et l'envoyèrent voler contre les portes

métalliques. La réverbération les jeta à terre.

Ils recommencèrent.

Et encore une fois.

Le sol vibra sous leurs pieds. Les oreilles de Thor résonnaient et ses mains tremblaient, mais il avait frappé à la porte trois fois, selon les recommandations qu'il avait reçues. Il n'y avait plus rien d'autre à faire qu'attendre.

Lentement, un grognement se fit entendre et les portes massives s'ouvrirent, centimètre par centimètre, révélant une caverne gigantesque, éclairée par quelques torches et dans laquelle résonnait le bruit de millions de chauves-souris.

L'entrée du pays des morts. Le seuil d'un royaume dont ils ne reviendraient pas.

Les pensées tournées vers Guwayne, Thor fit un pas en avant.

Puis un autre.

Il passa le seuil et s'arrêta un instant. Un par un, ses compagnons le rejoignirent. Le grondement se fit entendre à nouveau, quand les portes se refermèrent.

Le bruit se répercuta longtemps sur les parois du tunnel qui semblait descendre très loin sous la surface du monde. Thor sut qu'il ne reverrait jamais le pays des vivants.

Alistair était debout sur le plus haut plateau des Isles Méridionales, à côté de Erec dont elle tenait la main. Tous deux contemplaient le panorama, alors que la lumière matinale recouvrait lentement les îles. Alistair se réjouissait de la guérison de Erec. Il redevenait lui-même et serrait sa main avec la même force qu'auparavant.

Le chaos et les jours de massacre se trouvaient derrière eux. Alistair avait enfin retrouvé sa vie et elle remerciait Dieu d'avoir répondu à ses prières.

Tous deux contemplaient le paysage – ce paysage que Alistair commençait à aimer comme son propre foyer. Elle imaginait déjà le chantier de reconstruction. Comme elle et Erec, toute la nation se préparait à rebâtir. Alistair entendait même déjà, au loin, taper les marteaux et les burins.

— Ils ne s'arrêtent plus de travailler, observa Erec, mais il y a encore tant à faire...

Le pays était en ruines, détruit par la guerre civile. Heureusement, la guérison de Erec avait enfin réuni le peuple autour d'un objectif commun. Ils étaient prêts à tout reconstruire dans la joie et l'empressement. Les murs des maisons repoussaient lentement. Les corps avaient été enterrés sous les collines et les cloches commémoraient les pertes. Alistair les entendait chanter en haut des clochers.

Il y avait une paix dans l'air, une impression de calme après la tempête.

— Tu m'as sauvé la vie, dit Erec. Ne crois pas que je l'ignore. Ce que tu as fait a tissé un lien sacré entre nous. Nos vies sont liées. La tienne et la mienne. Jusqu'au jour de ma mort, je te serai redevable.

Alistair sourit et pressa sa main entre les siennes.

— Tu es de retour parmi nous, répondit-elle. Cela me suffit.

Il drapa un bras autour de ses épaules et Alistair se blottit contre lui, en s'émerveillant de la beauté de ce lieu éclairé par les rayons du soleil et, surtout, de la beauté de son avenir. Elle épouserait bientôt Erec. Ils auraient un enfant. Elle règnerait sur ce paradis en sa compagnie.

Ses rêves devenaient enfin réalité. Il était temps de tout recommencer.

UNE LUNE PLUS TARD

Allongée à demi contre la paroi de la caverne, non loin de l'entrée, Gwen entendit soudain chanter des oiseaux exotiques. Elle ouvrit les yeux sur une nouvelle journée au sein de l'Empire. Elle avait veillé la moitié de la nuit, incapable de dormir, le regard perdu dans les flammes et les braises du feu de camp, terrassée par le chagrin. Un autre jour sur cette terre sans Thorgrin. Sans Guwayne. Un autre jour dans ce paysage aride et désertique.

Elle pouvait à peine croire qu'une lune entière s'était écoulée. Et toujours aucun signe de Thorgrin ou de Guwayne. Elle se réveillait tous les jours en espérant les voir revenir, intimement persuadée qu'ils seraient à nouveau réunis. Comment pourraient-ils ne jamais revenir ? Thorgrin était son mari. Guwayne était son enfant. Ils ne pouvaient rester loin d'elle. Tout cela n'était qu'un interminable cauchemar.

Pourtant, chaque jour, elle s'éveillait et ils n'étaient pas là. Un cycle lunaire était passé et la réalité commençait à s'imposer à Gwen : peut-être qu'ils ne reviendraient pas.

D'y penser seulement, Gwen se sentait vidée de toute énergie et plus faible que jamais auparavant. Et si la voyante avait raison ? Et si Thorgrin était vraiment parti dans le royaume des morts ? Et si son bébé ne lui revenait jamais ?

Gwen avait essayé désespérément de réveiller Argon au cours du dernier cycle lunaire. Quand elle avait réussi, en de rares occasions, il s'était contenté de lui parler faiblement, incapable de lui donner la moindre information, et le mauvais pressentiment de Gwen n'avait fait que croître.

Jour après jour, elle demeurait dans la grotte, déprimée, pétrifiée par son propre immobilisme et ses hésitations. Elle était une Reine et elle en avait conscience, mais il devenait de plus en plus difficile de faire des choix, même pour les plus petites choses. Chaque jour, Kendrick, Aberthol, Steffen et Godfrey venaient la voir pour lui parler des problèmes de son peuple en exil – et elle se trouvait incapable de prendre la moindre décision. Elle était une Reine, mais une Reine figée par le chagrin.

Gwendolyn balaya la grotte du regard. Son peuple s'éparpillait autour des braises, la plupart endormis. Quelques uns étaient réveillés et fixaient le feu avec un regard hanté. Elle savait qu'ils avaient bu, car des cadavres d'outres à vin traînaient encore entre leurs mains. Elle savait également à quoi ils pensaient. Ils pensaient à la maison. À l'Anneau. Peut-être à leur famille ou leurs amis tués pendant la fuite. Ils pensaient à tout ce qu'ils avaient abandonné, à tout ce qu'ils avaient perdu. Ils pensaient au fait qu'ils vivaient maintenant comme des rats – ou plutôt survivaient, cachés au fond d'une grotte.

C'était mieux que rien, mieux que d'être capturés par l'Empire et vendus comme esclaves. Au moins, ils étaient en vie et en sécurité.

Du bout de la botte, Gwen éparpilla les braises, faisant voler les étincelles. Elle ne pouvait croire que sa vie soit devenue cela. Il lui semblait qu'hier encore, elle était à la Cour du Roi, dans un palais somptueux, au milieu d'une campagne luxuriante, en train de préparer son mariage, son bébé dans ses bras. Tout avait été parfait dans le meilleur des mondes et elle n'avait même pas eu le temps de s'en réjouir. Elle avait cru que cela ne s'arrêterait jamais.

À présent, elle était séparée de son mari et de son fils. Nuit après nuit, elle ne dormait que d'un œil, le regard tourné vers les braises d'un feu de camp, dans un pays étranger.

Gwen sursauta quand un cri retentit soudain, le cri d'une femme en détresse, immédiatement suivi par le bruit d'une course folle venue des tréfonds de la caverne. Gwen leva les yeux et vit surgir des ténèbres, dans la lumière du petit matin, une fille qui devait avoir le même âge qu'elle, à demi vêtue, sa chemise déchirée. Échevelée, elle pleurait tout en courant vers Gwendolyn, avant de se jeter à ses pieds, les doigts refermés sur ses chevilles.

— Madame ! s'écria-t-elle. S'il vous plait, faites quelque chose ! Aidez-moi !

Tirée de sa rêverie, Gwendolyn la dévisagea avec les yeux écarquillés, en se demandant ce qui avait bien pu mettre la jeune fille dans cet état.

Elle sanglotait et Gwen posa une main rassurante sur son épaule.

— Dis-moi ce qui s'est passé, di-elle d'une voix compatissante et royale – une voix qu'elle n'avait pas utilisée depuis longtemps.

S'occuper des problèmes d'une autre lui faisait oublier les siens.

— J'ai été agressée, Madame ! hurla la fille. Il m'a attrapée dans le fond de la caverne, au milieu de la nuit, pendant que je dormais. Il m'a agressée !

Elle s'étrangla sur un sanglot.

— Je demande justice ! s'écria-t-elle. Que nous soyons ou non dans l'Anneau, justice doit être faite.

Alors qu'elle sanglotait aux pieds de Gwen, Kendrick, Godfrey, Brandt, Atme, Aberthol et plusieurs autres se levèrent et s'approchèrent.

Gwendolyn tira doucement la fille par la main pour l'aider à se relever, avant de l'enlacer. Elle ne put s'empêcher de penser que tout était de sa faute. Pris au piège dans cette grotte, le peuple n'avait rien d'autre à faire qu'attendre, jour après jour, dans l'obscurité, en buvant des lampées de vin. L'ordre avait cédé la place au chaos. Gwen se détesta soudain d'avoir laissé cette jeune fille souffrir.

— Son nom ? demanda-t-elle. Comment s'appelle cet homme ?

L'affaire faisait remonter à la surface les souvenirs de son agression aux mains de McCloud et une indignation renouvelée montait en elle.

— C'était Baylor, Madame, répondit la fille.

Baylor. Ce nom piqua Gwendolyn au vif. Baylor était un des survivants de l'Anneau, un petit capitaine dans l'une des compagnies des gardes royaux. Il avait malheureusement survécu. Depuis le début, il jouait les fauteurs de trouble : il buvait beaucoup, laissait entendre son insatisfaction et poussait les autres à se rebeller. Elle aurait dû savoir que le problème venait de lui.

Gwendolyn releva le visage de la jeune fille pour la regarder dans les yeux.

— Je te promets que justice sera faite. Tu m'entends ? Justice sera faite.

La jeune fille se calmait enfin. Elle hocha la tête à travers ses lames.

Kendrick adressa un signe de la tête à Gwendolyn. Godfrey se tenait non loin, chancelant, visiblement éméché, mais prêt à apporter son soutien et sa solidarité.

Des bruits de pas se firent entendre alors, accompagnés par une rumeur chaotique. Gwendolyn se redressa et plissa des yeux pour percer les ténèbres de la caverne mal éclairée par quelques feux de camp. Enfin, Baylor émergea de l'ombre à la tête d'une petite troupe. C'était un homme d'une cinquantaine d'année, saoul, échevelé, débraillé, à la tête chauve et à la barbe drue.

Ce n'était pas lui qui inquiétait Gwendolyn, mais la troupe de cent personnes qui le suivait avec des regards hantés.

— Et nous ne le supporterons pas un jour de plus ! s'écria Baylor, aussitôt acclamé.

Le groupe marchait d'un air menaçant vers l'entrée de la grotte, où se trouvaient Gwendolyn et son cercle de fidèles.

Gwen ne bougea pas : elle savait qu'elle ne pouvait pas les laisser partir. Baylor s'arrêta à quelques mètres d'elle et la toisa.

La présence de Kendrick, de Steffen et de tous ses compagnons rassura Gwendolyn. Krohn était là également et faisait le gros dos.

— Hors de mon chemin, gamine ! cria Baylor.

Gwendolyn se contenta de secouer la tête.

Krohn montra les dents et l'homme fit un pas vers l'arrière, prudent.

— Et où comptez-vous aller avec ces hommes ? demanda Gwen.

— Nous avons l'intention de sortir pour profiter de la lumière du jour. Nous sommes des hommes libres, par des animaux !

Une formidable acclamation suivit ces mots et Gwen réalisa qu'il s'agissait d'une véritable révolte. Elle avait passé trop de temps à

s'apitoyer sur son sort. Elle s'était éloignée de son peuple. Elle n'avait pas su lire les signes. Elle avait laissé la révolte couvrir. Pour une souveraine, cela pouvait être dangereux.

C'était de sa faute. Tout au long du dernier cycle lunaire, ses hésitations et son indécision avaient conduit le peuple à s'égarer.

— Et où voudriez-vous aller ? demanda enfin Gwen.

— N'importe où, sauf ici !

Des cris d'approbation.

— Nous refusons de vivre comme des prisonniers ou des esclaves ! cria un autre, aussitôt acclamé.

— Nous allons acheter des navires et repartir à la maison ! renchérit Baylor.

Gwendolyn secoua la tête. Ils niaient la réalité.

— Sortir de cette grotte en plein jour, dit-elle, ce serait signer notre arrêt de mort. Si, par miracle, vous parveniez à acheter un navire, vous seriez tués avant même d'avoir levé l'ancre. Vous ne quitteriez jamais le port.

— C'est toujours mieux que de pourrir ici ! hurla Baylor.

La foule poussa des cris d'approbation.

Baylor fit un pas en avant, mais Gwen fit un pas de côté pour lui bloquer le passage.

— Je suis désolé, dit-elle, mais je ne vous laisserai pas sortir de cette grotte.

Elle haussa le ton, utilisant pour la première fois depuis des semaines ce qu'elle appelait sa voix de Reine :

— Aucun d'entre vous ne sortira.

Kendrick, Steffen, Brandt, Atme et Godfrey tirèrent leurs épées et un silence tendu s'abattit sur le groupe.

— Je ne te le répèterai pas, femme, siffla Baylor en lui adressant un regard noir.

— Tu feras ce que la Reine t'ordonne, dit Kendrick, quels que soient ses ordres.

— Elle n'ordonne rien ! tonna Baylor. Elle reste assise et se lamente, jour après jour, alors que nous pourrissions au fond de ce trou à rats.

Une acclamation suivit ces mots.

— Ce n'est plus notre Reine ! poursuivit Baylor.

De nouveau, des cris d'approbation.

— *Vous*, vous auriez dû succéder à votre père ! cria Baylor à Kendrick. Mais vous avez laissé une fille vous passer devant. C'est trop tard maintenant. Je suis à la tête de ce groupe – et je vous demande de vous ôter de mon chemin, avant que je ne vous tue tous.

Des acclamations s'élevèrent. Baylor fit un pas en avant, en levant le bras pour pousser Gwen sur le côté.

Krohn grogna et Gwen vit qu'il était sur le point de mordre Baylor. Gwendolyn réagit la première : elle voulait tuer cet homme de ses mains.

Elle referma le poing sur la poignée d'une longue épée qui pendait au côté de Kendrick et la tira de son fourreau. D'un même mouvement, elle porta la pointe contre la gorge de Baylor.

Un silence de mort s'abattit sur la grotte. Baylor baissa les yeux vers la lame, visiblement nerveux.

— Vous n'irez nulle part, dit Gwen fermement.

La tension était lourde. Gwen sentait que tous les yeux étaient posés sur elle.

— Vous n'irez nulle part, ajouta-t-elle, parce que je suis votre Reine et je vous l'ordonne. C'est mon peuple que vous souhaitez conduire à la mort. C'est à *moi* de les guider, pas à vous. Vous ne mettrez pas un pied hors de cette grotte. Nous resterez ici et vous répondrez de vos crimes.

— Mes crimes ? Quels crimes !? hurla Baylor.

— Vous avez attaqué cette fille, dit Gwen en montrant la jeune fille qui pleurait toujours à ses pieds.

Baylor fronça les sourcils.

— Je prendrai la fille qui me fait envie, dit-il. Cela aurait pu tout aussi bien tomber sur toi, gamine. Maintenant, range ton épée ou meurs avec tes hommes.

— Oui, je suis une fille, dit Gwen d'une voix glacée. Et mon père était Roi, tout comme son père avant lui. Je descends d'une longue lignée de guerriers et le même sang coule dans nos veines. Vous, vous n'êtes qu'un vaurien et un violeur. Je vous arrêterai parce que *je suis* votre Reine – et justice sera faite.

Gwendolyn prit son élan et, d'un geste vif, elle plongea son épée dans le cœur de Baylor.

Il écarquilla les yeux et tomba brusquement à genoux devant elle, puis face contre terre. Krohn se jeta sur lui et lui ouvrit la gorge d'un coup de dents.

Gwendolyn demeura un instant immobile, le poing refermé sur le pommeau de son épée ensanglantée. Malgré le choc, elle eut l'impression, pour la première fois depuis des semaines, d'avoir retrouvé son rôle de Reine.

— Quiconque fera un pas sera tué. Vous resterez à l'intérieur car je vous l'ordonne. Et je suis votre Reine.

La foule la dévisageait, sonnée, incapable de réagir.

Lentement, un par un, ils tournèrent les talons et retournèrent se réfugier dans la caverne. Gwen ne bougea pas. Elle tremblait à l'intérieur mais elle se refusait à le montrer.

Steffen s'approcha d'elle, lame au clair.

— Je suis heureux de retrouver ma souveraine, Madame, dit-il.

Gwen croisa les regards de ses fidèles – Kendrick, Brandt, Atme, Godfrey, Aberthol et les autres. Le respect se lisait sur leurs visages. Le respect et autre chose : du soulagement.

Elle puisa dans leurs yeux une détermination nouvelle. Il fallait qu'elle recolle les morceaux – pour leur bien. Il fallait qu'elle abandonne son chagrin. Il était temps de régner.

Tous attendaient en silence ses instructions.

— Demain, nous partirons. Peu importe si l'on doit vivre ou mourir, il est temps de partir à la recherche d'un foyer. Un véritable foyer. Peu importe si l'on doit vivre ou mourir, dit-elle en les regardant dans les yeux, nous partons à la recherche du Second Anneau.

Alistair ouvrit lentement les yeux. Blottie contre Erec dans leur lit à baldaquin, glissée entre des draps de soie, dans la chambre royale nouvellement reconstruite, elle était bercée par un profond sentiment de paix. L'aube perçait à peine à l'horizon des Isles Méridionales. Par la fenêtre ouverte, Alistair apercevait les premiers rayons. Des oiseaux pépiaient. Des brises océaniques balayaient la chambre, apportant avec elles la fragrance des arbres fruitiers couverts de fleurs.

Encore une journée paradisiaque dans les Isles Méridionales. Encore une journée dans les bras de Erec, une journée de bonheur à partager, sans jamais se lasser de la compagnie de l'autre. Blottie contre son corps chaud, Alistair remerciait les dieux d'avoir eu la chance de trouver la paix et la satisfaction. Pour une fois, les chagrins du monde ne les avaient pas séparés. Elle profitait d'un répit au milieu du chaos ininterrompu de son existence.

Erec s'éveillait lentement. Il ouvrit les yeux et lui sourit. Ses pupilles d'un bleu tendre brillaient sous les rayons du soleil et elle pouvait y lire tout son amour.

— Réveillée avant l'aube, mon amour ? dit-il.

Elle sourit.

— Je suis pressée, dit-elle. Je pense à ma robe.

Il sourit à son tour.

— Il reste encore une semaine avant le jour de nos noces, mon amour, dit-il. Tâche de ne pas te fatiguer inutilement.

Ils s'embrassèrent et s'enlacèrent. Alistair posa la tête sur sa poitrine.

Elle entendait déjà les marteaux s'activer en contrebas : les ouvriers travaillaient dur bien avant le lever du soleil pour préparer la noce. Toute l'île grouillait d'activité. Ce mariage était une distraction bienvenue après la guerre civile et une occasion de se réjouir, de se réunir autour d'un objectif commun. Enfin, tous étaient prêts à accepter le règne de Erec. Et son amour pour Alistair.

Toute excitée, Alistair se leva, enfila une robe et se pencha au balcon. Elle resta longtemps immobile, embrassant la scène du regard, ravie de voir que tout allait bien et que les préparatifs prenaient forme : les tables du banquet, les couverts, les parterres de fleurs interminables, le terrain sablonneux pour les joutes... Tout serait prêt dans une semaine.

Erec s'approcha et drapa un bras autour de sa taille.

— Je ne pensais pas que ce jour viendrait, dit Alistair.

— Es-tu triste que ta famille ne soit pas là ? demanda-t-il.

Thorgrin ?

Alistair soupira. Cette pensée la traversait bien souvent.

— Bien sûr, j'aimerais qu'ils soient tous là. Thorgrin, Gwendolyn et tous ceux que nous aimons et qui sont restés dans l'Anneau. Peut-être qu'un jour nous pourrions célébrer notre mariage une deuxième fois, à la Cour du Roi.

Erec sourit.

— Cela me plairait, répondit-il. Cela me plairait beaucoup. En fait, après notre mariage, pourquoi ne pas y retourner ? Rendre visite à la Cour ?

Alistair écarquilla les yeux de surprise.

— Vraiment ? demanda-t-elle.

— Pourquoi pas ? Nous nous sommes précipités ici pour voir mon père avant sa mort. Maintenant qu'il n'est plus parmi nous, je ne vois aucune raison de ne pas retourner chez nous. Nous pourrions célébrer notre mariage une deuxième fois à la Cour du Roi. Ils seraient ravis de nous accueillir.

Alistair se mit à rire.

— Je ne peux pas imaginer quelque chose de plus doux, dit-elle, que de t'épouser deux fois.

Elle tendit ses lèvres et ils s'embrassèrent à nouveau, habités par un profond sentiment de paix. Alistair avait enfin trouvé l'endroit qui lui convenait. Elle aimait cette île de tout son cœur et Erec plus encore. Elle était pressée de porter ses enfants et de les élever dans ce lieu magique. Elle avait déjà l'impression d'être chez elle. Pour la première fois de sa vie, elle avait l'impression d'avoir trouver un foyer.

Des coups cognèrent soudain brutalement contre la porte – les coups du valet, bien reconnaissables. Erec courut à petites foulées pour ouvrir le lourd battant de chêne.

Le valet exécuta une brève révérence, visiblement épuisé.

— Votre grâce, dit-il.

Erec éclata de rire.

— Il est bien trop tôt pour être ainsi troublé, dit Erec. Vous devriez apprendre à vous calmer.

Le valet secoua la tête.

— Il y a bien trop à faire, j'en ai peur, répondit-il.

La dame de compagnie de Alistair – une femme corpulente d'une cinquantaine d'années – se glissa à son tour dans la chambre.

— Votre grâce, dit-elle avant de se tourner vers Alistair. Ma Reine.

— Pardonnez-moi, votre grâce, dit le valet, mais des affaires pressantes vous attendent.

— Qu'est-ce qui peut être si pressé avant même le lever du soleil ? demanda Erec.

— Et bien, voyons voir, dit le valet et examinant un parchemin. Il y a la trésorerie, les préparatifs du mariage, la reconstruction, les

camps d'entraînement, nos soldats, notre armurerie, les ports, les navires brisés, l'agriculture, les...

Erec leva la main pour l'interrompre.

— Je vais m'en occuper, dit-il, mais je n'assisterai pas à la moindre réunion avant midi. Je veux sortir et planifier la prochaine Chasse Royale.

— Très bien, votre grâce, dit le valet en s'inclinant.

— Madame, dit la dame de compagnie de Alistair, des affaires pressantes vous attendent également. Il vous faut examiner les plans des nouveaux bâtiments et des vergers, ainsi que les robes de mariée. Et, bien sûr, tout ce qui concerne le spectacle...

Alistair leva la main.

— Tout ce que vous voudrez, dit-elle en se préparant mentalement.

Erec leur fit signe de sortir.

— S'il vous plaît, laissez-nous. Nous allons nous habiller, puis nous vous suivrons.

Tous deux exécutèrent une révérence et quittèrent la chambre. Erec se tourna vers Alistair avec un sourire déconfit.

— Je suis navré, Madame, dit-il. Ces journées nous tombent dessus sans crier gare.

Alistair l'embrassa. Alors que Erec s'habillait, elle retourna se pencher au balcon, seule, à l'air libre, pour embrasser du regard l'île toute entière. De ce point de vue en hauteur, l'endroit paraissait encore plus beau, encore plus parfait, et une brise fraîche caressait le visage de Alistair.

Combien j'aime cet endroit, pensa-t-elle. De tout mon cœur. S'il vous plaît, mon Dieu, ne me le prenez pas.

*

— Mais comment puis-je savoir qu'il est sincère ?

Alistair se tourna vers Dauphine, qui lui posait la même question pour la troisième fois, pendant que son interlocutrice essayait sa robe de mariée. Ses dames de compagnie et sa future belle-mère se trouvaient également là : ensemble, elles essayaient les toilettes qu'elles porteraient le jour des noces, sur une terrasse en marbre qui surplombait le paysage. Elles gloussaient joyeusement.

— Alistair ?

Perdue dans ses pensées, Alistair se tourna à nouveau vers Dauphine. Depuis la guerre civile, leur relation avait changé du tout au tout : Dauphine recherchait maintenant sa compagnie. Elle était devenue plus qu'une belle-sœur : elle était devenue sa meilleure amie. Dauphine lui confiait tous ses secrets et la considérait comme la sœur

qu'elle n'avait jamais eue. Étonnamment, elle était même dorénavant plus proche de Alistair que de Erec. Les deux jeunes femmes avaient été inséparables au cours du dernier cycle lunaire. Alistair s'émerveillait du tour que venait de prendre sa vie : elle se souvenait de la froideur de Dauphine à son égard, quand elle était arrivée pour la première fois. Depuis ce jour, elle avait gagné son respect, mais également son amour.

— Tu ne m'as pas répondu ! s'exclama Dauphine.

— Je suis désolée, dit Alistair. Qu'est-ce que tu me demandais ? Dauphine soupira avec exaspération :

— Les mariées sont vraiment tête-en-l'air ! Je te le demande encore une fois : comment savoir s'il est *sincère* ?

Tout revint à Alistair. Dauphine parlait de son nouveau prétendant, un chevalier réputé venu des basses régions des Isles Méridionales. Au cours du dernier cycle lunaire, il lui avait fait une cour assidue.

— La nuit dernière, il m'a emmenée faire un tour en bateau au clair de lune, dit Dauphine. Il me confesse son amour tous les jours. Et il a demandé ma main en mariage.

— Et pourquoi ne l'aurait-il pas fait ? dit sa mère. Dauphine soupira.

— Pourquoi ne l'aurait-il pas fait ? répéta-t-elle. Cela ne fait qu'une lune !

— Un homme honorable n'a pas besoin de plus de temps pour savoir s'il aime une femme, dit sa mère.

Dauphine se tourna vers Alistair.

— *S'il te plait*, l'implora-t-elle. Aide-moi.

Alistair la détailla du regard. Il était évident que Dauphine se consumait d'amour.

— As-tu l'impression qu'il t'aime ? demanda-t-elle.

Dauphine hocha la tête, les yeux brillants.

— De tout mon cœur.

— Et tu l'aimes en retour ?

Dauphine hocha la tête, les yeux cette fois mouillés de larmes.

— Plus que je ne saurais le dire.

— Eh bien, tu as répondu à ta propre question. Tu es chanceuse.

— Mais n'est-ce pas trop tôt ? demanda-t-elle. Comment savoir s'il est sincère ?

Alistair y réfléchit.

— Quand l'heure viendra, tu n'auras pas besoin de te poser la question, dit-elle. Tu le sauras.

— Et comptes-tu accepter sa demande ? demanda vivement sa mère.

Dauphine s'empourpra et baissa les yeux vers ses chaussures.

— Je... Je ne sais pas encore, répondit-elle.

Elle se tut, perdue dans ses pensées, et Alistair se tourna vers le paysage, admirant les vignobles et les vergers qui couraient le long des falaises devant l'océan. Elle ne pouvait imaginer se lasser du panorama. Elle sentait les doigts des couturières enrouler la dentelle autour de ses poignets et de ses coudes. Elle commençait à s'impatienter.

Une brise froide fouetta soudain son visage. Alistair remarqua que des nuages sombres s'approchaient et recouvraient le soleil. Cela ne dura qu'un instant et les rayons percèrent à nouveau l'obscurité. Sans vraiment comprendre son propre pressentiment, Alistair eut soudain l'impression que ces nuages apportaient une sombre nouvelle, une vision d'horreur. Cela concernait son frère. Thorgrin. Elle sentit soudain qu'il se trouvait dans un endroit de ténèbres. Cette impression lui glaça les os.

— Alistair ? demanda Dauphine. Que se passe-t-il ?

Le regard perdu sur l'horizon, Alistair secoua vivement la tête.

— Ce n'est rien, dit-elle. Rien du tout.

Mais elle ne put s'empêcher de scruter les nuages qui s'accumulaient. Ils annonçaient un danger. Le souffle court, étourdie par son sentiment d'horreur, elle sentit que de sombres événements se déroulaient à cet instant même : Thorgrin pénétrait dans le royaume des morts.

Des émotions contradictoires consumaient le cœur de Loti, alors qu'elle travaillait aux champs avec les autres, ratissant la terre pour la débarrasser de ses cailloux et préparer les semailles. C'était une tâche difficile et monotone – une tâche qu'elle avait accomplie chaque jour de son existence. Les fers à ses poignets l'empêchaient d'utiliser le râteau pour attaquer les maîtres d'œuvre et l'obligeait à demeurer au milieu de l'étendue désertique. Quand elle se penchait, les menottes griffaient sa peau et laissaient des traces. Depuis le temps, elle avait appris à supporter la douleur.

Ce n'était pas ce qui la préoccupait aujourd'hui : alors qu'elle traînait les dents de son râteau dans la terre, elle ne pensait pas aux menottes, ni aux cicatrices sur ses poignets... Elle pensait à Darius. Elle se détestait de l'avoir traité d'une manière si nonchalante et de ne pas lui avoir montré un peu de gratitude. Un cycle lunaire était passé et elle avait eu le temps d'y réfléchir. Elle ne pouvait toujours pas y croire. Darius lui avait sauvé la vie, l'avait sauvée d'un enfer et peut-être même de la mort. Elle lui devait tout. Elle lui devait plus que sa vie. Et elle lui avait répondu avec une froide indifférence.

Il est vrai qu'elle n'avait su comment réagir. Elle n'avait jamais vu quelqu'un utiliser la magie auparavant et le geste de Darius l'avait choquée. Toute sa vie, elle avait entendu ses parents et les anciens parler de la magie comme d'une sorcellerie condamnable, le seul véritable tabou dans leur village. C'était la magie, disaient-ils, qui avait condamné leur peuple. Quand elle avait vu Darius l'utiliser – eh bien, elle n'avait pas su comment réagir. Elle avait fait ce que ses parents lui avaient appris à faire : elle l'avait repoussé de façon impulsive.

Elle commençait à le regretter, alors qu'elle ratissait la terre, encore et encore. Elle avait envie de courir le retrouver, de lui dire combien elle était désolée, d'aimer ce garçon qui avait volé son cœur. Elle l'avait toujours trouvé différent, sans savoir pourquoi. C'était son pouvoir qui le rendait différent – mais aussi son grand cœur et son courage.

Elle avait tout gâché. Tout cela parce qu'elle avait eu peur – peur du regard de ses parents et des anciens, peur de leur réaction quand ils découvriraient le pouvoir de Darius, peur qu'ils ne comprennent pas ce qu'elle-même n'était pas sûre de comprendre.

Elle avait eu peur également que l'Empire ne vienne les arrêter, elle et Darius, pour le meurtre de leurs hommes. Elle avait eu peur qu'à tout moment, les corps ne soient découverts. Ce jour n'était jamais venu. Peut-être étaient-ils ensevelis trop profondément sous cette avalanche. Peut-être qu'ils ne seraient jamais retrouvés. Et, à

mesure que ses craintes se dissipaient, Loti commençait à comprendre qu'il n'y avait en réalité aucune raison d'avoir peur. Elle commençait à comprendre qu'il n'y avait pas de mal à aimer Darius – s'il voulait encore d'elle. Elle espérait que ce n'était pas trop tard.

Loti s'interrompit un instant et essuya la sueur sur son front. Autour d'elle, ses compagnes travaillaient, ainsi que son frère, Loc. Les maîtres d'œuvre humiliaient Loc en l'assignant aux travaux des champs, avec les femmes, et le cœur de Loti débordait de compassion en y pensant. Il est vrai que toute la vie de Loc avait été marquée par son infirmité : il était né avec une jambe plus petite que l'autre et un bras déformé. Sa propre famille le traitait comme un paria : il venait d'une lignée de guerriers et ses parents le regardaient à peine, comme s'il n'existait pas.

Loti, elle, aimait Loc de tout son cœur. Elle l'avait toujours aimé. Elle était bien décidée à compenser par son amour le mépris qu'il recevait de la part des autres membres de la famille. Loti semblait parfois dure et forte. Bien sûr, elle était forte, mais elle avait également un cœur d'or. En fait, elle aimait Loc plus qu'aucun de ses autres frères et plus que le reste de sa famille qui n'était pas capable de voir en Loc ce que Loti voyait : un grand cœur, un sourire gentil, une joie et un bonheur qui résistaient à tous les malheurs. Loti aurait aimé être comme lui : heureux, aimable, compatissant, facile à vivre et peu rancunier. Elle aurait fait n'importe quoi pour lui et elle aimait sa compagnie. Elle se réjouissait de travailler à ses côtés.

— Tu devrais te remettre à travailler, ma sœur, dit Loc en lui adressant un sourire. Sinon, ils vont te repérer.

Loc ramassa son râteau avec sa seule main valide. Il avait le bras d'un guerrier, comme ses frères, mais, sans équilibre, toute tâche lui était difficile. Loc allait deux fois moins vite que les filles et il avait du mal à tracer des lignes droites. Pourtant, il ne se plaignait jamais et se mettait au travail avec le sourire.

— C'est *toi* qui devrais faire une pause, dit-elle en reprenant son souffle. Ils sont cruels de te faire travailler. Ils le font exprès.

Il éclata de rire.

— J'ai connu pire, ma sœur, dit-il. Cela ne me dérange pas. Je m'inquiète pour *toi*. Dis-moi ce qui te préoccupe. Je vois bien qu'il y a quelque chose.

Loti ne répondit pas. Elle ramassa son râteau et se remit au travail. Ils ratissèrent en silence, pendant que Loti cherchait le meilleur moyen d'exprimer ce qu'elle ressentait. Elle n'était pas aussi futée que les autres : elle avait besoin de temps pour organiser ses pensées. Loc respecta son silence. C'était une de ses grandes qualités : elle pouvait tout lui dire mais, quand elle préférait se taire, il n'en disait rien.

Chacun perdu dans ses propres pensées, ils travaillaient en

cadence quand, soudain, des bruits de pas se firent entendre. Loti se retourna. À sa grande horreur, un maître d'œuvre courait vers eux. Il leva son fouet et le fit claquer sur le dos de Loc.

Celui-ci poussa un cri de douleur et tomba face contre terre.

— Tu traînasses derrière les femmes ! tonna l'homme. Tu n'es pas un homme !

Il leva à nouveau son fouet et le fit claquer sur les épaules de Loc.

Et encore.

— Arrêtez ! s'écria Loti en se précipitant, incapable d'en supporter davantage.

Toutes les filles levèrent le nez pour observer la scène. Loti ne réfléchit même pas aux conséquences de ses actes : elle aurait été incapable de se contenir. Les menottes qui retenaient ses poignets étaient reliées par une chaîne d'un mètre de long. Loti se précipita entre Loc et le maître d'œuvre, juste avant que le fouet ne s'abatte à nouveau.

Il claqua sur son épaule et elle poussa un cri en recevant le coup destiné à son frère.

Le maître d'œuvre, agacé, lui asséna une claque qui la fit tituber et laissa une empreinte brûlante sur sa joue.

— Tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, dit-il. Je pourrais te tuer pour ça.

Il la frappa d'un coup de botte et l'envoya face contre terre.

Loti se retourna vivement et le vit marcher vers Loc, allongé sur le sol, une main levée devant son visage comme pour se protéger.

Le maître d'œuvre fit à nouveau claquer son fouet.

— Non ! cria Loti.

Elle bondit, effrayée par la cruauté dans le regard de l'homme : il avait bien l'intention de fouetter son frère jusqu'à la mort.

Elle resta quelques secondes debout derrière lui, pendant qu'il frappait Loc, encore et encore.

Elle vit rouge. Elle ne le supporterait pas.

Loti prit son élan et bondit sur le dos du maître d'œuvre. Elle noua ses jambes autour de sa taille et, d'un même mouvement, enroula la chaîne qui reliait ses menottes autour de son cou, deux fois, avant de serrer.

Elle serra et serra de toutes ses forces, tout son corps refermé sur une étreinte de mort. Elle savait que, si elle lâchait, ce serait la mort – pour son frère et pour elle. Elle ne lâcherait pas, même les hordes du monde n'auraient pu desserrer son étreinte.

L'homme était énorme. Il avait un cou de taureau. Il se cabra et se renversa comme un cheval sauvage, mais Loti tint bon. C'était comme s'accrocher au dos d'un taureau furieux.

Le maître d'œuvre la chercha à tâtons, lâchant son fouet. Il tenta

de l'attraper par derrière, encore et encore, griffant ses poignets avec une énergie désespérée.

Mais elle tint bon et serra plus fort.

— Espèce de porc dégoûtant, cria-t-elle. Tu sais que mon frère ne peut pas se défendre !

— Loti ! cria une de ses amies en courant vers elle. Ne fais pas ça ! Ils te tueront ! Ils nous tueront tous !

Mais Loti l'ignora. Rien ne l'arrêterait.

Le maître d'œuvre se débattait comme un cheval fou, pour la jeter à droite puis à gauche. La force de Loti était mise à l'épreuve – mais elle tint bon.

Il tituba et, soudain, bascula vers l'arrière. Il tomba sur le dos.

Son poids écrasa presque Loti.

Mais elle ne relâcha pas son étreinte.

Elle serra en pensant à tout ce qu'elle avait enduré, à ce que les femmes avaient enduré aux mains de ces hommes. Sa colère enfin libérée courait dans ses veines, dans ses bras, dans ses épaules, pendant qu'elle serrait, serrait, serrait pour que cet homme souffre autant qu'elle. C'était l'heure de la revanche. Sa chance de rappeler à l'Empire qu'elle était forte.

Il continuait de se tortiller et jetait sa tête vers l'arrière pour l'assommer. Une douleur terrible traversa le crâne de Loti.

Submergée par l'adrénaline, elle ne lâcha pas, les bras tremblants, la tête douloureuse. Combien de temps encore tiendrait-elle ? Il était trop fort pour elle et, visiblement, il refusait de mourir.

L'homme leva à nouveau la tête et sa nuque s'abattit avec force sur le nez de Loti.

Cette fois, la douleur fut trop violente. Une gerbe de sang aveugla ses yeux. Involontairement, elle relâcha son étreinte.

Loti sut qu'elle allait mourir. Elle ouvrit les paupières, certaine de voir le maître d'œuvre se relever pour la tuer.

Ce qu'elle vit à la place l'étonna. Loc toisait l'homme du regard. Pour la première fois de sa vie, Loti vit le guerrier dans ses yeux.

Il leva son râteau et l'abattit sur le ventre du maître d'œuvre.

Celui-ci poussa un hoquet de surprise et tenta de se relever, mais Loc abattit à nouveau son râteau, encore et encore. Loti entendit des côtes craquer.

C'était tout ce dont elle avait besoin pour reprendre ses esprits.

Elle agrippa la chaîne de ses menottes à deux mains et prit appui sur le sol pour renverser le maître d'œuvre sur le ventre, face contre terre.

Elle serra de toutes ses forces. Ses poignets étaient en sang. La sueur lui piquait les yeux. Elle avait perdu toute notion de temps et d'espace, pendant qu'elle serrait, serrait, serrait.

Après ce qui parut une éternité, l'homme cessa de bouger et Loti réalisa qu'il était enfin mort.

Elle baissa les yeux. Il gisait, parfaitement immobile, aussi immobile que le reste du monde. Elle venait de tuer un homme.

Et plus rien ne serait jamais pareil.

Darius frappait, frappait, frappait. Le fracas de son épée en bois perçait le silence, alors qu'il abattait son arme sur Raj puis sur Desmond qui l'attaquaient des deux côtés. Ils le repoussaient lentement sur ses appuis et la sueur commençait à couler sur le front de Darius. Il faisait de son mieux pour parer les coups, l'un après l'autre. Le soleil se couchait après une journée de dur labeur. Comme ils le faisaient depuis maintenant une lune, Desmond, Raj et Darius s'entraînaient et laissaient dans leurs coups toute la frustration qu'ils ressentaient à l'égard de l'Empire.

Dray les observaient en silence, non sans montrer les dents aux adversaires de Darius. Il était clair qu'il aurait voulu, lui aussi, participer au combat, mais Darius lui avait appris à attendre patiemment la fin de l'entraînement. Comme il grognait de plus en plus fort, Darius se demandait s'il n'allait pas finir par désobéir. Il était tellement loyal, tellement fidèle à Darius, qu'il avait du mal à se contrôler.

Au cours du dernier cycle lunaire, Darius, Raj et Desmond étaient devenus bons amis. Les deux garçons étaient bien décidés à faire de Darius un guerrier. Darius était sur la bonne voie. Ses bras et ses épaules lui faisaient mal et il était plus fatigué que jamais auparavant, mais il était de plus en plus habile et parvenait maintenant à bloquer des coups qui lui auraient échappé quelques semaines plus tôt.

Ils allaient et venaient. Darius parait les attaques, tournait sur lui-même pour bloquer une épée, avant de tenter à son tour une botte. Il sentait qu'il devenait plus fort, plus vif, plus sûr de lui-même. Son talent grandissait en même temps que l'amitié qui l'unissait à ces garçons.

Darius trouva une faiblesse dans la défense de Raj. Il était sur le point de porter son coup quand, soudain, une voix de fille perça l'air :

— Darius !

Distrait, il tourna la tête et baissa sa garde. Un coup formidable le cueillit en pleine poitrine.

Il poussa un cri de surprise et adressa à Raj un regard noir.

— C'est injuste ! dit-il.

— Tu as baissé ta garde, dit Raj.

— Juste un instant de distraction !

— Au cours d'une bataille, dit Desmond, ton ennemi attend les instants de distraction.

Darius leur tourna le dos, agacé. Il fut surpris de voir la fille qui l'avait appelé. C'était Loti. Elle s'approchait à pas vifs, visiblement fébrile. Ses yeux étaient rouges, comme si elle avait pleuré.

Quelle surprise ! Il ne l'avait pas vue depuis une lune et il avait été

certain qu'elle ne voulait plus jamais le revoir. Pourquoi viendrait-elle le voir maintenant ? Et pourquoi avait-elle l'air si fébrile ?

— Je dois te parler, dit-elle.

Elle était si émue que sa voix se brisa. L'agonie se lisait sur son visage.

Darius se tourna lentement vers Raj et Desmond.

Les deux garçons hochèrent la tête, compréhensifs.

— Un autre jour..., dit Raj.

Ils s'éloignèrent, laissant Darius et Loti seuls dans le jardin.

Il fit quelques pas vers elle et fut stupéfait de la voir courir vers lui. Elle se jeta dans ses bras et se mit à pleurer, le visage enfoui contre son épaule. Décidément, les femmes étaient bien mystérieuses...

— Je suis désolée ! s'écria Loti. Tellement désolée. Je me suis comportée comme une idiote. Je ne sais pas pourquoi j'ai été si méchante envers toi. Tu m'as sauvé la vie. Je ne t'ai même pas dit merci.

Darius la serra contre lui. Qu'il était bon de l'avoir à nouveau dans ses bras, après tout ce qui s'était passé. Toute la souffrance, toute l'angoisse, toute la déception du dernier cycle lunaire se dissipaient peu à peu. Elle l'aimait vraiment. Autant que lui l'aimait.

— Mais pourquoi..., commença-t-il.

Elle l'interrompit en levant un doigt.

— Plus tard, dit-elle. D'abord, j'ai quelque chose d'urgent à te dire.

Elle se remit à pleurer. Stupéfait, il tendit la main pour lui relever le menton.

— Dis-moi, dit-il. Quoi que ce soit, tu peux me le dire.

Elle se tut, les yeux baissés, avant d'affronter son regard.

— J'en ai tué un autre aujourd'hui, dit-elle d'une voix grave et sérieuse.

Darius comprit à l'expression de son visage qu'elle ne plaisantait pas. Son estomac fit un nœud.

Elle hocha la tête, comme pour confirmer ce qu'elle venait de lui avouer.

— Il s'attaquait à mon frère, expliqua-t-elle. Je n'ai pas pu le supporter plus longtemps. Pas aujourd'hui.

Elle éclata en sanglots.

— Maintenant l'Empire va venir me tuer, dit-elle. Nous tuer tous.

Darius comprenait enfin pourquoi elle était venue le voir. Il l'attira contre son torse et la laissa pleurer contre son épaule. Il éprouvait soudain pour elle une compassion et un respect sans limites. Il restait muet d'admiration devant son geste.

Il lui adressa un regard intense.

— Ce que tu as fait, dit-il, était un acte d'honneur et de courage.

Un acte que même les hommes ont peur de faire. Tu ne devrais pas avoir honte. Tu devrais être fière de toi. Tu as sauvé la vie de ton frère. Tu as sauvé toutes nos vies. Nous allons peut-être mourir mais, grâce à toi, nous mourrons pour la vengeance et l'honneur.

Elle essuya ses larmes et il vit qu'il l'avait réconfortée. Cependant, l'inquiétude se lisait encore sur son visage.

— Je ne sais pas pourquoi je suis venue te voir en premier, dit-elle. Je me suis dit que... que tu allais comprendre. Plus que tous les autres.

Il prit ses mains entre les siennes.

— Je comprends, dit-il, plus que je ne saurais le dire.

— Je dois leur dire, maintenant. Je dois le dire aux anciens.

Darius lui adressa un regard sincère :

— Je jure par le soleil et les étoiles, par la lune et la terre. Je jure qu'aucun mal ne te sera fait tant que je vivrai.

Elle plongea son regard dans le sien et il sentit soudain tout l'amour qu'elle lui portait. Un amour assez grand pour recouvrir les siècles. Elle l'enlaça et murmura contre son oreille les mots qu'il brûlait d'entendre depuis si longtemps :

— Je t'aime.

Thorgrin et ses compagnons marchaient lentement, à pas prudents, à travers le pays des morts, en se demandant ce qui avait bien pu se passer. Il avait l'impression d'avoir complètement perdu la notion du temps, comme s'il se trouvait là depuis déjà des semaines, peut-être même tout un cycle lunaire, comme s'il arpentait un étrange vortex où se mêlait le temps et l'espace. Il savait qu'il n'aurait pas eu la force de marcher aussi longtemps, mais il était si fatigué... Ses paupières étaient si lourdes... Combien de temps s'était réellement écoulé ?

Il cligna des yeux plusieurs fois pour apercevoir ses compagnons, gêné par la vapeur écarlate qui allait et venait. Ils semblaient tout aussi désorientés. C'était comme s'ils sortaient brusquement du brouillard et retrouvaient l'instant présent. Thor se souvint de l'avertissement du gardien de la rivière : *Quelques pas peuvent durer des lunes.*

— Qu'est-ce qui nous est arrivé ? demanda Elden.

C'était la question que tous se posaient.

— On a marché pendant tout ce temps ? demanda O'Connor.

— Et pourtant, j'ai l'impression que nous venons juste d'entrer dans ce tunnel, dit Reece.

Thor balaya les alentours du regard, soudain en alerte. Son poing se referma sur la poignée de son épée et il sentit une brise froide s'accrocher à sa peau. Des bruits étranges emplissaient la caverne gargantuesque et l'écho se répercutait longtemps dans l'obscurité. La seule source de lumière venait de feux spontanés qui s'élevaient brusquement vers le plafond de la grotte, enflammant les parois. Parfois, des geysers de flammes crachaient des étincelles ou bouillonnaient d'un air sinistre. Plus qu'aucun autre endroit dans ce monde, ce lieu inspirait l'horreur. Thor eut l'impression d'être entré dans une autre dimension, dans un pays qui n'était pas destiné aux humains. Il commençait à se demander s'ils n'avaient pas commis une erreur en venant ici...

— Guwayne ! cria Thor.

Sa voix se cogna aux parois et lui revint, amplifiée, démultipliée, comme pour se moquer de lui. Il se tut et tendit l'oreille, dans l'espoir d'entendre les pleurs de son enfant. N'importe quoi.

Seul un silence cruel répondit à son appel. Au bout d'un long moment de silence, les bruits reprirent : les gouttes d'eau, les battements d'aile, le grouillement des créatures dans les ténèbres. Au loin se faisaient entendre également des sifflements humains, des gémissements et le fracas de chaînes. Des cris interminables résonnèrent. Les cris des âmes à l'agonie.

— Quel est cet endroit ? demanda Indra d'une voix sombre.

— L'enfer, répondit Matus.

— Ou l'un des Onze Enfers, ajouta Elden.

Thor se remit en marche avec prudence, en évitant les mares de feu. Son mauvais pressentiment ne fit que croître quand il entendit le grondement de quelque créature, au loin.

— Si tout le monde est mort, qu'est-ce que c'est ? demanda Matus. Quelles sont les règles, ici ?

Thorgrin fit un pas en avant, les doigts refermés sur la poignée de son épée. Il secoua la tête.

— Il n'y a pas de règles, dit Reece. Nous avons laissé les règles dans le monde des vivants.

— Les seules règles ici seront celles que nous dicterons au fil de l'épée, dit Thor.

Sa lame émit un chuintement caractéristique en quittant son fourreau. Les compagnons de Thor l'imitèrent, en alerte. Reece portait une masse, Matus un fléau, Elden une hache, O'Connor son arc, Conven son épée et Indra sa fronde.

— Je ne pense pas que ces armes nous aideront, dit Reece. Après tout, ces créatures sont déjà mortes.

— Mais *nous* non, dit Indra. Pas encore du moins.

Ils poursuivirent leur chemin, de plus en plus loin dans la caverne. À mesure qu'ils s'enfonçaient, les bruits devenaient plus forts. Le groupe commençait à avoir l'impression que la grotte cherchait à les digérer.

— GUWAYNE ! cria à nouveau Thor.

De nouveau, sa voix se répercuta sur les murs, suivie cette fois par l'éclat d'un rire moqueur venu de nulle part. De la lave goutta soudain du plafond, laissant des traces fumantes aux pieds des compagnons.

— Oh ! s'écria O'Connor en faisant brusquement un pas de côté.

Thor le vit essuyer vivement une flammèche tombée sur sa manche. Ils se regroupèrent vers le centre, où les gouttes se faisaient plus rares.

— Ils ont dit que personne ne pourrait ressortir, dit Matus. Peut-être que nous allons mourir plus vite que prévu.

— Pas ici, dit Reece. Aussi étrange que cela puisse paraître, je n'ai pas envie de mourir dans le pays des morts. Je préfère mourir en plein air.

Conven s'avança, visiblement plus à l'aise que les autres.

— Nous économiserons peut-être un aller-retour, dit-il.

Ils poursuivirent leur chemin, enveloppés par la vapeur écarlate. Thor plissait les yeux pour tenter de percer l'obscurité : certains coins de la caverne étaient plus éclairés que d'autres et il fouillaient les ténèbres à la recherche de Guwayne.

Cependant, il n'y avait toujours aucun signe de lui.

Un bruit de chaînes traînées sur le sol retentit. Thor tourna la tête et resta bouche bée. Au début, il ne comprit pas. Ce fut alors que la brume se leva et la silhouette apparut plus clairement. Il ne s'agissait donc pas d'une hallucination.

Là, à quelques mètres, se tenait Gareth, le frère de Reece. Enchaîné à la paroi, il les fixait avec un regard vide. Il avait le visage creux. Des menottes d'argent emprisonnaient ses bras et ses jambes. Une dague était plongée jusqu'à la garde dans sa poitrine.

Il leur sourit et du sang dégouлина à la commissure de ses lèvres.

— Gareth, hoqueta Reece en s'approchant, l'épée au clair.

— Mon frère, répondit Gareth.

— Tu n'es pas mon frère.

— Reconnais-tu cette dague plongée dans ma poitrine ? demanda Gareth. C'est celle que j'ai utilisée pour assassiner notre père. Elle percera mon cœur pour l'éternité. Ne vas-tu pas m'aider à la retirer ?

Reece recula, saisi d'effroi.

Il se détourna lentement et Thor vit la peur sur son visage, alors qu'ils poursuivaient leur chemin.

Les autres les rejoignirent : ils tournèrent le dos à Gareth et l'abandonnèrent, enchaîné à la paroi de la caverne, maudit pour l'éternité.

— S'il te plait ! gémit Gareth d'une voix désespérée. S'il te plait, libère-moi ! S'il te plait, reviens ! Je suis désolé ! Tu m'entends, mon frère ? Je suis désolé d'avoir tué Père !

Ils marchèrent, marchèrent, marchèrent. Reece était pâle comme la mort. La rencontre avec son frère l'avait secoué.

— Je ne pensais pas le revoir, dit-il doucement.

Thor balaya les alentours du regard, en se demandant ce qu'ils allaient rencontrer ensuite.

La paroi formait des replis semblables à celui d'où Gareth était sorti et le groupe demeurait en alerte.

Un autre bruit de chaînes retentit alors, celui-ci plus violent que le précédent. Des ténèbres d'un de ses replis de pierre, une silhouette émergea. Tous firent un bond et se regroupèrent. Thor tira son épée, prêt à se défendre.

Cependant, l'homme s'arrêta avant même de pouvoir les toucher, les bras retenus par des menottes. Il grogna et les invectiva.

— Venez plus près ! s'écria-t-il. Et je vous présenterai l'enfer !

L'homme était horriblement défiguré : il lui manquait un œil et la moitié de son visage avait été brûlée. Les blessures semblaient encore fraîches et dégouлинаient de pus. Thor réalisa avec horreur que c'était McCloud.

— Tu es l'homme qui a abusé de Gwendolyn, dit Thor, submergé par les souvenirs. J'ai toujours regretté de n'avoir pas pu te tuer de

mes mains. Maintenant, j'ai ma chance.

Thor se précipita et poignarda McCloud en plein cœur.

McCloud ne broncha pas, les lèvres étirées sur un sourire sanglant.

Thor vit que plusieurs lames transperçaient déjà le corps de McCloud.

— Tue-moi, dit celui-ci. Tu me rendrais un grand service en me permettant de quitter cet enfer.

Thor comprit à cet instant qu'il y avait une justice dans ce monde. McCloud avait fait souffrir bien des corps et bien des âmes. Maintenant, il souffrait à son tour. Pour l'éternité.

— Non, dit Thor en retirant son épée. Je ne te permettrai pas d'échapper à l'enfer.

Le groupe poursuivit son chemin, alors que les cris de McClouds résonnaient derrière eux. Thor avançait avec encore plus de prudence qu'auparavant, les yeux plissés pour percer les ténèbres. Une par une, des silhouettes émergeaient de l'ombre sur son passage, toutes enchaînées à la paroi de la grotte.

Ils reconnurent certains hommes qu'ils avaient tués sur le champ de bataille – des ennemis étrangers, pour la plupart. Les morts tentaient de les atteindre, de les attaquer, mais leurs chaînes les maintenaient hors de portée.

Soudain, Matus eut un mouvement de recul. Son père et ses frères, les seigneurs des Isles Boréales, venaient de sortir de l'ombre et tendaient les bras vers lui.

— Tu nous as abandonnés, Matus, dit le père. Tu nous as trahis en prêtant allégeance à l'Anneau. Tu as tourné le dos à ta famille.

Matus secoua la tête.

— Vous n'avez jamais été ma famille, répondit-il. Nous partageons le même sang, mais pas le même sens de l'honneur.

Reece se planta devant le père de Matus qui le foudroya du regard. La blessure que Reece lui avait infligée perçait encore son flanc.

— Tu m'as assassiné, dit-il à Reece.

— Et, à cause de vous, la femme que je devais épouser est morte, répondit Reece. Vous avez tué Selese.

— Je recommencerais, si c'était à refaire, dit-il, et je te tuerais, toi aussi, avec grand plaisir !

Il plongeait vers Reece, mais ses chaînes l'arrêtèrent.

Reece lui adressa un regard noir.

— Je vous tuerais chaque jour, si j'en avais la possibilité, dit Reece dont la douleur provoquée par la mort de sa fiancée se réveillait soudain. Vous m'avez pris la personne que j'aimais le plus dans ce monde !

— Pourquoi ne pas rester avec nous dans ce cas ? dit le frère de Matus. Tu pourras nous tuer tous les jours.

Thor saisit vivement Reece par le bras.

— Allons-y, dit-il. Ils ne méritent pas qu'on leur parle.

Ils poursuivirent leur chemin, escortés par une file interminable de fantômes. Alors qu'ils s'enfonçaient toujours plus loin dans ce lieu maudit, Thor vit tous les hommes qu'il avait tués dans la bataille, des visages qu'il n'avait pas revus depuis longtemps.

Un frisson le parcourut soudain et il sut dans toutes les fibres de son âme qu'un être malveillant l'attendait un peu plus loin, enveloppé dans un nuage de vapeur.

Lentement, la silhouette émergea de la brume. Thor s'arrêta net, choqué.

— Où vas-tu donc, mon fils ? fit une voix sombre et gutturale.

Les cheveux de Thorgrin se dressèrent sur sa nuque. Cette voix le hantait encore dans ses cauchemars. Il se prépara mentalement.

Ce n'est pas possible...

À la grande horreur de Thor, son père véritable émergea de l'ombre, enchaîné par six menottes.

Andronicus.

La longueur de ses chaînes ne lui permit pas d'aller plus loin et Thor s'approcha en le regardant dans les yeux. Le corps de Andronicus était couvert de plaies ouvertes, plus que Thor n'en avait jamais vues.

Son père lui adressa un sourire cruel, comme s'il se croyait à nouveau invincible.

— Tu me haïssais quand j'étais vivant. Vas-tu me haïr dans la mort ? demanda Andronicus.

— Je te haïrai toujours, répondit Thor en tremblant intérieurement.

Andronicus sourit.

— C'est bien. Ta haine me tiendra chaud. Elle nous permettra de rester ensemble.

Thor y réfléchit et réalisa que son père avait raison. Sa haine pour Andronicus le poussait à penser à lui tous les jours. D'une certaine manière, cette haine les réunissait. Thor comprit qu'il ne serait jamais débarrassé de lui : pour cela, il aurait fallu qu'il abandonne sa colère.

— Tu ne représentes rien pour moi, dit-il. Tu n'es pas mon père. Tu n'as jamais été mon père. Tu n'es pas mon ennemi. Tu n'es qu'un fantôme dans le pays des morts.

— Mais je vis toujours, dit Andronicus. Je vis dans tes cauchemars. Tu m'as tué, mais pas vraiment. Pour te débarrasser de moi, il te faudrait prendre le contrôle de toi-même. Et tu n'es pas assez fort pour cela.

Une bouffée de colère assaillit Thorgrin.

— Je suis plus fort que toi, Père, dit-il. Je suis vivant, je vis à l'air libre, pendant que tu croupis ici, mort.

— Toi qui rêves de moi, es-tu vraiment vivant ? dit Andronicus en souriant. Lequel de nous est pris au piège ?

Andronicus renversa la tête et partit d'un grand rire qui se répercuta longtemps sur les parois de la grotte. Thor voulut soudain le tuer, l'envoyer en enfer... Mais Andronicus se trouvait déjà en enfer. Thor comprit que c'était à lui de se libérer.

Une main se posa sur son épaule. Reece le tira vers l'arrière.

— Il n'en vaut pas la peine, dit-il. Ce n'est qu'un fantôme.

Thor se laissa entraîner. Ils poursuivirent leur chemin à travers cette interminable grotte des horreurs, tandis que le rire de Andronicus résonnait dans les oreilles de Thor.

*

Ils marchèrent, marchèrent, marchèrent pendant ce qui sembla durer des lunes, en cherchant leur chemin dans les couloirs interminables, perdus dans ce labyrinthe souterrain. Thor avait l'impression de se noyer dans une mer d'obscurité, l'impression de marcher depuis le premier jour de sa vie.

Enfin, ils atteignirent ce qui semblait être le bout de la grotte. Thor s'arrêta, étonné, en fixant du regard le mur de roche noire. S'agissait-il d'un cul-de-sac ?

— Regardez ! dit O'Connor. En contrebas.

Thor baissa les yeux et vit qu'une fosse immense s'ouvrait devant eux et descendait dans les ténèbres.

Thor s'avança jusqu'au précipice. Le tunnel s'engouffrait dans les ombres. Une brise tiède au parfum de soufre et des gémissements s'en échappaient.

Thor échangea un regard avec ses compagnons. L'appréhension se lisait sur tous les visages. Il savait qu'aucun d'entre eux n'avait envie de descendre dans ce tunnel et de glisser vers les ténèbres. Il n'en avait pas plus envie, mais quel choix avaient-ils ? S'étaient-ils trompés de route ?

Alors qu'ils en discutaient, un cri strident déchira l'air derrière eux et les cheveux de Thor se dressèrent sur sa nuque. On aurait dit le rugissement d'un lion.

Il se retourna. À sa grande horreur, un monstre grotesque s'approchait. Il faisait au moins trois fois la taille de Thorgrin et il était deux fois plus large. On aurait dit un géant, mais sa peau était rouge vif et squameuse. Au lieu de doigts, de longues griffes s'agitaient au bout de ses bras. Il avait des sabots à la place des pieds et une tête allongée, munie de trois yeux et d'une bouche immense où claquaient de longues dents jaunes. Les écailles qui recouvraient son corps semblaient aussi solides que des pièces d'armure.

— On dirait une créature échappée de l'enfer ! dit O'Connor.

— Ou une créature qui veut nous y envoyer, dit Indra.

Le monstre renversa la tête et poussa un rugissement. Il s'élança vers le groupe.

Thorgrin se faufila entre ses pattes juste à temps.

O'Connor ne fut pas aussi chanceux. Il poussa un cri déchirant quand les griffes de la bête ouvrirent de longues plaies parallèles dans son bras et l'envoyèrent voler contre la paroi. Il roula sur lui-même, saisit son arc, encocha une flèche et tira.

Le monstre fut plus rapide. Il saisit le projectile en plein vol, l'examina un instant avant de l'avalier, comme s'il s'agissait d'un amuse-bouche. Il renversa la tête et rugit à nouveau.

Thor se jeta dans la mêlée. Il chargea en tenant son épée à deux mains et abattit sa lame dans le sabot du monstre. Il perça les chairs, puis la pierre, épinglant la créature par le pied.

Le monstre poussa un hurlement. Exposé, Thorgrin sut immédiatement qu'il payerait pour son geste. Le poing du monstre le cueillit en pleine poitrine. Thor sentit ses côtes craquer, avant de s'écraser sur la paroi de la caverne.

Le monstre tenta de charger, mais l'épée le clouait au sol. Il s'en saisit et la retira d'un geste brusque, avant de se tourner vers Thorgrin.

Thor roula sur lui-même, étourdi par la collision, et se prépara au choc. Jamais il ne réagirait à temps.

Ses compagnons s'en mêlèrent. Matus leva son fléau, le fit tourner et abattit la masse hérissée de pointes dans la cuisse du monstre.

Furieux, celui-ci se retourna. Reece en profita pour l'attaquer de l'autre côté : d'un coup de couteau, il le jeta sur les genoux. O'Connor lança une nouvelle flèche. Indra tira plusieurs pierres avec sa fronde et l'une d'elles frappa le monstre dans l'œil. Elden brandit sa hache et l'abattit sur l'épaule de la créature. Conven bondit et se hissa lestement sur son dos, leva son épée et lui transperça le crâne.

Le monstre poussa un hurlement, assiégé de tous côtés. Il se redressa brusquement et, d'un geste vif, se débarrassa de Conven puis des autres, les envoyant voler contre la paroi.

Comme Thor reprenait ses esprits, il réalisa que la créature était invincible et insensible aux coups. Rien ne pourrait la tuer. Combattre, c'était condamner tout le groupe.

Il fallait qu'il prenne une décision – et vite – s'il voulait sauver la vie de ses compagnons.

— Au tunnel ! ordonna-t-il.

Tous le suivirent. Le tunnel était leur dernier espoir. Thor saisit ses armes et courut à toutes jambes vers le tunnel, ses compagnons

derrière lui.

Il s'arrêta devant le gouffre.

— Allez-y, ordonna-t-il pour que les autres s'échappent en premier.

Il leva son épée pour bloquer la bête, pendant que ses compagnons se glissaient un à un dans les ténèbres : Indra, Elden, O'Connor et Reece.

Matus s'arrêta derrière Thor.

— Je vais le retenir, dit-il. Pars devant.

— NON ! dit Thor.

Mais Matus refusa d'obéir. Le monstre les chargea, tourné vers Thor. Matus fit un pas de côté et trancha d'un coup d'épée deux de ses griffes. Au même moment, Thor abattit son arme et trancha à son tour l'autre main du monstre.

La bête poussa un hurlement. Sous les yeux horrifiés de Thor et de Matus, la main et les griffes repoussèrent. Thor comprit que le combat était perdu d'avance.

C'était leur seule chance.

— VA ! cria-t-il.

Matus plongea dans les ténèbres et Thor le suivit.

Sa chute s'arrêta brutalement. Une des griffes du monstre s'était plantée dans son mollet, perçant les chairs, et il poussa un cri d'agonie. La bête entreprit de lui faire remonter la pente.

Thor se retourna. La créature l'attirait dans sa bouche grande ouverte. Dans quelques instants, il connaîtrait une mort douloureuse.

Il rassembla les dernières bribes de ses forces et trancha d'un coup de lame le poignet du monstre.

Aussitôt, sa chute l'emporta tête la première dans les ténèbres. Il dégringola longtemps, de plus en plus vite, en direction de l'inconnu.

Volusia était assise dans son trône doré, au bord de l'arène, entourée de ses conseillers. Elle regardait avec jubilation un razif au derrière rouge vif encorner un esclave. Le public poussa des acclamations de joie et tapa du pied quand le razif dressa la tête d'un air triomphant et parada, l'esclave toujours empalé sur ses cornes dégoulinantes de sang. La bête tourna sur elle-même, puis jeta d'un coup de corne les corps qui volèrent, avant d'atterrir dans l'arène en soulevant des nuages de sable.

Un frisson de délectation traversa Volusia. Rien ne lui plaisait plus que de voir des hommes mourir dans d'atroces souffrances. Elle se pencha, les poings refermés sur les accoudoirs de sa chaise, pour admirer la bête et sa soif de sang. Elle voulait plus.

— Encore des esclaves ! ordonna-t-elle.

Une corne sonna et des portes de fer s'ouvrirent. Une douzaine d'esclaves supplémentaires furent poussés dans l'arène. Les portes se refermèrent en claquant derrière eux, pour les prendre au piège.

La foule poussa des hurlements de joie et les esclaves, fébriles, se tournèrent de tous côtés à la recherche d'une échappatoire.

Cependant, le razif était déjà sur le sentier de la guerre et, pour une bête de cette taille, il était rapide. Il les poursuivit un à un, les encorna par le dos, écrasa leurs têtes, les mit en pièces à coups de crocs et de griffes. Furieux, il ne s'arrêta pas avant de les avoir tous tués.

La foule se déchaîna et applaudit, encore et encore.

Volusia était ravie.

— Encore ! dit-elle.

Les portes s'ouvrirent à nouveau, à la grande joie du public, et une douzaine d'autres esclaves furent poussés à l'intérieur de l'arène.

— Madame ? dit une voix.

Volusia se tourna vers Soku, le commandant de son armée. Il inclina la tête avec déférence, visiblement inquiet. Sa présence l'agaça : elle n'aimait pas être dérangée quand elle était au spectacle. Il savait qu'il ne devait pas l'interrompre. Ce devait être important. Personne ne venait ici sans sa permission, sous peine de mort.

Elle le foudroya du regard et il s'inclina plus encore.

— Mon impératrice, pardonnez-moi, dit-il, mais c'est une urgence.

Elle contempla un instant le crâne chauve penché vers elle en se demandant si elle allait l'écouter ou le faire tuer. Par curiosité, elle choisit de le laisser parler.

— Parle, ordonna-t-elle.

— L'un de nos hommes a été tué par un esclave. Il s'agit d'un maître d'œuvre dans un village au nord d'ici. Un esclave se serait

rebellé. J'attends vos ordres.

— Et pourquoi me déranger avec ces histoires ? demanda-t-elle. Il y a bien un millier de villages d'esclaves autour de Volusia. Faites ce que vous faites toujours. Trouvez le coupable et torturez-le lentement. Ensuite, offrez-moi sa tête en cadeau.

— Oui, mon impératrice, dit-il en s'inclinant à nouveau.

Volusia se retourna vers l'arène. Pour son plus grand plaisir, un esclave avait été assez fou pour essayer de combattre le razif. La bête l'encorna brutalement dans l'estomac, le souleva de terre, avant de l'abattre avec violence. La foule se déchaîna.

— Mon impératrice, fit une autre voix.

Volusia se retourna, furieuse d'avoir été interrompue de nouveau. Cette fois, c'était un contingent de Finiens, menés par leur chef, Sardus. Tous avaient les cheveux rouges et la peau d'albâtre de leur race et portaient des capes écarlates. Ils étaient à moitié humains, à moitié autre chose. Leur peau semblait trop pâle, leurs yeux étaient légèrement rosés et ils gardaient les mains plongées dans les poches de leurs manteaux, comme pour cacher quelque chose. Leurs crinières rouges étaient facilement reconnaissables dans la capitale. C'était la seule race humaine autorisée à vivre librement. Ils avaient même un siège et des représentants dans la capitale de l'Empire. C'étaient les conséquences d'un accord passé des siècles plus tôt, qu'avaient honoré la mère de Volusia et sa mère avant elle. Les Finiens étaient trop riches et trop indignes de confiance pour être eux-mêmes trahis. Ils étaient passés maîtres dans l'art des secrets et du pouvoir. Ils avaient toujours réussi à contrôler, d'une manière ou d'une autre, les souverains de Volusia. C'était une race que l'impératrice ne pouvait ignorer et sans laquelle elle ne pouvait pas régner. Ils étaient bien trop malins pour leur bien.

Leur vue la rendit nauséuse. Si elle avait pu, elle les aurait exterminés jusqu'au dernier d'entre eux.

— Et pourquoi devrais-je accorder de mon temps à un humain ? demanda Volusia avec impatience.

Sardus esquissa un sourire grotesque et sournois.

— Mon impératrice, si je ne me trompe pas, vous êtes humaine également.

Volusia s'empourpra.

— Je suis la souveraine de la race impériale, répondit-elle.

— Et pas moins humaine. Humaine dans une cité où l'humanité est un crime.

— C'est le paradoxe de Volusia, répondit-elle. Le souverain de la cité a toujours été un humain. Ma mère était humaine, et sa mère avant elle. Mais cela ne fait pas de moi une humaine. Je suis l'Élue, l'humaine choisie par les dieux. Je suis une déesse maintenant. Si vous

me donnez un autre nom, je vous tuerai.

Sardus s'inclina.

— Pardonnez-moi, mon impératrice.

Elle le dévisagea avec dégoût.

— Dites-moi, Sardus, dit-elle. Pourquoi est-ce que je ne vous jetterais pas au razif, vous et votre peuple, pour vous éliminer une bonne fois pour toutes ?

— Parce que le pouvoir que vous chérissez tant disparaîtrait avec nous, dit-il. Les Finiens absents, Volusia s'effondrerait. Vous le savez — tout comme votre mère le savait.

Elle lui adressa un regard froid et dur.

— Ma mère croyait bien des choses qui n'étaient pas vraies, soupira-t-elle. Pourquoi m'ennuyer un jour comme celui-ci ?

Sardus esquissa un sourire sinistre en s'approchant d'un pas. Il attendit que les acclamations de la foule se calment pour lui parler à voix basse.

— Vous avez tué le grand Romulus, dit-il. Le chef suprême de l'Empire. Pensez-vous donc qu'il n'y aura pas de conséquences ?

Elle le dévisagea avec colère.

— Je suis le chef suprême de l'Empire maintenant, répondit-elle, et je créerai mes propres conséquences.

Il s'inclina à demi.

— Peut-être, répondit-il. Néanmoins, nos espions, qui sont nombreux, nous ont rapporté que la capitale méridionale prépare son armée au moment où nous parlons. Une armée plus grande que tout ce que vous pouvez imaginer. Nous avons également entendu dire que les hommes de Romulus qui occupaient l'Anneau ont été rappelés.

— Aucune armée ne peut prendre Volusia, répondit-elle.

— La capitale de Volusia n'a jamais été attaquée, dit-il. Pas par une telle force de frappe.

— Nos navires sont supérieurs à leur flotte.

— De bons navires, Madame, dit-il, mais ils n'attaqueront pas par la mer. Vous allez devoir défendre la ville avec cent mille hommes contre les deux millions de l'Empire. Nous tiendrons les murs pendant la moitié d'une lune, peut-être, avant d'être mis à sac et tués sans merci.

— Et pourquoi les affaires de l'état vous préoccupent-elles ? demanda-t-elle.

Il sourit.

— Nos sources dans la capitale acceptent de nous laisser passer un accord avec vous, dit-il.

C'était donc cela qu'il était venu lui demander...

— Selon quels termes ? demanda-t-elle.

— Ils ne viendront pas si vous acceptez la domination du sud et le

souverain de la capitale comme nouveau Commandant Suprême de l'Empire. Cela me paraît honnête, mon impératrice. Laissez-nous négocier l'accord. Pour la sécurité de tous. Laissez-nous vous tirer de ce mauvais pas.

— Mauvais pas ? dit-elle. Quel mauvais pas ?

Il lui adressa un regard stupéfait.

— Mon impératrice, vous avez déclaré une guerre que vous ne pouvez gagner, dit-il. Je vous offre un moyen de nous sauver tous.

Elle secoua la tête.

— Ce que vous ne comprenez pas, dit-elle, ce que les hommes ne comprennent jamais, c'est que je me trouve exactement dans la situation que je souhaitais.

Un rugissement déchira l'air et Volusia tourna le dos à Sardus pour voir le razif éventrer un esclave. Elle sourit, ravie.

— Madame, poursuivit le Finien d'une voix de plus en plus désespérée, si vous me permettez de parler franchement, j'ai entendu une terrible rumeur. J'ai entendu dire que vous souhaitiez rejoindre le Pince Fou et former une alliance avec lui. Vous savez certainement que ce serait en vain. Le Prince Fou mérite son nom et il refuse de prêter ses hommes. Si vous lui rendez visite, vous serez humiliée et tuée. N'écoutez pas vos conseillers. Nous, les Finiens, nous avons survécu des milliers d'années parce que nous connaissons les gens. Parce que nous faisons du commerce avec eux. Acceptez notre offre. Soyez prudente, comme votre mère l'aurait été.

— Ma mère ? dit Volusia en éclatant d'un rire bref et moqueur. Où est-elle à présent ? Tuée de ma main. Ce n'est pas son imprudence qui l'a tuée, mais sa trop grande confiance en moi.

Elle adressa à Sardus un regard entendu, car elle savait qu'elle ne pouvait pas non plus lui faire confiance.

— Mon impératrice, dit-il d'une voix désespérée, je vous implore. Puis-je vous parler franchement ? Vous n'êtes pas une déesse, contrairement à ce que vous pensez. Vous êtes humaine. Vous êtes vulnérable, comme les autres humains. Ne déclarez pas une guerre que vous ne pouvez gagner.

Furieuse, Volusia toisa froidement Sardus. Tous les commandants et les conseillers qui observaient la scène en silence se demandèrent comme elle réagirait.

— Vulnérable ? répéta-t-elle d'une voix sifflante.

Elle sut qu'elle devait faire quelque chose pour prouver à tous ces hommes qu'elle était loin d'être vulnérable. Il fallait qu'elle prouve ce qu'elle savait être vrai : elle était une déesse.

Volusia leur tourna brusquement le dos et fit face à l'arène.

— Ouvre les portes, commanda-t-elle à son serviteur.

Il écarquilla les yeux, stupéfait.

— Mon impératrice ?

— Je ne te le demanderai pas deux fois, dit-elle d'un ton glacé.

Son serviteur se précipita pour ouvrir le portail et les acclamations de la foule éclatèrent, plus fortes que jamais. La puanteur et la chaleur de l'arène balayèrent Volusia.

Elle descendit les marches pour quitter son balcon, les mains levées vers le ciel, le visage tourné vers son peuple.

Le public se tut brusquement, choqué par le spectacle. Tous tombèrent à genoux.

Volusia descendit lentement l'interminable escalier.

Un tel silence tomba sur les tribunes que l'on aurait pu entendre une mouche voler. Seule se faisait entendre la respiration du razif essoufflé, qui courait à travers l'arène à la recherche de sa prochaine victime.

Enfin, Volusia atteignit les portes.

Elle se tourna vers le garde.

— Ouvre-les, ordonna-t-elle.

Il écarquilla les yeux.

— Mon impératrice ? demanda-t-il. Si j'ouvre les portes, le razif vous tuera. Il vous piétinera jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Elle sourit.

— Je ne le dirai pas deux fois.

Des soldats s'empressèrent d'ouvrir les portes. Des hoquets de surprise se firent entendre quand Volusia s'avança dans l'arène et laissa le portail se refermer derrière elle. Elle marcha lentement vers le razif.

Celui-ci se tourna brusquement vers elle, renversa la tête et poussa un hurlement. Il la chargea, cornes baissées.

Volusia resta debout au milieu de l'arène, les bras levés vers le ciel. Elle poussa à son tour un cri furieux, en fixant le razif du regard, sans broncher un seul instant.

Des cris d'effroi s'élevèrent parmi la foule : tous étaient certains qu'elle allait se faire encorner. Fière et arrogante, Volusia toisa la bête. Elle savait qu'elle était une déesse. Elle savait que rien sur cette terre ne pouvait l'atteindre. Si ce n'était pas le cas, si un simple animal était en mesure de la tuer, alors elle ne voulait pas vivre.

Le razif martela le sable de ses sabots. Soudain, au dernier moment, il s'arrêta net à quelques pas d'elle. Il se cabra, comme effrayé à l'idée de la toucher.

Il la contempla longuement puis, lentement, tomba à genoux et se coucha.

Des hoquets de surprise se firent entendre quand le razif baissa la tête en signe de respect.

Volusia resta debout, les bras levés vers le ciel, et se délecta de son

pouvoir, de sa témérité, de sa domination. Elle sut qu'elle était réellement une déesse. Elle ne craignait plus rien.

Un par un, les spectateurs tombèrent à genoux et baissèrent la tête. Dix mille personnes de la race impériale lui montraient leur respect. Elle sentit leur énergie, aspira leur pouvoir. Elle sut qu'elle était la femme la plus puissante de ce monde.

— VOLUSIA ! crièrent-ils. VOLUSIA ! VOLUSIA !

Gwendolyn contemplait le coucher du soleil à l'entrée de la caverne. Autour d'elle, les hommes se préparaient au voyage à travers le Grand Désert et à leur quête du Second Anneau et emballaient quelques provisions.

Il était temps de partir à la recherche d'un foyer – un foyer permanent. Son peuple en avait besoin et le méritait. Peut-être qu'ils allaient tous mourir en route mais, au moins, ils mourraient debout et pour une juste cause, au lieu de croupir dans une grotte en attendant la mort. Gwen avait eu besoin d'un cycle lunaire entier pour le comprendre, trop préoccupée par la perte de Guwayne et de Thor. Son chagrin lui pesait encore mais elle était capable de le supporter et de ne pas le laisser contrôler ses pensées et sa vie. Après tout, s'abandonner au deuil ne changerait rien à la situation. Au contraire, cela ne ferait que l'empirer.

Bien sûr, Gwen avait du mal à accepter que Thorgrin et Guwayne ne reviendraient pas. Il lui restait si peu... Elle pensait donc à son père et au père de son père – à une longue lignée de rois qui avait survécu aux catastrophes et qui lui avait fait confiance pour poursuivre leur œuvre. Elle puisait sa force dans leur exemple. Il fallait qu'elle soit forte et concentrée sur sa tâche. Elle devait guider le peuple. Elle devait les mener en sécurité.

— Madame ? fit une voix pressante.

Gwendolyn fut surprise de voir un des villageois près d'elle. Le souffle court, il la regardait d'un air sombre.

— Pourquoi viens-tu alors qu'il fait encore jour ? demanda-t-elle d'une voix alarmée.

— Nous avons des nouvelles urgentes, dit-il vivement. Votre présence est réclamée au conseil du village. Votre présence à tous.

Kendrick et Godfrey s'approchèrent. Visiblement, ils étaient aussi étonnés que Gwen.

— Pourquoi auriez-vous besoin de notre peuple ? demanda-t-elle. Et surtout en pleine jour !

Le messenger cherchait encore son souffle. Il secoua la tête en guise de réponse.

— Quelque chose nous préoccupe, Madame. Avant de partir, venez s'il vous plait.

Il tourna les talons et partit en courant, laissant Gwen dans la confusion la plus totale.

— Que nous veulent-ils ? demanda-t-elle. Ils nous ont supplié de ne pas sortir avant la nuit tombée.

— Peut-être qu'ils ne veulent pas que nous partions, dit Godfrey. Gwen regarda au loin le messenger courir vers le village et elle

secoua lentement la tête.

— Non, dit-elle. Je crains que ce ne soit plus grave.

*

Godfrey marchait aux côtés de Gwendolyn et de Kendrick, tous trois suivis par les rescapés de l'Anneau au grand complet. Ils descendaient lentement le flanc de la montagne, en prenant soin de ne pas s'écarter pour ne pas attirer l'attention de l'Empire. En s'approchant du village, Godfrey remarqua que des centaines de villageois se pressaient sur la place principale, apparemment en proie au chaos. Tous avaient l'air préoccupé. Quelque chose de terrible avait dû se passer.

Godfrey reconnut immédiatement le garçon qui se tenait au milieu de la foule. C'était le frère de Sandara, celui qu'elle appelait Darius. Une fille qui devait être sa compagne se tenait à côté de lui. En surprenant une conversation entre les deux, Godfrey avait appris qu'elle s'appelait Loti. Le jeune couple parlait aux anciens et la fille semblait particulièrement fébrile. Que s'était-il passé ?

Godfrey, Gwen et leurs compagnons s'approchèrent en silence.

— Mais pourquoi l'as-tu tué ? fit une voix paniquée et pleine de reproches.

La femme qui avait parlé devait être la mère de Loti. Elle se tenait aux côtés des anciens et la grondait furieusement.

— Tu n'as donc rien appris ? Comment as-tu pu être aussi stupide ?

— Je n'ai pas réfléchi, dit Loti. J'ai seulement réagi. Mon frère se faisait fouetter.

— Et alors ! ? s'exclama Bokbu, le chef du village. Nous sommes *tous* fouettés, tous les jours. Mais personne n'est assez sot pour se défendre – encore moins pour les tuer. Tu as signé notre arrêt de mort. Chacun d'entre nous va payer pour ton crime.

— Et l'Empire ? s'écria Darius pour la défendre. N'ont-ils pas brisé les règles, eux aussi ?

Les villageois se turent et le dévisagèrent.

— Ils ont le pouvoir, dit l'un des anciens. Ils font les règles.

— Et pourquoi devraient-ils avoir le pouvoir ? dit Darius. Parce qu'ils ont plus d'hommes ?

Bokbu secoua la tête.

— Ce que tu as fait aujourd'hui, Loti, était stupide. Stupide et imprudent. Tu as cédé à tes émotions sans penser aux conséquences. Cela changera la face de ce village pour toujours. Bientôt, ils viendront par centaines – peut-être un millier d'hommes. Ils seront armés et ils nous tueront.

— Je suis désolée, dit Loti fièrement et assez fort pour que tout le monde l'entende. Je suis désolée, mais je ne suis pas désolée. Si c'était à refaire, je recommencerais pour sauver mon frère.

La foule poussa un hoquet de surprise. Le père de Loti s'avança et la gifla.

— Je regrette de t'avoir mise au monde, dit-il d'une voix dure.

Il prit son élan pour la frapper à nouveau mais, cette fois, Darius saisit son poignet et l'arrêta.

Le père de Loti dévisagea Darius avec stupéfaction et colère.

— Ne posez pas la main sur elle, menaça le jeune garçon.

— Petite fouine, répondit le père. Je peux te faire pendre pour ce geste. Personne ne doit manquer de respect aux anciens.

— Alors faites-moi pendre, répondit Darius.

Le père resta bouche bée. Quand Darius lâcha son poignet, il fit un pas en arrière.

Loti saisit alors la main de Darius et Godfrey vit qu'il serra ses doigts entre les siens, pour la rassurer et pour lui dire qu'il était là.

— Tout ceci importe peu, dit Bokbu quand tous se turent. Ce qui compte, c'est ce que nous pouvons faire.

Tous les villageois échangèrent des regards au milieu d'un silence tendu. Godfrey ne pouvait croire qu'une telle chose ait pu se produire. Cela changeait la donne. Il était maintenant difficile pour Gwendolyn de s'éclipser à la tête de son peuple. Cependant, rester là aurait été du suicide.

— Abandonnons la fille ! cria un villageois.

Un murmure d'approbation s'éleva.

— Amenons-la jusqu'à Volusia, ajouta l'homme. Peut-être qu'ils l'accepteront comme une offrande et nous laisseront tranquille !

Des grognements d'approbation se firent entendre mais, visiblement, certains n'étaient pas d'accord. Ils étaient divisés.

— Vous ne la toucherez pas ! s'écria Loc, le frère de Loti. Pas sans me passer sur le corps.

— Ou le mien ! hurla Darius.

Les villageois éclatèrent d'un rire moqueur.

— Qu'est-ce qu'un infirme et un gamin aux cheveux longs pourraient bien faire pour nous arrêter !?

Encore une fois, un ricanement moqueur se fit entendre au milieu de la foule. Godfrey referma ses doigts sur la poignée de son épée, en se demandant si une bagarre était sur le point d'éclater.

— Assez ! hurla Bokbu. Vous ne voyez donc pas ce que l'Empire nous fait faire ? Nous nous disputons alors que ce sont *eux* que nous devrions combattre ! Nous ne valons pas mieux qu'eux.

Un silence s'empara de la foule : les villageois baissèrent la tête, honteux.

— Non ! poursuivit Bokbu. Nous allons préparer notre défense. Nous mourrons quoi qu'il arrive, autant mourir en combattant. Nous les attendrons et nous les combattrons quand ils arriveront.

— Avec quoi ? s'exclama un autre ancien. Nos épées en bois ?

— Nous avons des lances, rétorqua Bokbu, et leurs pointes sont aiguisées.

— Ils viendront avec de l'acier et des armures, dit l'ancien. Quel mal nos lances pourraient-elles bien leur causer ?

— Nous ne pouvons pas combattre ! hurla un autre. Nous allons attendre leur venue et nous les supplierons de nous épargner. Peut-être qu'ils seront magnanimes. Après tout, ils ont besoin de nous pour travailler.

Les villageois se mirent à parler tous en même temps. Godfrey resta bouche bée. Comment la situation avait-elle pu se détériorer à ce point si rapidement ?

Alors qu'ils les regardaient se disputer, quelque chose s'éveilla en lui – quelque chose qu'il ne pouvait réprimer. C'était une idée. Quand une idée le prenait, il était incapable de lui résister. Il fallait que l'idée sorte. Il la sentait bouillir en lui. Il n'aurait pas pu se taire, même s'il l'avait voulu.

Godfrey fendit la foule jusqu'au milieu de la place. Il sauta sur un rocher, agita les bras et cria :

— Attendez une minute ! tonna-t-il d'une voix profonde et claire qui ressemblait à s'y méprendre à celle de son père, le roi.

Les villageois se calmèrent, stupéfaits de voir un homme blanc ventripotent réclamer leur attention. Gwendolyn et ses compagnons semblaient encore plus surpris par son intervention. Godfrey n'était pas un guerrier mais il voulait leur parler...

— J'ai une autre idée ! s'écria-t-il.

Tous les yeux se tournèrent vers lui.

— Selon mon expérience, tout homme peut être acheté si l'on y met le prix. Et les armées se composent d'hommes.

Ils le dévisagèrent avec un air d'incompréhension.

— L'or parle la même langue dans tous les pays, poursuivit Godfrey. Et j'ai beaucoup d'or. Assez d'or pour acheter une armée.

Bokbu s'avança vers lui au milieu du silence.

— Et que proposez-vous, exactement ? Que nous donnions des sacs d'or aux soldats impériaux ? Vous pensez que cela les fera partir ? Volusia est une des cités les plus riches de l'Empire.

Godfrey secoua la tête.

— Je n'attendrai par l'arrivée de l'armée, dit-il. Ce n'est pas comme ça que ça marche. Je vais me rendre à Volusia. Je vais amener assez d'or pour acheter celui qui doit être acheté. J'ai conquis bien des hommes sans même lever une lance et je peux renvoyer cette armée

avant même qu'elle n'arrive.

Tous le fixèrent du regard. Godfrey lui-même tremblait d'avoir pris la parole de cette façon. Il ne savait pas ce qui lui avait pris. Peut-être l'injustice de la situation, peut-être le spectacle de cette fille courageuse en larmes... Il avait parlé avant même d'y réfléchir. Il fut surpris de sentir une main s'abattre sur son dos.

Un villageois s'approcha et lui adressa un hochement de tête approbateur.

— Tu es un homme blanc venu de l'autre côté de l'océan, dit-il. Tu fais les choses différemment, mais tu as eu une idée. Une idée téméraire et courageuse. Si tu veux entrer dans la cité avec des pièces d'or, nous n'allons pas t'en empêcher. Peut-être que tu pourras tous nous sauver.

Tous les villageois poussèrent soudain d'étranges roucoulements et levèrent leurs mains ouvertes en direction de Godfrey.

— Quel est ce bruit ? demanda Godfrey. Que font-ils ?

— C'est le salut de notre peuple, expliqua Bokbu. C'est comme cela que nous exprimons notre admiration. C'est un salut réservé aux héros.

Godfrey sentit une deuxième main taper sur son épaule, puis une autre. Après quoi, la réunion se dissipa rapidement, la dispute calmée par l'intervention de Godfrey. Au moins, la tension avait disparu. Les anciens du village allaient sûrement se réunir pour évoquer la stratégie.

Alors qu'il regardait les gens s'éloigner, un étrange sentiment s'empara de Godfrey. Avait-il vraiment proposé de se rendre dans une cité impériale hostile pour acheter quelqu'un qu'il ne connaissait pas ? Cela pouvait-il être considéré comme un acte de bravoure ? Ou comme un acte de stupidité crasse ?

Akorth et Fulton s'approchèrent et l'aidèrent à descendre de son perchoir.

Ils secouèrent la tête en souriant.

— Et tout cela sans boire une goutte, dit Akorth. Tu es *vraiment* en train de changer, mon ami.

— Je suppose que tu voudras des compagnons de voyage, dit Fulton, quelqu'un avec qui partager les pièces d'or. Nous pourrions peut-être t'accompagner. Après tout, nous n'avons rien de mieux à faire et nous sommes à court de boisson. Et je ne supporte plus cette grotte.

— Sans parler des bordels que nous pourrions trouver là-bas, ajouta Fulton avec un clin d'œil. J'ai entendu dire que Volusia était un endroit somptueux.

Godfrey resta bouche bée, ne sachant que répondre. Avant qu'il n'ait eu le temps de prononcer un mot, Merek, le voleur qui avait

rejoint les rangs de la Légion, se porta à sa hauteur.

— Tu devras passer par les ruelles, dit-il. Tu auras besoin d'un voleur à tes côtés. Un homme sans scrupules, comme toi. Je suis cet homme.

Godfrey le mesura du regard. Le garçon avait presque son âge. La ruse se lisait dans ses yeux. Merek ferait tout ce qui était en son pouvoir pour s'en sortir dans la vie. C'était la personne dont il avait besoin.

— Tu auras également besoin de quelqu'un qui connaît l'Empire, fit une voix.

Godfrey se tourna vers Ario, le jeune homme qui avait rejoint les rangs de la Légion après avoir traversé une jungle et un océan et, bien sûr, sauvé Thorgrin et ses compagnons.

— Je suis déjà allé à Volusia, dit le garçon. Je viens de l'Empire, après tout. Ta mission est téméraire et j'admire ceux qui sont téméraires. Je t'accompagne. Je te suivrai dans la bataille.

— La bataille ? dit Godfrey soudain anxieux.

La réalité de ce qu'il venait de proposer le frappa de plein fouet.

— Très bien, gamin, dit Akorth, mais il n'y aura pas de bataille. Les hommes meurent dans la bataille et nous n'avons pas l'intention d'y rester. Pas de bataille. Ce n'est qu'une expédition dans la cité. Une bonne occasion d'acheter de la boisson et des femmes et, bien sûr, de payer ceux que l'on doit payer, avant de rentrer à la maison comme des héros. Pas vrai, Godfrey ?

Godfrey hocha lentement la tête, le regard vide. Était-ce bien tout ce qu'ils allaient faire ? Il n'en était plus très sûr. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il avait encore ouvert sa grande bouche. Il n'était plus possible de revenir en arrière. Pourquoi fallait-il que, dans les moments de trouble, les qualités de son père ressortent du fond de lui-même ? Était-ce de la chevalerie ? Ou de l'impétuosité ?

Il se tourna vers Gwendolyn et Kendrick. Son frère et sa sœur lui adressèrent un regard entendu.

— Père serait fier de toi, dit Kendrick. Nous sommes fiers. C'est une offre risquée.

— Tu es l'ami de ce peuple maintenant, dit Gwendolyn. Ils t'admirent. Ils comptent sur toi. La confiance est une chose sacrée. Ne les abandonne pas.

Elle le prit dans ses bras, puis le détailla du regard, les yeux pleins d'inquiétude.

— Sois prudent, mon frère, dit-elle doucement.

Sur ces mots, elle et Kendrick tournèrent les talons. Illepra s'approcha à son tour, en souriant.

— Tu n'es plus un garçon, dit-elle. Aujourd'hui, tu es un homme. C'est avec la voix d'un homme que tu as parlé. Quand les gens

comptent sur toi, c'est à ce moment-là que l'on grandit. Tu es un héros. Peu importe ce qui se passera : maintenant, c'est ce que tu es. Un héros.

— Je ne suis pas un héros, dit Godfrey. Un héros n'a pas peur. Il n'a peur de rien. Il pense à ce qu'il fait. Moi, je n'ai pas réfléchi. Et j'ai plus peur que jamais auparavant.

Illepra hocha la tête et lui caressa la joue.

— C'est ce que ressentent tous les héros, dit-elle. On ne naît pas héroïque, on le devient en prenant des décisions difficiles. C'est une évolution. Et, toi, mon amour, tu as changé. Tu deviens l'un d'entre eux.

Elle se pencha et l'embrassa.

— Je reprends tout ce que j'ai dit, ajouta-t-elle. Reviens-moi. Je t'aime.

Ils s'embrassèrent à nouveau et, l'espace d'un instant, Godfrey s'égara dans ce baiser et laissa toutes ses peurs s'envoler. Il plongea son regard dans ses yeux rieurs. Quand elle tourna les talons et s'éloigna, il demeura seul et se demanda : *qu'ai-je fait ?*

Le corps endolori et couvert d'ecchymoses, Thor se réchauffait auprès du feu de camp naturel qui sortait de la pierre. Reece, Matus, Conven, O'Connor et Elden étaient assis à côté de lui. Tous étaient épuisés. Appuyés contre la paroi, ils luttèrent pour garder les yeux ouverts.

Thor n'avait jamais été aussi fatigué et il savait que son épuisement n'était pas naturel. Il y avait quelque chose dans l'air, peut-être dans cette étrange vapeur rouge qui s'élevait et disparaissait. C'était comme si chaque pas pesait une tonne.

Il pensa à leur chute dans ce tunnel interminable. Fort heureusement, il s'était arrêté en pente douce, leur vitesse avait décru et ils avaient atterris mollement sur un lit de mousse noire. Cette dégringolade les avait sauvés de la mort, non sans laisser des traces sur leurs corps. Combien de mètres avaient-ils parcouru ? Beaucoup, certainement, mais Thor pouvait encore entendre les cris strident du monstre au-dessus de sa tête. Il avait eu de la chance de ne pas finir dévoré.

Ils avaient d'autres problèmes, à présent. Ils s'enfonçaient sous la surface de la terre et Thor n'aurait su dire s'ils allaient, oui ou non, dans la bonne direction – ni même s'il y avait une bonne direction dans ce lieu maudit. Après la chute, ils avaient ramassé leurs affaires et s'étaient remis en route dans une nouvelle série de tunnels. Une mousse noire recouvrait la roche et d'étranges petits insectes aux yeux orange suivaient le groupe en rampant.

Quand la fatigue les avait empêchés d'aller plus loin, ils s'étaient arrêtés devant un petit feu naturel. Ils étaient tombés d'épuisement, en sachant qu'ils allaient devoir dormir et récupérer.

Assis en silence, le dos appuyé contre la paroi rocheuse recouverte de mousse, Thor sentait ses yeux se fermer. Il avait l'impression d'avoir des milliers d'années de sommeil à récupérer, l'impression de marcher dans cette grotte depuis le début des temps.

Il avait perdu la notion du temps et de l'espace. Se trouvait-il là depuis une lune ou un an ? Tout ce dont il se souvenait, alors qu'il contemplait le feu et ses étincelles, c'était le visage de Andronicus et leur longue chute au milieu des ténèbres. Il commençait à croire qu'il ne sortirait jamais d'ici. Cette grotte serait sans doute le lieu de son dernier repos. Cette pensée l'empêchait de se reposer. Il ne put s'empêcher de se demander quel monstre l'attendait au prochain virage. La prochaine fois, il ne serait peut-être pas si chanceux.

Son regard s'égarait entre les flammes et il réalisa qu'ils étaient contraints de passer la nuit ici – s'il y avait une nuit dans ce lieu maudit. Pourraient-ils se réveiller ? Trouveraient-ils Guwayne ?

Un sentiment de culpabilité traversa soudain Thor : il avait entraîné ses frères dans cet enfer pour une affaire personnelle. Il n'avait pas voulu qu'ils le suivent, mais il était heureux de les avoir à ses côtés. Thor était bien décidé à trouver Guwayne, puis à tirer ses frères de ce mauvais pas, d'une manière ou d'une autre. Pour leur bien, sinon pour le sien.

Tous ses compagnons fixaient le vide, au milieu d'un silence sinistre, chacun perdu dans ses pensées. Seuls se faisaient entendre les craquements du feu. Thor se demanda s'il reverrait jamais Gwendolyn – ou même la lumière du jour. Il commençait à ne plus y croire. Il comprit qu'il devait se changer les idées.

— J'ai besoin d'une histoire, dit Thorgrin, surpris lui-même d'entendre sa propre voix briser le silence.

Tous lui adressèrent des coups d'œil surpris.

— Peu importe laquelle, dit Thor. Peu importe qui la raconte. N'importe quelle histoire.

Il avait besoin de quitter ce lieu, de quelque manière que ce soit.

Une brise sifflante traversa le couloir de pierre et Thor se demanda qui prendrait la parole. Quelqu'un avait-il seulement l'énergie de parler ?

Enfin, au bout d'un silence qui parut interminable, alors que Thor se résignait à demeurer seul avec ses pensées, une voix brisa le silence. Une voix grave et lente, qui trahissait une grande fatigue. Celle de Matus, à la grande surprise de Thor. Il se pencha vers les flammes, avant de raconter :

— Mon père était un homme dur, dit-il lentement. Un compétiteur. Un jaloux. Pas le genre de père à s'extasier devant la réussite de son enfant. Au contraire, il se sentait menacé par nous. Il fallait toujours qu'il soit meilleur que moi, dans tous les domaines. C'est ironique car, moi, je ne voulais rien de plus que l'aimer et rester près de lui toute ma vie. Mais, plus j'essayais de me rapprocher de lui, plus il me repoussait. Il trouvait un moyen de créer une dispute, pour me garder à distance. J'ai mis du temps à comprendre que ce n'était pas moi qu'il détestait, mais lui-même.

Matus prit une grande inspiration, le regard tourné vers les flammes, comme perdu dans un autre monde. Thor ne comprenait que trop bien ce qu'il ressentait : il avait vécu la même chose avec l'homme qui l'avait élevé.

— J'avais l'impression d'être né dans la mauvaise famille, poursuivit Matus. L'impression de ne pas être à ma place ou de ne pas être ce que l'on attendait de moi. Le problème, c'est que je n'ai jamais bien compris ce que mon père aurait voulu que je sois. Je savais que je ne ressemblais pas aux autres MacGils des Isles Boréales. Je me sentais plus proche des MacGils de l'Anneau, ajouta-t-il en adressant un

regard à Reece. Je vous enviais. Je voulais m'échapper des Isles et rejoindre le continent pour m'engager dans la Légion, mais je ne pouvais pas. J'étais condamné à rester où j'étais. Mes frères me détestaient. Mon père me détestait. La seule personne qui m'aimait, c'était ma sœur, Stara... Et ma mère.

Quand il prononça ce dernier mot, sa voix trahit son angoisse et son chagrin. Un long silence suivit. Enfin, Matus eut le courage de reprendre la parole, visiblement épuisé, comme si les émotions drainaient les dernières bribes de ses forces.

— Un jour, dit-il en se raclant la gorge, alors que j'avais treize ans, mon père m'a fait appeler pour partir à la chasse. La chasse avait été organisée pour mes frères aînés, mais il m'a mis au défi de les accompagner. Non pas parce qu'il m'en pensait capable, mais surtout parce qu'il voulait me montrer qu'il était le plus fort, que mes frères étaient également plus fort... Il voulait que je me ridiculise.

Matus soupira.

— Plus tard, une fois la journée bien avancée, nous avons croisé la route d'un énorme sanglier – le plus gros que je n'avais jamais vu. Mon père l'a immédiatement chargé, mais sans faire preuve de la finesse qu'il croyait avoir. Il a lancé une javeline et manqué son coup. Mes frères, impuissant, ont échoué également. Le sanglier s'est jeté sur mon père pour l'encorner. J'aurais dû le laisser faire, mais j'ai réagi bêtement. Mon père l'ignorait à l'époque, mais j'avais passé de longues nuits à m'entraîner à tirer à l'arc. Ce jour-là, j'ai tiré deux coups parfaits qui ont transpercé la tête du sanglier. L'animal est tombé avant même de toucher mon père.

Matus soupira et se tut un instant.

— T'a-t-il remercié ? demanda Reece.

Matus secoua la tête.

— Il m'a jeté un regard dont je me souviendrai toute ma vie. Un regard qui trahissait sa colère, son sentiment d'humiliation et sa jalousie. Il avait survécu parce que son plus jeune fils avait abattu un sanglier que lui-même n'avait pas réussi à tuer. Ce jour-là, sa haine pour moi n'a fait que grandir.

Un long silence tomba sur le groupe, ponctué seulement par les craquements du feu. Thor songea que son propre père ressemblait à celui de Matus.

Plongé dans ses pensées, il crut que l'histoire était terminée, mais Matus reprit brusquement la parole :

— Le lendemain, ma mère est morte. Elle n'avait jamais vraiment supporté les tempêtes des Isles Boréales. C'était une femme fragile et délicate, que mon père avait ramenée avec lui du continent par ambition. Elle a attrapé un simple rhume et ne s'en est jamais remise – mais ce qui l'a vraiment tué, je crois, c'est le chagrin d'avoir quitté le

continent. Je l'aimais et cela me suffisait pour vivre mais, quand elle est morte, j'ai eu le sentiment que plus rien ne me retenait là-bas. J'ai assisté à ses funérailles avec les autres sur le Mont Eleusis. Tu sais où c'est ? demanda-t-il à Reece.

Celui-ci hocha la tête.

— La première capitale, répondit-il.

Matus hocha la tête à son tour.

— Tu connais bien l'histoire cousin.

— J'ai appris quand j'étais enfant, dit Reece. Bien avant la Cour du Roi, le siège du pouvoir se trouvait dans les Isles Boréales. Il y a cinq cents ans, c'était là-bas que régnaient les rois. Avant la Séparation.

Matus hocha la tête. Thor les dévisagea l'un après l'autre, en se demandant jusqu'où s'étendaient leur culture et ce qu'ils savaient sur l'histoire de l'Anneau. Il aurait aimé apprendre toutes ces choses, les histoires des rois de jadis et des grands guerriers. Il aurait voulu apprendre ce qui s'était passé dans l'Anneau des siècles plus tôt : les guerres, les batailles héroïques, les héros, les guerriers, les capitales et les sièges du pouvoir... Mais ce n'était pas le moment d'y penser. Un jour, il prendrait le temps d'apprendre. *Un jour*, se promit-il.

— *Quoi qu'il en soit...*, dit Matus. Ce jour-là, je me suis recueilli sur la tombe de ma mère et j'ai pleuré. C'était trop pour moi. Bien après le départ des autres, je suis resté en compagnie de la mort, toute la nuit durant. C'est comme ça que j'ai appris à la reconnaître. Je rends mon père responsable de sa mort. Il n'est même pas venu aux funérailles. Je ne le lui pardonnerai jamais. C'était un homme égoïste.

Matus soupire.

— Ici, dans ce lieu, je ressens la même sensation. Une sensation que je ne pensais pas ressentir à nouveau : celle de la mort toute proche. Ma mère est là, quelque part. J'ai peur de la retrouver et, en même temps, j'ai hâte.

Son histoire terminée, il se tut. Thor le voyait soudain sous un jour nouveau. Ce récit l'avait transporté bien loin de cette grotte. Matus reverrait-il sa mère ? se demanda-t-il.

Et, surtout, Thor trouverait-il Guwayne ?

Darius fut tiré d'un sommeil agité aux premières lueurs de l'aube par le cor du village – un bruit gémissant qui faisait mal aux oreilles. Il comprit immédiatement qu'il y avait un problème. On n'utilisait le cor qu'en cas d'extrême urgence. En fait, il n'avait entendu le cor qu'une seule fois auparavant, quand il était un petit garçon. Un des villageois avait essayé de s'échapper. Il avait été rattrapé par l'Empire, torturé et exécuté devant tous les autres.

Avec un mauvais pressentiment, Darius sauta du lit et s'habilla rapidement et quitta sa cabane en trombe, Dray sur ses talons. Il pensa immédiatement à Loti et à la réunion qui avait eu lieu la veille. Les villageois s'étaient disputés âprement sur la décision à prendre. Tous s'étaient préparés au pire et à la vengeance inévitable de l'Empire. Comme d'habitude, aucun n'avait été prêt à prendre les armes. Cela n'avait pas surpris Darius...

Cependant, il n'avait pas imaginé que l'Empire arriverait si rapidement, dès le lendemain matin. Il aurait dû savoir que la vengeance de l'Empire n'attendait pas.

Darius parcourut en courant la rue qui traversait le village, pour rejoindre une foule grandissante d'hommes et de femmes, d'enfants, de frères, de cousins, d'amis qui se pressaient vers la grande place.

Dray le suivit en mordillant avec affection les talons de son maître, toujours intéressé par l'agitation de la foule. Darius aurait voulu lui expliquer que tout ceci n'était pas un jeu et n'augurait rien de bon mais le chien n'aurait rien compris.

En balayant la foule du regard à la recherche de Loti, Darius commençait à craindre que quelque chose lui était arrivé et qu'elle avait besoin de lui plus que jamais. La veille, ils s'étaient mis d'accord : si quelque chose devait arriver – n'importe quoi –, ils se retrouveraient près d'un arbre remarquable, à l'orée du village. Darius se précipita pour voir si elle se trouvait là-bas, au point de rendez-vous.

C'était le cas, à son grand soulagement. Elle fouillait, elle aussi, la foule du regard, probablement à sa recherche, paniquée.

Il lui tendit les bras et elle se blottit contre lui, les yeux rougis par les larmes. Elle avait dû passer une nuit très longue et très désagréable avec de sa famille.

— Darius, murmura-t-elle contre son oreille en prenant une inspiration brève.

Sa voix trahissait son soulagement et sa peur.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Tout va bien. Peu importe ce qui se passe, tout va bien se passer.

En tremblant, elle secoua la tête et le regarda dans les yeux.

— Tout ne va pas bien, dit-elle. Rien n'ira plus jamais bien. L'Empire veut me tuer. Ils veulent se venger. Notre propre peuple veut me tuer. Il faut payer le prix.

— Écoute-moi, dit Darius d'un ton ferme et saisissant Loti par les épaules. Quoi qu'il arrive aujourd'hui, ne leur dis pas que c'était toi. Tu m'entends ? Ne te dénonce pas.

Elle lui adressa un regard incertain.

— Mais si jamais..., commença-t-elle.

Il secoua la tête fermement.

— Non, dit-il aussi sévèrement que possible. *Jure-le-moi.*

Elle plongea son regard dans le sien et Darius sentit qu'elle puisait sa force en lui. Elle hocha la tête et se redressa sensiblement.

— Je le jure, dit-elle doucement.

Darius hocha la tête, satisfait. Il la prit par la main et la guida vers la grande place.

Au détour du virage, la foule apparut, massée au milieu du village, alors que le cor retentissait à nouveau. Darius se hissa sur la pointe des pieds pour voir ce qui se passait au-delà et son cœur manqua un battement. Un régiment impérial bloquait la sortie – plusieurs centaines d'hommes en armures de plate. Des rangs de zertas, également protégés par des pièces d'armure, les suivaient.

Il n'y avait rien de plus à dire. La peur et l'angoisse se lisaient sur les visages de tous les villageois. Ils n'avaient pas d'armes pour se défendre. En outre, ils n'auraient eu aucune chance contre une armée de professionnels.

Darius se prépara au pire : il attendit que l'Empire charge. Cependant, seul un silence étrange et gênant suivit l'arrivée de la troupe. Les soldats se contentèrent de toiser les villageois, alors que leurs bannières claquaient dans le vent. Enfin, un commandant s'avança, flanqué d'une douzaine de soldats.

— Le sang a été versé, tonna-t-il, et le sang doit être payé. Votre peuple a pris un des nôtres. Vous avez brisé la loi cardinale. Nos deux peuples vivent en harmonie, parce que vous respectez les règles. Vous savez ce qu'il en coûte de les enfreindre.

Il s'interrompit.

— Du sang pour du sang, dit-il. Notre grande Impératrice, Volusia, la plus grande des souveraines de Volusia, le Dieu de l'Est et le chef suprême de l'océan et des navires, dans sa gracieuse miséricorde, a pris la décision de ne pas vous tuer tous. Elle accepte de ne punir qu'un seul d'entre vous : celui qui a commis cet acte ignoble. Elle vous accorde cette grâce aujourd'hui seulement, car nous avons célébré le festival de nos dieux hier.

Il se tut et, l'espace d'un instant, seul se fit entendre le claquement des bannières.

— Maintenant, tonna-t-il, que celui qui a commis le crime fasse un pas en avant et accepte de souffrir au nom de son peuple. Cette offre généreuse ne vous sera pas accordée une deuxième fois. Qu'il se présente.

Les villageois échangèrent des regards paniqués. Certains se tournèrent vers Loti, en se demandant s'ils devaient la dénoncer. La main de la jeune fille se mit à trembler contre celle de Darius. En larmes, elle hésitait visiblement à faire un pas en avant.

Darius sut que son honneur ne le permettrait pas.

Il se tourna vers elle.

— Souviens-toi : tu as juré, dit-il doucement.

Sa décision prise, il fendit la foule et s'avança vers le commandant. Des hoquets de surprise se firent entendre parmi les villageois.

— C'était moi, Commandant, hurla-t-il d'une voix sonnante.

Il tremblait intérieurement, mais il refusa de le montrer. Il serait plus grand que sa peur. Il dominerait ses craintes. Debout, le torse bombé, il défia l'Empire du regard.

— C'est *moi* qui ai tué le maître d'œuvre.

Le commandant le toisa sévèrement. C'était un homme grand et cornu, à la peau jaune, aux yeux rouges comme tous ceux de son peuple. Darius devina dans son regard une forme de respect.

— Tu as admis tes crimes, dit-il. C'est bien. Pour te récompenser, je te torturerai rapidement avant de te tuer.

Le commandant adressa un signe de tête à ses hommes. Une douzaine de soldats s'avancèrent dans un fracas d'armures et d'éperons. Ils encerclèrent Darius et le saisirent brutalement par les bras, avant de le traîner vers le commandant.

Dray se mit à grogner. Il referma ses mâchoires sur le mollet de l'un d'entre eux. Celui-ci poussa un cri et relâcha Darius. Sans cesser de gronder avec fureur, le chien le mordit jusqu'au sang.

Le soldat tira son épée et Darius sut qu'il devait agir rapidement, s'il voulait sauver la vie de Dray.

— Dray ! cria-t-il d'un ton sec. Rentre à la maison !

MAINTENANT !

Darius prit soin d'utiliser sa voix la plus autoritaire, en priant pour que Dray obéisse. Le chien relâcha sa proie et partit en courant entre les jambes des villageois.

Il échappa de peu au coup d'épée du soldat, qui fendit l'air. L'homme saisit à nouveau le bras de Darius et se remit en route.

— Non ! cria une voix.

Ils s'arrêtèrent net et se tournèrent vers Loti qui s'avança, en larmes.

— Il n'a rien fait ! Il est innocent. C'était moi, cria-t-elle.

Le regard stupéfait du commandant passa de l'un à l'autre, comme

s'il se demandait qui croire.

— Ce ne sont que les mots d'une femme qui veut sauver son mari, s'écria Darius. Ne la croyez pas !

Le commandant impérial les détailla tous les deux du regard. Le cœur de Darius battait à toute allure : il pria pour que l'homme le croit.

— Penses-tu vraiment qu'une faible femme aurait pu étrangler un maître d'œuvre ? ajouta Darius.

Enfin, le commandant esquissa un sourire mauvais.

— Tu nous insultes, dit l'homme à Loti, si tu penses qu'un de nos hommes aurait pu être tué par une faible femme comme toi. Si c'était le cas, je t'aurais tuée moi-même. Tais-toi, gamine, avant que je ne te transperce d'un coup d'épée.

— Non ! hurla Loti.

Darius vit que des hommes l'entraînaient et la retenaient, alors qu'elle se débattait comme une diablesse. Sa loyauté émut Darius profondément et lui réchauffa le cœur à l'approche de la mort.

Les soldats le tirèrent brutalement et l'attachèrent au pilori, en écrasant son visage contre le poteau. Des mains rudes déchirèrent sa tunique, exposant son dos au soleil matinal et à la brise fraîche.

— Comme je suis d'humeur généreuse, tonna le commandant, nous commencerons par cent coups de fouet !

Darius avala sa salive avec difficulté. Il ne laisserait personne voir la peur sur son visage. Il se prépara à la terrible douleur.

Avant même d'avoir eu le temps d'y penser, Darius entendit claquer un fouet et toutes les terminaisons nerveuses de son corps se mirent à hurler sous l'effet du coup. Il eut l'impression qu'on lui arrachait la peau. Il n'avait jamais eu à supporter une telle souffrance. Allait-il s'en remettre ? Comment pourrait-il supporter quatre-vingt-dix-neuf coups supplémentaires ?

Le fouet claqua à nouveau et le coup fut plus violent encore que le précédent. Darius poussa un grognement en repliant ses doigts autour du poteau pour ne pas hurler.

Les coups se mirent à pleuvoir, encore et encore. Darius se crut perdu dans un ailleurs fait d'honneur, de gloire et de courage. Un lieu de sacrifice. Un lieu où il devait sauver la femme qu'il aimait. Il pensa à Loti, à la douleur qu'il aurait ressentie si elle avait eu à subir un tel traitement. Il pensa à son frère informé – un garçon que Darius aimait et respectait et pour lequel il se serait également sacrifié. Il accepta les coups, l'un après l'autre, en sachant qu'il les prenait à leur place.

Il s'enfonça un peu plus en lui-même, dans ce lieu d'évasion. Ce faisait, il sentit un picotement familier courir dans ses bras. Tout son corps lui demandait d'utiliser son pouvoir et son pouvoir brûlait de se manifester. Darius savait qu'il avait les moyens de se sortir de cette

situation. Il pouvait les vaincre.

Mais il ne le ferait pas. Il se retiendrait. Il craignait d'utiliser son pouvoir. Il ne voulait pas devenir un paria aux yeux de son peuple. Il préférerait mourir en martyr plutôt que de rester dans les mémoires pour de mauvaises raisons.

Un coup de fouet, puis un autre. Darius lutta pour rester debout. Il ouvrit grand la bouche à la recherche de l'air. Il aurait fait n'importe quoi pour une gorgée d'eau. Il se demandait s'il survivrait encore longtemps quand, soudain, une voix perça l'air :

— Assez ! tonna une voix. Vous n'avez pas le bon coupable.

Le claquement du fouet s'interrompit. Darius se tourna péniblement. Il fut surpris de voir Loc, le frère infirme de Loti, s'avancer devant la foule.

— C'est *moi* qui ai tué le maître d'œuvre, dit Loc.

Le commandant haussa les sourcils avec un air d'incompréhension.

— Toi ? dit-il d'une voix incrédule.

Ce fut alors que Raj fit un pas en avant et se porta à la hauteur de Loc.

— Non, dit-il. C'est moi qui l'ai tué.

Desmond s'approcha à son tour.

— Non, c'était moi ! dit Luzi.

Un lourd silence s'abattit sur la foule jusqu'à ce qu'un à un, tous les amis de Darius se présentent devant le commandant.

— Non, c'était moi ! répétèrent les voix.

Une reconnaissance infinie envahit alors Darius, touché par la loyauté de ses amis. Il était maintenant prêt à souffrir un million de morts pour les remercier. Tous se dressaient fièrement devant l'Empire pour se faire punir à sa place.

Le commandant poussa un grognement de frustration. Il marcha vers Darius et le saisit vivement par la peau du dos, avant de se pencher à son oreille. Tout en murmurant, il souffla son haleine chaude sur Darius :

— Je devrais te tuer, gamin, siffla-t-il, pour te punir de m'avoir menti.

Darius sentit une lame se presser contre sa gorge, sentit le commandant appuyer, comme pour mettre sa menace à exécution.

Au lieu de cela, une main le saisit par la queue de cheval. Il sentit la lame se poser contre ses cheveux – ses cheveux qu'il n'avait pas coupé depuis sa naissance.

— Je te laisse un petit souvenir, dit le commandant en esquissant un sourire sombre.

— NON ! hurla Darius.

Étrangement, l'idée de se faire couper les cheveux l'affectait plus que les coups de fouet.

Les villageois poussèrent des hoquets de surprise quand la lame du commandant trancha la chevelure. Darius renversa la tête contre sa poitrine, humilié, mis à nu.

Le commandant coupa alors les liens qui retenaient ses chevilles et ses pieds et Darius s'écroula. Affaibli par les coups de fouet, désorienté, il sentait encore tous les yeux posés sur lui. Malgré la douleur, il se força à se relever.

Il fit face au commandant, le regard fier.

Celui-ci se tourna vers la foule.

— L'un d'entre vous se cache ! tonna-t-il. Vous avez une journée pour vous décider. Demain, à l'aube, je reviendrai. Vous me direz qui a tué cet homme. Si vous ne le faites pas, chacun d'entre vous sera torturé et tué. C'est le prix à payer pour avoir menti et pour m'avoir forcé à revenir. Je fais preuve de pitié. Mentez une deuxième fois et, sur mon âme, je le jure, vous saurez que j'avais jusque là fait preuve de clémence.

Le commandant se remit en selle, fit signe à ses hommes et tous repartirent dans un nuage de poussière d'où ils étaient venus. Darius, étourdi, vit à peine Loti et ses amis se précipiter vers lui pour l'attraper juste avant qu'il ne perde conscience. *Tout ce qui peut arriver, pensa-t-il en levant les yeux vers le ciel avant de sombrer, avant le prochain lever du soleil...*

Flanqué de Akorth, Fulton, Merek et Ario, Godfrey remontait la route poussiéreuse menant à la grande cité de Volusia, en se demandant dans quel pétrin il s'était encore fourré. Il jeta un regard oblique à ses improbables compagnons d'aventure et sut immédiatement qu'il allait avoir un problème. Akorth et Fulton étaient doués pour la boisson et les plaisanteries, mais guère plus. Merek, le voleur qui s'était élevé de sa condition en trouvant le moyen de s'évader du donjon royal puis d'intégrer la Légion, devait avoir de bons contacts avec le monde des bas-fonds et des allées sombres, mais guère plus encore une fois. Enfin, Ario, le gamin chétif venu de la jungle impériale, aurait été plus à sa place sur les bancs de l'école.

Godfrey secoua la tête en examinant son triste groupe. Ils faisaient de biens beaux héros, en route vers une mission impossible : pénétrer dans la cité la plus surveillée de l'Empire, trouver la personne à acheter et la convaincre d'accepter l'or qui pendait à leurs ceintures. Et Godfrey était chargé de mener le groupe... Comment avaient-ils pu lui faire confiance ? Lui-même ne se serait pas fait confiance. Passer les portes de la cité serait déjà une surprise. Et il n'avait pas encore le moindre plan pour y arriver.

Entre toutes les folies qu'il avait fait dans sa vie, Godfrey ne comprenait toujours pas comment il avait fait pour s'embarquer dans celle-ci. Il avait succombé à un élan incontrôlable de bravoure. Dieu seul avait pourquoi. Il aurait mieux fait de se taire et de rester à l'abri avec Gwendolyn et les autres. Au lieu de cela, il se retrouvait là, pratiquement seul, prêt à donner sa vie pour les villageois. Cette mission se présentait mal depuis le début.

Tout en marchant, Godfrey saisit l'outre à vin dans les mains de Akorth. Il but de longues gorgées qui lui montèrent à la tête immédiatement, pour son plus grand plaisir. Il aurait voulu faire demi-tour, mais quelque chose au fond de lui l'en empêchait. Il pensait à cette fille, Loti. Elle avait été si courageuse : elle avait tué un maître d'œuvre pour défendre son frère infirme. Il l'admirait. Il savait que les villageois n'étaient pas assez nombreux pour se défendre. Il fallait trouver un autre moyen et Godfrey avait appris au cours de ses derniers mois qu'il y avait *toujours* un autre moyen. S'il y avait bien une chose qu'il savait faire, c'était trouver un autre moyen : c'est-à-dire trouver la bonne personne – et le bon prix.

Godfrey but à nouveau, pour noyer la haine qu'il éprouvait envers sa propre chevalerie. Il aimait la vie et, surtout, la survie plus que le courage – et pourtant il ne pouvait s'empêcher de s'embarquer dans ce genre d'aventures. L'humeur sombre, il tâcha d'ignorer les plaisanteries incessantes de Akorth et Fulton, qui n'avaient pas cessé

de parler depuis leur départ.

— Je sais ce que je ferais dans un bordel de femmes de l'Empire, dit Akorth. Je leur enseignerais les plaisirs de l'Anneau.

— Tu ne leur enseignerais rien du tout, rétorqua Fulton. Tu serais trop saoul que tu n'arriverais même pas à te hisser dans leurs lits !

— Et toi ? grommela Akorth. Tu ne serais pas trop saoul, toi aussi ?

Fulton gloussa.

— Oui, je serais même trop saoul pour trouver l'entrée du bordel ! dit-il en riant aux éclats de sa propre plaisanterie.

— Ils n'arrêtent jamais, ces deux-là ? demanda Merek à Godfrey en se portant à sa hauteur. Nous marchons vers la mort et ils le prennent un peu trop bien.

— Non, tu te trompes, dit Godfrey en soupirant. Vois le bon côté des choses. Je les ai supporté toute ma vie. Tu n'auras à les supporter que quelques heures. D'ici là, nous serons tous morts.

— Je ne sais pas si je tiendrai quelques heures, dit Merek. Peut-être que je n'aurais pas dû me porter volontaire pour cette mission...

— Peut-être ? s'étouffa Akorth. Gamin, tu n'as pas idée !

— Comment penses-tu nous aider, d'ailleurs ? ajouta Fulton. Un voleur ? Qu'est-ce que tu vas faire ? Voler les cœurs de l'Empire ?

Akorth et Fulton éclatèrent de rire. Merek s'empourpra.

— Un voleur est vif et habile de ses mains, plus que vous ne le serez jamais, répondit-il gravement. Et je n'aurais aucune difficulté à trancher une gorge...

Il fixa Akorth du regard, d'un air entendu, en tirant lentement la lame de sa ceinture.

Akorth leva vivement les mains, comme pour se défendre.

— Je ne voulais pas t'insulter, mon garçon, dit-il.

Merek fit à nouveau glisser la lame dans son fourreau et se remit en marche. Akorth resta plus silencieux après cela.

— Tu as du caractère, toi, dit Fulton. C'est utile dans la bataille, mais pas entre amis.

— Et qui as dit que nous étions amis ? demanda Merek.

— Je pense que tu as besoin d'un verre, dit Akorth.

Il lui tendit l'outre à vin pour faire la paix, mais Merek l'ignora.

— Je ne bois pas, dit-il.

— Tu ne bois pas ? répéta Fulton. Un voleur qui ne boit pas ! ?

Nous sommes cuits.

Akorth lampa une longue gorgée.

— J'aimerais bien entendre cette histoire..., commença Akorth.

Une voix douce l'interrompit :

— Je m'arrêterais là si j'étais vous.

Godfrey fut surpris de voir le garçon, Ario, s'arrêter au milieu de la

route. Il fut impressionné par son calme et son instinct : Ario scrutait les bois, comme s'il avait aperçu quelque chose.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ? demanda Godfrey.

— Et pourquoi on écoute ce gamin ? ajouta Fulton.

— Parce que ce gamin est votre seul espoir de traverser des terres impériales, dit Ario calmement. Parce si vous n'aviez pas écouté ce gamin, si vous aviez fait trois pas de plus, vous seriez bons pour la chambre de torture.

Tous le dévisagèrent avec stupéfaction. Le garçon se pencha, ramassa un caillou et le jeta sur le sentier. Le caillou atterrit à quelques mètres et, sous les yeux ébahis de Godfrey, déclencha un mécanisme secret : un filet caché sous des feuilles mortes, jaillit de terre. Quelques pas de plus et le groupe aurait été pris au piège.

Tous se tournèrent vers Ario avec un respect renouvelé.

— Si ce garçon nous sauve la vie, dit Godfrey, nous sommes ne plus grand danger que je ne le pensais. Merci. Je t'en dois une. S'il nous reste de l'or, je t'en donnerai.

Ario haussa les épaules et se remit en marche sans leur jeter un regard supplémentaire :

— L'or ne représente rien pour moi, dit-il.

Ses compagnons échangèrent des regards émerveillés. Godfrey n'avait jamais rencontré quelqu'un d'aussi nonchalant et stoïque face au danger. Il commençait à comprendre qu'ils avaient de la chance de l'avoir.

Ils le suivirent, alors que les jambes de Godfrey tremblaient déjà sous l'effet de la fatigue. Leur misérable petit groupe d'aventuriers parviendrait-il seulement à atteindre les portes de la cité ?

*

Quand ses genoux se mirent à trembler d'épuisement, le soleil avait atteint son zénith et Godfrey avait vidé une deuxième outre à vin. Enfin, après de longues heures de marche, l'orée de la forêt apparut. Au-delà, de l'autre côté d'une longue plaine, une large route pavée conduisait à la plus grande cité que Godfrey ait jamais vue.

Les portes de Volusia.

Plusieurs douzaines de soldats gardaient l'entrée, vêtus d'armures rutilantes aux couleurs impériales et coiffés de casques à pointe, armés de hallebardes, figés comme des statues. Ils surveillaient un immense pont-levis, à une quinzaine de mètres de Godfrey.

Le groupe demeura caché sous le couvert des arbres, pour évaluer la situation, et Godfrey sentit tous les regards se poser sur lui.

— Et maintenant ? dit Merek. Quel est ton plan ?

Godfrey avala sa salive avec difficulté.

— Je n'en ai pas, répondit-il.

Merek ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Tu n'as pas de plan ? s'exclama Ario d'un ton indigné. Pourquoi t'es-tu porté volontaire, dans ce cas ?

Godfrey haussa les épaules.

— J'aimerais le savoir, dit-il. Sans doute par stupidité. Saupoudrée d'ennui.

Tous poussèrent des grognements en le foudroyant du regard, avant de se retourner vers les portes.

— Tu veux dire, résuma Merek, que tu nous as conduits au pied de la cité la plus surveillée de l'Empire sans le moindre plan ?

— Qu'est-ce que tu comptais faire ? demanda Ario. Passer les portes comme le dernier des quidams ?

Godfrey dressa en pensée la liste de ses plus grandes folies et réalisa que celle-ci remportait la palme. Il aurait aimé se souvenir de toutes ses frasques, mais la tête lui tournait sous l'effet du vin ingurgité.

Enfin, il rota et répondit :

— C'est exactement ce que je compte faire.

Reece ouvrit lentement les yeux, étourdi par les vapeurs écarlates qui fumaient ça et là, et balaya la grotte du regard. Il avait dû s'assoupir, encore appuyé contre la paroi. Devant lui, le petit feu naturel continuait de brûler. Combien de temps avaient-ils dormi ?

Reece compta ses compagnons : Thorgrin, Matus, Conven, O'Connor, Elden et Indra. Tous étaient étendus près de feu. Il les secoua doucement pour les réveiller, un par un.

Sa tête semblait peser une tonne et Reece dut lutter pour se redresser et, enfin, se lever. C'était comme s'il avait dormi cent ans. Il plissa les yeux pour percer les ténèbres quand un gémissement étouffé se fit entendre, mais il n'aurait su dire d'où le bruit était venu. Il avait l'impression d'arpenter le royaume des morts depuis toujours – ou comme s'il avait passé plus de temps ici que dans le royaume des vivants.

Il n'avait aucun regret. Il était aux côtés de son frère et il n'aurait voulu se trouver nulle part ailleurs. Thor était son meilleur ami et Reece puisait sa force dans sa volonté d'affronter les épreuves, dans sa détermination à sauver son fils du royaume des morts. Reece l'aurait suivi jusqu'au fin fond de l'enfer.

Reece avait souffert lui aussi, il n'y avait pas si longtemps, de la perte d'un être cher. Il vivait avec le chagrin d'avoir perdu Selese tous les jours et il comprenait ce que Thorgrin était en train d'endurer. Comme il était étrange de se trouver ici... Reece se sentait plus proche de Selese que jamais et ce sentiment l'apaisait. En pensant à elle, il se rappela qu'il avait été réveillé par un rêve... Il avait vu le visage de Selese penché vers le sien. Elle lui souriait.

Un deuxième gémissement perça obscurité. Reece se tourna de tous côtés, les doigts refermés sur la poignée de son épée, en alerte. Comme un seul homme, les compagnons se remirent en route, Thorgrin à leur tête. Reece était affamé, d'une faim qu'il ne pourrait jamais satisfaire, comme s'il n'avait pas mangé depuis un million d'années.

— Combien de temps avons-nous dormi ? demanda O'Connor.
Tous s'entregardèrent.

— J'ai l'impression d'avoir vieilli, dit Elden.

— Tu as l'air d'avoir vieilli, concéda Conven.

Reece fit jouer les articulations de ses bras et de ses jambes. Elles étaient raides, comme s'il n'avait pas bougé depuis longtemps.

— Nous ne pouvons plus nous arrêter, di Thorgrin. Plus jamais.

Ils s'enfoncèrent dans les ténèbres, Thor menant la marche aux côtés de Reece. Ils louchaient pour suivre les méandres du tunnel à la faible lueur des feux naturels. Une chauve-souris les frôla tout à coup,

puis une autre, et Reece se baissa, puis leva les yeux vers le plafond. Des petits yeux de différentes couleurs brillaient. Des créatures exotiques pendaient par les pattes arrière.

Reece serra plus fort la poignée de son épée, prêt à parer une attaque.

Alors qu'ils poursuivaient leur chemin, le tunnel s'ouvrit devant eux, découvrant une chambre immense, d'environ quinze mètres de hauteur et de diamètre. Plusieurs tunnels partaient dans des directions différentes. La clairière était mieux éclairée et Reece balaya d'un regard étonné l'immense carrefour.

Ce qui se trouvait devant lui l'étonna plus encore.

Reece tomba à genoux, bouleversé. Là, à quelques pas de lui... Son amour.

Selese.

Les yeux mouillés de larmes, il la regarda avec émerveillement s'avancer et tendre le bras. Elle lui prit les mains. Sa peau était si douce. Elle lui adressait un tendre sourire, les yeux remplis d'amour, comme dans ses souvenirs. Elle le tira doucement pour qu'il se relève.

— Selese ? dit-il, effrayé d'y croire, d'une voix à peine plus forte qu'un murmure.

— C'est moi, mon amour, répondit-elle.

Reece l'enlaça en pleurant et elle répondit à son étreinte. Il n'aurait jamais cru pouvoir la serrer à nouveau dans ses bras. Il ne pouvait croire qu'il la touchait vraiment. Son odeur le bouleversa, tout comme le contact de son corps. C'était vraiment elle. Selese.

En plus de cela, elle ne le haïssait pas. Au contraire, elle semblait lui vouer le même amour qu'auparavant.

Reece fondit en larmes, submergé par l'émotion. Une bouffée de culpabilité l'assaillit en repensant à ce qui s'était passé. Mais il eut également l'impression que la vie lui donnait une chance de réparer les torts.

— Je pense à toi tous les jours depuis la dernière fois que je t'ai vue, dit-il.

— Et moi, je pense à toi, dit Selese.

Reece l'embrasse du regard. Elle était encore plus belle que la dernière fois qu'il l'avait vue.

Il remarqua alors quelque chose sur son bras. C'était un nénuphar. En le retirant, il s'aperçut qu'il était humide.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Un nénuphar, mon tendre, dit-elle doucement. Il vient du Lac des Chagrins. Du jour où je me suis noyée. Dans le monde des esprits, la façon dont on est mort nous suit partout, surtout si c'est un suicide. Ils nous rappellent ce qui nous est arrivé.

Reece avala sa salive pour faire passer la boule de chagrin et de

culpabilité qui s'était logée dans sa gorge.

— Je suis désolé, dit-il. Je t'ai demandé pardon chaque jour depuis ta mort. Maintenant, je peux te le demander en personne. Pourras-tu jamais me pardonner ?

Selese le dévisagea longuement.

— J'ai entendu tes mots, mon amour. J'ai vu la chandelle que tu as allumée en haut de la montagne. J'ai toujours été avec toi. Chaque moment, je suis à tes côtés.

Reece la serra contre lui, en sanglotant contre son épaule, bien décidé à ne plus jamais la laisser partir, même si cela voulait dire rester à jamais dans cet endroit.

— Oui, murmura-t-elle contre son oreille. Je te pardonne. Je t'aime toujours. Je t'ai toujours aimé.

*

Thorgrin se tenait aux côtés de son meilleur ami, Reece, submergé lui aussi par l'émotion en assistant à ses retrouvailles avec Selese. Il s'éloigna en faisant signe à ses compagnons pour leur laisser un peu d'intimité. Thorgrin n'aurait jamais imaginé faire une telle rencontre. Il avait cru trouver ici des goules, des démons et des ennemis tués au combat, mais pas des êtres chers. Ce pays, ce royaume des morts, était décidément bien mystérieux.

Thor y réfléchissait quand soudain, d'un des tunnels qui conduisaient à ce carrefour, émergea une autre silhouette, celle d'un homme que Thor avait bien connu. Il s'avança fièrement vers le groupe et le cœur de Thor se mit à battre plus vite.

— Mes frères, dit l'homme d'une voix douce en leur adressant un large sourire.

Son épée reluisait à son côté. Il était exactement comme Thor l'avait vu pour la dernière fois. Quelle surprise... Il était là, en chair et en os, leur frère bien-aimé.

Conval.

Conven poussa un hoquet de surprise et se précipita vers lui.

— Mon frère ! hurla-t-il.

Les deux frères s'étreignirent dans un grand fracas d'armures. En pleurant et en riant tout à la fois, Conven serra dans ses bras le frère qu'il avait perdu et Thor vit, pour la première fois depuis des lunes, son visage s'éclairer. Il ne l'avait pas vu si joyeux depuis la mort de son frère. L'ancien Conven, si plein de vie, leur revenait enfin.

Thor fit un pas en avant et étreignit Conval à son tour – son frère de Légion, l'homme qui lui avait sauvé en prenant un coup d'épée à sa place. Reece, Elden, Indra, O'Connor et Matus le saluèrent également.

— Je savais que je vous reverrai un jour, dit Conval. Mais je ne

savais pas que ce jour viendrait si vite !

Thor envoya une bourrade amicale dans l'épaule de Conval et le regarda dans les yeux.

— Tu es mort pour moi, dit Thorgrin. Je ne l'oublierai jamais. J'ai une grande dette envers toi.

— Tu ne me dois rien, dit Conval. Tu as payé cette dette depuis longtemps. Je vous observe depuis la mort. Vous ne cessez d'agir avec courage et avec honneur. Vous m'avez rendu fier. Ma mort n'aura pas été en vain.

— Est-ce vrai ? dit Conval, encore en état de choc. Est-ce vraiment toi ?

Conval hocha la tête.

— Tu n'étais pas censé me revoir avant de longues années, dit Conval, mais tu as choisi de pénétrer dans ce royaume. C'est un choix dont je n'aurais pas pu vous détourner. Alors, bienvenue dans mon humble demeure, mes frères. C'est un peu humide et étrange, j'en ai peur.

Conval éclata de rire, tout comme ses compagnons. Pour la première fois depuis leur arrivée dans ce lieu, la tension quitta momentanément le groupe.

Thor était sur le point de questionner Conval sur cet endroit quand, soudain, d'un autre tunnel, émergea une deuxième silhouette.

Thor en crut à peine ses yeux. L'homme qui approchait avait autrefois pris une part énorme dans la vie de Thor. C'était un homme qu'il respectait plus qu'aucun autre. Un homme qu'il avait été certain de ne plus jamais revoir.

C'était le Roi MacGil.

La blessure que son propre fils avait ouverte entre ses côtes saignait encore, mais il se tenait bien droit, fier et orgueilleux, et souriait à travers la barbe.

— Mon Roi, dit Thor en mettant un genou à terre, aussitôt imité par les autres.

Le Roi MacGil secoua la tête et prit le bras de Thor pour l'aider à se relever.

— Levez-vous, dit-il d'une voix tonnante et familière. Tous autant que vous êtes, levez-vous. Vous pouvez rester debout devant moi. Je ne suis plus votre Roi. La mort a fait de nous des égaux.

Reece se précipita pour embrasser son père et le Roi lui rendit son étreinte.

— Mon fils, dit le Roi MacGil. J'aurais dû te garder tous près de moi, plus près que Gareth. Tu étais si jeune que je t'ai sous-estimé. C'est une erreur que je voudrais effacer.

Le Roi MacGil se tourna vers Thor et lui envoya une bourrade dans l'épaule.

— Tu nous as tous rendus fiers, dit-il. Tu nous as fait honneur.
Grâce à toi, nous vivons à travers tes exploits.

Thor étreignit le Roi qui répondit à son étreinte.

— Et mon fils ? demanda Thor. Guwayne est avec vous ?

Thor eut peur de connaître la réponse.

MacGil baissa les yeux.

— Ce n'est pas à moi de répondre à cette question, dit-il. Vous devez la poser au Roi lui-même.

Thor fronça les sourcils.

— Au Roi ? répéta-t-il.

MacGil hocha la tête.

— Toutes les routes mènent au même endroit. Si vous cherchez quelqu'un, vous devez passer entre les mains du Roi des Morts.

Thor écarquilla les yeux.

— Je suis venu vous guider, dit MacGil. Un ancien Roi peut en présenter un autre. S'il ne souhaite accéder à votre requête, il vous tuera. Vous pouvez vous en retourner maintenant et je vous aiderai à trouver la sortie. Ou vous pouvez décider de le rencontrer, mais le risque est grand.

Thor consulta ses compagnons du regard et tous hochèrent la tête, déterminés.

— Nous sommes venus jusque là, dit Thor, et nous ne ferons pas demi-tour. Nous rencontrerons le Roi.

Le Roi MacGil hocha la tête.

— Je n'en attendais pas moins de vous, dit-il.

Le Roi MacGil tourna les talons et ils le suivirent dans les ténèbres, à travers les tunnels labyrinthiques. Thor se prépara en pensée, le poing refermé sur la poignée de son épée, certain que leur prochaine rencontre déterminerait le reste de leur vie.

Volusia conduisait son char doré, portée par une procession d'hommes. Ses meilleurs officiers et conseillers l'accompagnaient à Maltolis, la ville du Prince Fou. Alors qu'ils approchaient des portes, la cité se déploya sous ses yeux. Volusia l'embrassa du regard. Elle avait entendu parler de la cité folle et de son prince fou, Maltolis – comme Volusia, il avait pris le nom de sa ville. C'était la première fois qu'elle avait l'occasion de contempler sa magnificence. Bien sûr, sa mère lui avait souvent recommandé, tout comme ses conseillers, de ne pas s'en approcher. Ils disaient que le lieu était maudit, que tous ceux qui y entraient n'en sortaient jamais.

Cette rumeur ne faisait que titiller la curiosité de Volusia. Elle ne craignait personne. Au contraire, elle espérait provoquer un conflit, alors qu'elle levait les yeux vers les murs de la forteresse, taillés dans une pierre noire luisante. La cité était aussi puissante que Volusia, mais elle était également plus étendue et ses murs s'élevaient bien plus haut vers le ciel. Volusia avait été construite sur le rivage, exposée aux vagues fracassantes. Maltolis se dressait, quant à elle, dans les terres orientales, au milieu d'un désert aride et d'une forêt de cactus noirs et tordus qui ne faisaient qu'ajouter à la beauté du lieu.

La procession s'arrêta devant un pont de pierre enjambant des douves profondes et remplies d'eau. C'était le seul moyen d'entrer dans la cité. Plusieurs douzaines de gardes barraient le passage.

— Faites-moi descendre, ordonna Volusia. Je veux voir ça de mes propres yeux.

Le pied de Volusia toucha le sol. Il était agréable de marcher après avoir été portée si longtemps. Elle marcha vers le pont, à la tête de ses hommes qui la suivirent avec empressement.

Volusia s'arrêta pour admirer le spectacle : une série de piques surmontées de têtes fraîchement tranchées et dégoulinantes de sang formaient une sorte de haie d'honneur. Ce n'était pas tout : une grille dorée surmontait la passerelle et des torsos de soldats, dépouillés de leurs bras et de leurs jambes, pendaient aux barreaux. C'était une manière sinistre et menaçante d'accueillir les visiteurs. Cela n'avait pas de sens : tous ses soldats portaient la livrée du prince fou.

— On dit qu'il tue ses propres hommes, murmura Soku à l'oreille de Volusia. Plus ils sont fidèles, plus ils courent le risque de mourir.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Soku haussa les épaules.

— Personne ne le sait, répondit-il. Certains disent que ça l'amuse, d'autres que c'est une distraction quand il s'ennuie. N'essayez pas de comprendre les habitudes d'un fou.

— Mais s'il est vraiment fou, rétorqua-t-elle, comment fait-il pour

régner sur une telle cité ?

— Avec l'aide de l'armée dont il a héritée. Elle est plus grande que la nôtre.

— On raconte qu'ils ont essayé de se révolter quand il a pris le pouvoir, dit Koolian en se portant à leur hauteur. Ils pensaient que ce serait facile, mais il les a pris par surprise. Il a fait assassiner les rebelles de la pire manière, en commençant par leurs familles. Il s'est révélé être encore plus vicieux et imprévisible que le monde ne l'avait cru.

— Je vous en supplie, Madame, dit Soku. Partons d'ici. Nous trouverons une armée ailleurs. Le prince fou ne prête pas la sienne. Vous n'avez rien à lui donner en échange. Pourquoi le ferait-il ?

Volusia lui adressa un regard froid et dur.

— Parce que je suis Volusia, dit-elle avec autorité, la voix empreinte de sa destinée. Je suis la Déesse Volusia, née du feu et des flammes, du vent et de l'eau. J'écraserai les nations sous mes pieds et rien dans ce monde, ni armée, ni prince, ne pourra m'arrêter.

Volusia se tourna vers le pont et se remit en marche, aussitôt suivie par ses hommes. Les soldats les arrêtaient en baissant leurs hallebardes.

— Annoncez vos intentions, dit l'un d'eux, dont le visage était caché par la visière de son casque.

— Vous parlez à la grande Impératrice et Déesse de Volusia, s'exclama Aksan d'un ton indigné. Reine de Volusia. Reine de la grande cité par le l'océan et Reine de toutes les provinces de l'Empire.

— Nous ne laisserons passer personne sans la permission du Prince, répondit le soldat.

Volusia s'avança. Elle saisit par le bout des doigts la pointe affûtée de la hallebarde et l'abaisa lentement.

— J'ai une offre pour votre Prince, dit-elle doucement. Une offre qu'il ne peut pas refuser. Laissez-nous passer : votre Prince vous tuera s'il apprend que vous nous avez chassés.

Les soldats échangèrent des regards d'incertitude. Ils baissèrent lentement leurs hallebardes. L'un d'eux hocha la tête et tous s'écartèrent pour la laisser passer.

— Nous pouvons vous conduire au Prince, dit un soldat. Mais s'il n'aime pas votre proposition... eh bien, voyez vous-même, dit-il en levant les yeux vers les corps mutilés. Voulez-vous courir ce risque ?

— Mon impératrice, partons d'ici sur le champ, murmura Soku d'un ton urgent. Certaines portes sont faites pour rester fermes.

Volusia secoua la tête et fit un pas en avant. Elle contempla par-dessus les épaules des soldats les inquiétantes portes ferrées ornées de grotesques sculptures d'un démon qui hurlait et d'un autre qui riait. Ces sculptures auraient suffi à renvoyer tout visiteur sain d'esprit,

songea Volusia.

Elle fixa l'officier du regard.

— Conduisez-moi à votre souverain, ordonna-t-elle.

*

Alors qu'elle passait les portes de la glorieuse cité, Volusia ouvrit de grands yeux émerveillés. Une goutte tomba sur son épaule. Pensant que c'était de l'eau, elle baissa les yeux vers sa manche et fut surprise de la trouver tâchée de sang. Elle leva les yeux vers le ciel. Des bras et des jambes attachés par des cordes pendaient aux murailles, agités par la brise et dégoulinant de sang. À chaque coup de vent, elles dansaient et les cordes couinaient.

Certaines frôlèrent la tête de Volusia et de ses hommes quand ils s'engagèrent sous l'arche.

Volusia admira la barbarie du Prince, tout en se demandant à quel point il était fou. Sa cruauté ne l'effrayait pas : ce qui l'effrayait, c'était que cette cruauté soit arbitraire. Elle-même aimait se montrer cruelle et vicieuse, mais elle savait entendre raison. Mais ceci... Elle ne comprenait pas sa motivation.

Ils pénétrèrent dans une vaste cour pavée de galets, enfermée par les hautes murailles. Les soldats grouillaient par centaines dans un fracas d'armures et d'éperons. En-dehors de ce raffut, la cité était étrangement silencieuse.

Alors qu'ils traversaient la cour, Volusia eut l'impression qu'on l'observait. Elle leva les yeux vers les murailles et vit de nombreux visages penchés vers elle par des fenêtres ouvertes : des citoyens qui semblaient inquiets, surpris. Certains paraissaient grotesques et se frappaient la tête contre les murs ou se balançaient d'un pied sur l'autre. Ils gémissaient, riaient ou pleuraient...

Sous les yeux de Volusia, une jeune femme se pencha un peu trop et bascula. Elle poussa un cri strident au moment de s'écraser sur le sol pavé de galets, une quinzaine de mètres plus bas.

— La première chose que le prince toqué a fait quand il a hérité du trône de son papa, murmura Koolian à l'oreille de Volusia, a été de d'ouvrir ses portes aux échappés des asiles. Il a laissé les dingos envahir sa cité. On raconte que cela lui fait plaisir de les voir quand il se promène et d'entendre leurs cris pendant la nuit.

Les gémissements, les cris et les rires se répercutaient inlassablement sur les murs et Volusia fut obligée d'admettre que même elle trouvait cela perturbant. Elle commençait à avoir un mauvais pressentiment. Face à un fou, il fallait s'attendre à tout. Quoi qu'il se passerait, elle sentait que ce ne serait pas en sa faveur. Peut-être que, pour la première fois de sa vie, elle avait commis une erreur.

Volusia se persuada de rester forte. Elle était une déesse, après tout, et les déesses ne peuvent souffrir.

La tension était lourde quand ils s'arrêtèrent enfin les portes dorées. Une douzaine de soldats tirèrent sur les immenses poignées et les battants craquèrent en s'ouvrant lentement sur un monde de ténèbres. Une brise balaya Volusia.

On la conduisit dans les couloirs de ce palais mal éclairé par quelques torches éparses. Des rires et d'étranges gloussements rebondissaient sur les murs. Quand ses yeux s'ajustèrent à l'obscurité, elle vit que des fous vêtus de haillons allaient et venaient. Certains suivaient le groupe des visiteurs, d'autres hurlaient dans leur direction ou rampaient. On aurait dit un asile. Les soldats maintenaient les fous à distance, mais leur présence était perturbante.

Volusia suivit ses guides dans un couloir interminable qui déboucha finalement sur un hall immense.

Là, devant eux, se trouvait le Prince toqué. Il ne les attendait pas assis sur son trône comme n'importe quel souverain. Le siège royal avait été renversé et formait une sorte de monticule par-dessus lequel se dressait le prince, debout, les bras levés vers le ciel. Pieds nus, il ne portait qu'une paire de culottes courtes et sa couronne, presque nu malgré la fraîcheur de la journée. Il était couvert de crasse.

Quand il aperçut les visiteurs, il sauta à bas de son trône.

Volusia s'approcha, le cœur battant, mais, au lieu de venir les accueillir, le prince se mit à courir le long des murs, tout en caressant la pierre ancienne et les vitraux de la paume de la main. Sous les yeux de Volusia, le précieux calcaire se teintait de rouge sous sa caresse. Elle réalisa que les mains du Prince étaient couvertes de peinture rouge. En courant le long des murs, il peinturlurait l'ancienne pierre et les vitraux magnifiques, les bannières, les trophées de ses ancêtres... Et personne n'osait l'en empêcher.

Le Prince riait, riait, riait.

Volusia jeta un coup d'œil à ses hommes et lut sur leurs visages la même appréhension.

Le comportement du Prince aurait pu paraître amusant et inoffensif, si le hall n'avait été rempli de soldats armés jusqu'aux dents, parfaitement alignés d'une part et d'autre du trône renversé, aux ordres de ce Prince toqué.

Sur un signe d'eux, Volusia et son escorte s'avancèrent jusqu'au trône du Prince. Elle attendit alors en silence un long moment, jusqu'à bouillir d'impatience, que le prince arrête ce qu'il était en train de faire et courre se jucher sur son trône renversé en faisant danser et s'entrechoquer les joyeux de sa couronne. Il se laissa glisser le long de la pente comme un petit garçon, atterrit sur ses pieds, applaudit avec une joie hystérique et recommence, encore et encore.

Enfin, au bout de la cinquième fois, il courut vers Volusia et son escorte, s'arrêtant brusquement à quelques pas d'elle. Les soldats de Volusia frémirent.

Mais pas Volusia. Elle demeura fière et résolue, calme, le visage inexpressif, tout en observant avec attention l'arc-en-ciel d'émotions qui traversèrent celui du prince : la joie, la fureur, l'indifférence, puis la joie à nouveau et l'incompréhension, en l'espace de quelques secondes. Il ne croisa son regard à aucun moment : ses yeux semblaient fixer le vide.

En le détaillant du regard, Volusia réalisa qu'il n'était pas laid : c'était un jeune homme de dix-huit ans, bien bâti, aux traits ciselés. Sa folie lui donnait l'air plus âgé. Et, bien sûr, il avait besoin de prendre un bain.

— Tu es venue pour m'aider à peindre ? demanda-t-il.

Elle se contenta de lui renvoyer un regard inexpressif, en se demandant que répondre.

— Je suis venue pour une audience, dit-elle.

— Pour m'aider à peindre, répéta-t-il. Je peins tout seul. Tu comprends ?

— Je suis venue..., dit Volusia en prenant une grande inspiration et en pesant chaque mot. Je suis venue vous demander des troupes. Romulus est mort. Le grand souverain de l'Empire n'est plus. Vous réglez sur les terres orientales et moi sur les rivages de l'est. Avec vos hommes, je peux vaincre la capitale avant qu'ils ne nous envahissent, vous et moi.

— Vous et moi ? répéta le prince. Pourquoi ? C'est à *toi* qu'ils en veulent. Je suis très bien là où je suis. J'ai toujours été en sécurité. Mes parents étaient en sécurité. Mes poissons sont en sécurité.

Son astuce prenait Volusia par surprise. Cette remarque ne faisait pas de lui un homme sensé, toutefois. Pouvait-elle le prendre au sérieux ? Cette conversation était étrange.

— Des troupes ne sont que des troupes, ajouta-t-il. Il y en a plein partout. Tu veux les utiliser. Ce seront peut-être elles qui t'utiliseront. Moi, je n'en ai pas besoin.

Volusia écarquilla des yeux pleins d'espoir, alors qu'elle tentait de démêler les fils de son discours.

— Nous pouvons utiliser vos hommes, dans ce cas ? demanda-t-elle, stupéfaite.

Le Prince renversa la tête et partit d'un grand rire hystérique.

— Bien sûr que non, dit-elle. Enfin, peut-être que si. Le problème, c'est que j'ai par principe de tuer tous ceux qui me demandent une faveur. Ensuite, quand ils sont morts, j'accède parfois à leurs requêtes...

Il lui adressa un sourire sournois, exposant brièvement ses dents.

— Je ne peux être tuée, répondit Volusia d'une voix glacée et tranchante pour faire preuve d'autorité. Vous parlez à la grande Volusia, la Déesse de l'est. Des milliers d'hommes mourraient pour mon caprice et mon destin est de régner sur l'Empire. Vous pouvez me prêter vos hommes et régner avec moi, ou vous...

Avant qu'elle n'ait eu le temps de terminer sa phrase, le Prince leva la main pour l'interrompre. Il tendit l'oreille et l'écho de cloches lointaines brisa soudain le silence.

Le Prince tourna les talons et partit en courant.

— Mes bébés sont réveillés ! dit-il. C'est l'heure de les nourrir !

Il applaudit de façon hystérique en disparaissant dans un couloir.

On fit signe à Volusia et à ses hommes de le suivre. Volusia se demanda où on les conduisait.

Ils quittèrent le palais, puis la ville et s'engagèrent à nouveau sur le pont qui surplombait une douve profonde, à la suite du prince. Il se tenait au milieu de la passerelle, toujours à moitié nu malgré le froid pinçant. Il se saisit une sorte de longue canne à pêche, au prix de grands efforts.

En se penchant par-dessus la rambarde, Volusia vit qu'une corde pendait au bout de cette canne. Elle crut qu'il voulait pêcher mais, en y regardant de plus près, elle comprit qu'il homme pendant au bout de la corde, pendu par le cou au-dessus des eaux troubles de la douve. Sous les yeux horrifiés de Volusia, le Prince se démenait pour retenir la canne à pêche.

Un cri strident retentit quand des crocodiles s'attaquèrent aux jambes de l'homme.

Le Prince remonta sur le pont le torse de sa victime encore vivante, qui hurlait son agonie. Il le laissa tomber par terre, frétilant comme un poisson frais pêché.

Des soldats hissèrent le corps au moyen de cordes pour qu'il pende au-dessus du pont, gémissant, dégoulinant de sang et d'eau.

Le Prince applaudit furieusement. Il se tourna vers Volusia.

— J'adore pêcher, dit-il. Pas toi ?

Volusia leva les yeux vers le corps. Ce spectacle était terrifiant, même pour elle. Elle resta bouche bée. Si elle voulait sortir vivante d'ici, il fallait qu'elle fasse quelque – et vite. Se rapprocher de lui, agir comme lui. Le mettre en état de choc.

Elle tendit la main et vola brusquement la couronne du Prince sur sa tête. Elle s'en coiffa et lui fit face.

Les soldats se précipitèrent, lames au clair. Même le Prince la dévisagea. Enfin, il avait toute son attention.

— C'est ma couronne, dit-il.

— Je te la rendrai, dit-elle, quand tu accèderas à ma requête.

— Je te l'ai dit : tous ceux qui me demandent une faveur doivent

mourir.

— Tu peux me tuer, dit-elle. Mais, d’abord, accorde-moi une faveur.

Il la fixa du regard, comme en proie à un débat intérieur.

— Quelle faveur ? demanda-t-il. Que veux-tu me demander ?

— Je veux t’offrir un cadeau plus grand que tous ceux que tu as reçus jusqu’à maintenant, dit-elle.

— Un cadeau ? J’ai déjà reçu les plus beaux de l’Empire. Des armées entières m’ont été données. Que peux-tu me donner de plus ?

Elle posa ses yeux superbes sur lui et dit :

— Moi.

Il fronça les sourcils.

— Couche avec moi, dit-elle. Ce soit. C’est tout ce que je demande. Demain matin, tu pourras me tuer. Et tu auras rendu la faveur que je te demande.

Il la détailla du regard un long moment, au milieu d’un lourd silence. Le cœur de Volusia battit à tout rompre.

Enfin, il sourit.

Elle savait que nul homme n’aurait pu résister à ses charmes – pas même un prince toqué. Elle fit un pas en avant posa ses mains sur les joues du prince et l’embrassa sur les lèvres.

Il répondit à son baiser en tremblant.

— Ta requête, dit-il, sera accordée.

Thor suivit le Roi MacGil dans une immense chambre de pierre, mieux éclairée que les autres et dont le plafond s'élevait à plus de trente mètres de hauteur. Thor s'arrêta net, tout comme ses compagnons, en admiration devant le spectacle. De grands feux et des puits de lave illuminaient la caverne. Au milieu, se dressait un objet unique : un immense trône noir taillé à même la roche dans un granit scintillant. Il faisait bien dix mètres de haut et dix hommes auraient pu s'y asseoir. Des gargouilles aux yeux de diamant servaient d'accoudoirs. Des puits de lave bouillonnant aux pieds jetaient sur le trône une lueur sinistre.

Thor resta bouche bée... Non pas devant le trône, mais devant la créature large comme trois hommes qui l'occupait. Ses muscles saillants roulaient sous sa peau rouge. Le Roi des Morts avait le torse d'un homme mais ses jambes étaient recouvertes d'une épaisse fourrure noire et il avait des sabots à la place des pieds. Son visage semblait presque humain, mais il était énorme, grotesque, monstrueux, disproportionné. Il avait la mâchoire large, les yeux jaunes et en amande. De longues cornes noires s'enroulaient d'une part et d'autre de sa tête. Il était chauve et ses oreilles pointaient comme des lances vers le plafond de la caverne. À chaque expiration, il soufflait des halos de vapeur rouge et des flammes jaillissaient derrière son trône. Une couronne noire et luisante ceignait son front, taillée dans un diamant noir. Comme une bête sortie des entrailles de la terre, il fumait, rouge de rage et de mort.

Le Roi des Morts toisa ses visiteurs et Thor eut l'impression qu'il était le principal visé par cette manifestation de son mécontentement.

Il avala sa salive avec difficulté, les cheveux dressés sur sa nuque.

Comme si tout ce décorum n'était pas suffisant, le Roi était entouré d'une nuée de créatures ailées à la peau rouge, semblables à des petites gargouilles. À ses pieds, des soldats musclés, cornus, à la peau rouge, se tenaient au garde-à-vous. Ils étaient armés de hallebardes aux lames enflammées. Des serpents s'enroulaient également autour du trône.

Thor resta bouche bée : il savait qu'il était arrivée dans la salle du trône de l'enfer.

En faisant quelques pas, il sentit le sol craquer sous ses bottes. Il baissa les yeux et vit qu'il marchait sur un tapis de petits os. Des crânes à demi enterrés dessinaient un chemin blanc jusqu'au trône.

— On vous accorde une entrevue avec le Roi, dit MacGil. On ne vous l'accordera pas deux fois. Soyez forts. Regardez-le dans les yeux. Vous mourrez ici, de toutes façons. Autant mourir avec honneur.

Le Roi MacGil leur adressa un signe de tête pour les rassurer. Thor

fit quelques pas, suivi par ses compagnons. Ensemble, ils remontèrent le sinistre chemin pavé de crânes. Des créatures exotiques semblables à de grosses abeilles les survolèrent en bourdonnant. Elles sifflèrent dans leurs oreilles.

Thor surprit un gémissement. Il balaya du regard les parois et vit que des centaines d'humains étaient retenus enchaînés par de grosses menottes de fer. Des créatures les fouettaient. Thor se demanda ce qu'ils avaient bien pu faire pour mériter un tel sort.

Il commençait à comprendre qu'il ne quitterait pas cet endroit et que cette rencontre le conduirait vers la mort. Il se prépara en pensée, prit une grande inspiration et marcha fièrement vers le trône, alors que les mots de MacGil résonnaient dans sa tête.

Il s'approcha autant que possible, jusqu'à ce que les gardes bloquent son passage. Il leva alors les yeux vers le Roi.

Celui-ci baissa les siens pour le dévisager, son souffle rauque, les poings refermés sur les accoudoirs de son trône. Thor ne reculerait pas. Il resta debout, fier et résolu.

Le bourdonnement s'interrompit et un silence tendu prit sa place. Thor savait que ce moment déterminerait le reste de sa vie et il pensa à sa mère. Il aurait aimé qu'elle soit à ses côtés pour lui donner la force de traverser cette épreuve.

Thor sentit que c'était à lui de prendre la parole.

— Je viens chercher mon fils, tonna Thor d'une voix pleine d'assurance, en toisant le Roi des Morts.

Le Roi se pencha pour regarder son vis-à-vis dans les yeux et Thor sentit son regard jaune le transpercer.

— Vraiment ? dit le Roi d'un voix profonde et ancienne qui se répercuta sur les parois de la caverne.

Chacun de ses mots fut ponctué par le bourdonnement des créatures ailées. Le timbre de sa voix était si grave et si puissant qu'il heurta de plein fouet les oreilles de Thor.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que tu le trouveras ici ? ajouta-t-il.

— Il est mort, dit Thor. Je l'ai vu de mes propres yeux. Je veux le revoir. Ne me refusez pas cette faveur.

— Vraiment ? répéta le Roi.

Il leva les yeux vers le plafond en émettant un étrange grognement semblable au gargouillis d'une rivière. Il referma ses doigts sur ses accoudoirs.

Enfin, il baissa les yeux vers Thor.

— J'aimerais que ton fils soit ici, dit-il. Vraiment, cela me plairait. J'ai même envoyé mes minions à sa recherche. Hélas, une énergie très puissante protège l'enfant. Mes minions ont échoué. Il vit.

Le cœur de Thor se mit à battre plus vite dans sa poitrine. Avait-il bien entendu ?

— Vous dites que Guwayne n'est pas mort ?

Le Roi hocha la tête et le visage de Thor s'éclaira immédiatement d'un large sourire : il était plus heureux qu'il n'aurait su le dire. Il sentit monter en lui la joie et le désir de vivre.

— C'est bien dommage, dit le Roi. Il vit mais il ne connaîtra jamais son père, qui se trouve maintenant dans le royaume des morts.

Soudain déterminé à vivre et à quitter cet endroit pour retrouver son fils, Thor leva les yeux vers le Roi. Si Guwayne était vivant, Thor n'avait pas l'intention de rester là plus longtemps.

— Je ne comprends pas, dit-il. Je l'ai vu mourir de mes propres yeux.

Le Roi secoua la tête.

— Tu l'as vu avec les yeux, mais tes yeux t'ont trompé. Tu as appris une grande leçon. Tu dois voir avec ton esprit. Et, maintenant, tu dois payer le prix. Tu es entré dans le pays dont nul ne revient jamais. Jamais. Vous serez mes esclaves pour l'éternité.

— Non ! s'écria Thor.

Le bourdonnement s'interrompit, alors que les créatures dévisageaient Thor, en état de choc devant son audace. Personne ne parlait au Roi de cette façon.

— Si Guwayne n'est pas là, je ne reste pas non plus.

Le Roi des Morts le foudroya du regard.

— Tiens ta langue, Thorgrin, murmura le Roi MacGil d'un ton pressant. Tu es là, maintenant, mais tu as la possibilité de te déplacer librement, comme moi. Si tu mets le Roi en colère, tu seras maudit pour l'éternité. Ne tente pas ta chance. Tiens ta langue et accepte ton sort.

— Je REFUSE ! s'écria Thor, avec détermination.

Il balaya la chambre du regard. L'un des feux était en train de mourir et, à travers les flammèches, Thor repéra pour la première fois une épée magnifique, plongée jusqu'à la garde dans le granit noir et dont la poignée reluisait. C'était la plus belle épée que Thor ait jamais vue. La poignée et la garde étaient faites d'ivoire ou d'os. La lame semblait avoir été taillée dans le granit qui l'emprisonnait. Elle était ornée de diamants noirs et scintillait, comme pour l'appeler. Depuis l'Épée de Destinée, aucune arme n'avait eu un tel effet sur Thorgrin.

— Tu regardes l'épée, dit le Roi. Tu regardes quelque chose que tu ne peux pas ramasser. C'est l'épée de légende, l'Épée des Morts. Personne n'a jamais pu la retirer de son fourreau de pierre. Seul un grand roi peut le faire. L'Élu.

Thor poussa un cri et fit appel à son pouvoir. Il fendit la nuée des créatures ailées et se précipita en volant vers le trône du Roi des Morts. Avec un féroce cri de guerre, il frappa le Roi en pleine gorge.

Celui-ci ne broncha pas. Il se contenta de lever une main,

calmement, et Thor heurta de plein fouet un mur invisible, avant de s'écraser au sol, sonné.

Il leva des yeux stupéfaits. Il avait fait appel à tout son pouvoir. Cela suffisait généralement pour vaincre n'importe quel sorcier.

— Je ne suis pas un sorcier, garçon, siffla le Roi. Je suis ROI !

Sa voix tonna, brisant autour de lui les rochers qui s'abattirent en pluie de gravillons sur le corps de Thor.

— Tes tours de passe-passe ne marchent pas avec moi. Toutes les âmes mortes passent entre mes mains – et tu n'es pas au-dessus de la mort. Je peux t'enfermer ici pour l'éternité, et bien plus encore : je peux te soumettre à la pire torture que tu puisses imaginer. Des créatures mangeront tes yeux et les feront repousser pour le plaisir.

Un bourdonnement extatique se fit entendre : les créatures ailées se réjouissaient d'avance.

Thor se mit maladroitement sur pieds, le souffle court. Peu importaient les conséquences : il était prêt à se battre pour Guwayne, même s'il ne pouvait pas gagner.

Le Roi se pencha et l'examina. Quelque chose avait changé dans son regard.

— Je t'aime bien, mon garçon, ajouta-t-il. Personne n'avait jamais essayé de m'attaquer. J'admire ta témérité. Tu es plus audacieux que je ne le pensais.

Il se renversa et frotta ses accoudoirs sous les paumes de ses mains.

— En récompense, poursuivit-il, je vais te donner un cadeau : une chance de quitter cet endroit. Si tu peux détruire ma légion de guerriers, je ferai quelque chose que je n'ai jamais fait auparavant : j'ouvrirai les portes des morts et je te laisserai repartir dans le monde des vivants. Mais, si tu perds, tu resteras enfermé ici, avec tes compagnons, dans le pire des dix enfers pour une éternité de tourments. Personne n'a jamais vaincu ma légion. Le choix te revient.

Thor détailla du regard les centaines de guerriers qui lui faisaient face : armés de hallebardes enflammées, ils attendaient les ordres du Roi. Derrière eux, la nuée de créatures étranges faisait entendre son bourdonnement. Ses chances de vaincre étaient minces.

Il toisa le Roi.

— J'accepte, dit-il.

Les créatures bourdonnèrent de plus belle, visiblement ravies, et le Roi dévisagea son vis-à-vis avec respect.

— Mais à une seule condition, ajouta Thorgrin.

Le Roi haussa les sourcils.

— Une condition ? s'étouffa-t-il. Tu n'es pas en position d'en demander.

— Je ne me battra pas sans cette condition, répondit Thor.

Le Roi parut réfléchir.

— Quelle est cette condition ?

— Si nous gagnons, dit Thorgrin, vous accorderez une faveur à chacun de mes hommes. Peu importe la faveur qu'ils demanderont.

Le Roi dévisagea Thorgrin un long moment, puis hocha la tête.

— Il y a quelque chose chez toi que je n'avais pas remarqué en t'observant d'ici-bas. Dommage que les Druides t'aient désigné comme l'un des leurs. Sans ta mère, je t'aurais pris depuis longtemps. J'aimerais t'avoir à mes côtés.

Thor ne pouvait rien imaginer de pire.

Enfin, le Roi soupira.

— Très bien ! s'écria-t-il. Ta requête est assez audacieuse pour être accordée ! Si tu défais ma légion de guerriers, je te laisserai partir et j'accorderai une faveur à chacun de tes hommes. Maintenant, que la bataille commence ! hurla-t-il.

Un grondement formidable se fit entendre. Thor tira son épée. Des centaines de petites créatures semblables à des gargouilles volaient de tous côtés, engloutissant sous leur nuée Thor et ses compagnons. Thor entendit ses frères tirer leurs armes. Il était agréable de combattre à nouveau aux côtés de Conval.

Thor sentit un feu pulser dans ses veines. Il fut soudain plus déterminé que jamais. Son fils se trouvait dans le monde des vivants et c'était tout ce qui comptait. Il vaincrait ces créatures ou mourrait en essayant.

Thor ne put attendre. Il poussa un féroce cri de guerre en jetant dans la mêlée. Il utilisa son pouvoir pour se projeter dans les airs et abattre son épée avec la force de cent hommes. Il trancha dans le vif et des cris stridents s'élevèrent à mesure qu'il arrachait les ailes de ses furies. Elles roulèrent dans la poussière.

Thor se baissa pour éviter le claquement sinistre d'une paire de mâchoire. Il atterrit sur ses pieds et tourna sur lui-même pour parer les coups du soldat qui le chargeait, sa hallebarde enflammée pointée devant lui.

Thor fit un écart pour se positionner et, d'un coup de lame précis, coupa en deux la hampe d'une hallebarde, puis une autre. Un flot ininterrompu d'armes et d'armures menaçait de l'engloutir sous les coups. Thor poussa un cri bref quand la pointe d'une lame enflammée entailla son bras, laissant sur la peau une trace de brûlure.

Thor ne recula pas. Il frappa les guerriers en pleine tête avec le plat de son épée, se baissa pour éviter un coup, tourna sur lui-même et embrocha une poitrine. Il rassembla tout son pouvoir, toutes les leçons qu'il avait apprises, toutes les techniques, et se jeta dans la mêlée pour rendre coup pour coup.

Les compagnons de Thorgrin se battaient avec la même énergie.

Conval plongea sa longue lance dans la gorge de deux soldats, pendant que Conven, dans le dos de son frère, faisait tourner sa masse. Il tua trois soldats qui tentaient de poignarder son frère.

O'Connor leva son arc et tira. Ses flèches épinglèrent plusieurs gargouilles qui tombèrent comme des mouches. Matus roula boula en faisant danser son fléau, ouvrant un large périmètre de sécurité autour de ses compagnons. Les masses hérissées de pointe tuèrent plusieurs créatures ailées et plus d'un soldat armé d'une hallebarde.

Reece poussa Selese sur le côté, avec le Roi MacGil, et tira son épée. Il s jeta à son tour dans la mêlée, entaillant un bras ou une jambe, parant les coups de tous côtés. Il s'ouvrit un chemin vers Thor et, plus d'une fois, bloqua un coup fatal. Thor lui rendit la pareille, en parant une hallebarde enflammée qui plongeait vers la gorge de Reece. La lame s'arrêta à quelques centimètres et Reece sentit sa chaleur. Comme le bras de Thor tremblait, Reece frappa le soldat pour le repousser. Tous deux poignardèrent leur assaillant en même temps.

Elden chargea les guerriers en brandissant sa hache à deux mains. D'un coup formidable, il abattit deux hommes en même temps. Quand une gargouille referma soudain ses serres sur son cou, Indra fit tourner sa fronde, tira et toucha la créature avec une grosse pierre noire, avant qu'elle n'ait eu le temps de plonger ses crocs. Elle tira trois pierres supplémentaires d'un geste vif, abattant plusieurs bêtes avant qu'elles n'embrochent Elden d'un coup de hallebarde.

Cependant, l'armée de l'enfer était puissante et vaste : à chaque guerrier tombé, un autre prenait sa place. Après les premières victoires, Thor et ses compagnons commencèrent à montrer des signes de fatigue. Matus fit tourner la masse hérissée de pointes de son fléau et une bête saisit l'arme par la chaîne, entre les pointes de sa hallebarde, puis le désarma, laissant Matus sans défense. Un autre soldat perça son bras d'un coup de lame et Matus poussa un hurlement de douleur.

Les gargouilles, elles aussi, ne cessaient d'arriver. Alors que O'Connor visait l'une d'entre elles avec son arc, une autre lui arracha l'arme des mains et trois refermèrent leurs serres sur ses épaules et son cou. O'Connor poussa un cri et tomba à genoux, en agitant les bras dans son dos, désespérément, pour les faire partir.

Elden coupa une bête en deux d'un coup de hache, mais son mouvement laissa son dos exposé et une autre abattit sa hallebarde sur ses épaules. Le coup fut si violent que la hampe se brisa sur les côtes de Elden. Blessé, Elden tomba à genoux.

Indra vola à son secours. Elle repoussa la créature d'un violent coup de coude avant qu'elle n'ait eu le temps d'achever Elden, mais une gargouille fondit sur elle et la mordit au poignet. Elle lâcha sa fronde et ramena son bras blessé contre son ventre.

Encerclé, aux côtés de Thor au cœur de la mêlée, Reece paraît et ripostait de tous les côtés. Il ne tiendrait pas longtemps... Exposant soudain son flanc, il sentit une hallebarde le transpercer.

La sueur piquait les yeux de Thor, alors qu'il repoussait furieusement la nuée de créatures, à droite et à gauche. Il commençait à manquer d'énergie et luttait pour reprendre son souffle. Pour chaque créature tuée, cinq prenaient sa place. Le bourdonnement assourdissant emplissait ses oreilles et, à mesure que les rangs de Thor s'amenuisaient, guerriers et bêtes ailées menaçaient de les engloutir.

Thor savait qu'il ne pourrait pas gagner cette bataille. Il serait bientôt condamné à un éternel enfer de chagrin et de torture.

Un soldat chargea Thor sur le côté et jeta sa hallebarde sur son épée pour le désarmer. L'épée heurta le sol de granit noir dans un grand fracas. Un coup frappa Thor dans le dos et il tomba à genoux, soufflé, sans défense.

Au milieu du chaos, il ferma les yeux et trouva un instant de paix. Il se réfugia dans la partie la plus enfouie de son être. Il pensa à sa mère, à Argon, à leurs enseignements, et il sut, tout au fond de lui, que tout ceci n'était qu'un autre test. Une dernière épreuve. Il sut qu'il avait le pouvoir de s'élever au-dessus de tout cela. Même ici, dans le royaume des morts, sous la terre. Où qu'il se trouve, l'univers restait l'univers, et Thor avait sur lui tout pouvoir. Encore une fois, il se refusait inconsciemment d'utiliser ce pouvoir.

Une pensée le frappa.

Je suis plus grand que la mort. Je meurs si je décide de mourir. Si je veux vivre, si je veux vraiment vivre, je ne peux pas mourir. Toute mort serait un suicide.

Toute mort serait un suicide.

Une chaleur brûlante se mit à pulser dans ses veines et entre ses yeux. Il bondit, porté par une énergie plus puissante que jamais auparavant, échappant de justesse aux hallebardes. Il atterrit sur ses pieds, de l'autre côté de la horde.

Devant l'Épée des Morts, plongée jusqu'à la garde dans la roche noire. Thor sentit son pouvoir. L'Épée m'appelait, comme l'Épée de Destinée l'avait appelé. Thor comprit qu'elle lui revenait. L'arme avait toujours été sienne. Il était destiné à brandir plus d'une épée légendaire – il était destiné à en brandir bien d'autres.

Thor tendit le bras. Avec un cri formidable, il referma son poing sur le pommeau lisse et blanc, taillé dans l'ivoire, de l'Épée des Morts, et tira de toutes ses forces.

À sa grande stupéfaction, il sentit la lame bouger. On aurait dit que la terre se séparait en deux moitiés pour laisser l'épée quitter son fourreau de pierre.

Thor la brandit au-dessus de sa tête, d'un air triomphal. Il sentit

soudain que son pouvoir était sans limite. Il était même plus grand que la mort.

Le Roi des Morts se redressa, les yeux baissés vers Thor, avec une expression d'émerveillement.

Thor fendit la légion des monstres, plus vif que jamais auparavant. Malgré son poids, l'épée, au lieu de le ralentir, le rendait plus habile, plus rapide, plus précis, comme si l'arme bougeait toute seule – comme si elle n'était qu'une extension de son bras. Thor abattit les créatures ailées, l'une après l'autre, et les soldats, transperçant leurs armures comme des mottes de beurre. Sur son passage, des cris s'élevèrent, dans les airs et sur le sol. Il poussa des groupes entiers dans les puits de lave, bloquant les coups de hallebardes, avant de les désarmer avec facilité. D'un même mouvement, il abattit une douzaine de soldats en tournoyant sur lui-même.

Avec un féroce cri de guerre, Thor chargea les dernières créatures, abattant son épée à gauche et à droite, dans un chaos illisible. Ses épaules ne lui semblaient plus fatiguées – maintenant, Thor se sentait invincible.

Bientôt, il se retrouva seul, au milieu des corps sans comprendre ce qui s'était passé. Tout était silencieux. Il ne restait plus d'ennemi à combattre.

Thor se tourna vers le trône, le cœur battant.

Au milieu du silence, le Roi des Morts le regardait avec gravité et incrédulité.

Thor lui-même ne pouvait en croire ses yeux.

Il avait remporté la bataille.

Darius contemplait le feu, assis en tailleur, courbé, la peau du dos à vif. Il n'avait jamais eu aussi mal. Il avait du mal à respirer, du mal à bouger, du mal à s'asseoir. Le fidèle Dray était assis à côté de lui. Il gémissait la tête sur les genoux de Darius, incapable d'abandonner son maître. Darius lui offrit quelques morceaux de nourriture mais Dray, démoralisé, les refusa. Darius serra la mâchoire quand Loti, agenouillée derrière lui, déposa sur ses plaies un linge froid, préalablement plongé dans un baume. Elle fit courir le linge sur sa peau, pour essayer de calmer ses douleurs. Il remarqua qu'elle avait les larmes aux yeux et se sentit coupable de l'avoir fait souffrir.

— Tu ne le méritais pas, dit-elle. Tu as souffert pour ce que j'ai fait.

Darius secoua la tête.

— Tu as souffert pour *tout* ce que nous avons fait, corrigea-t-il. Tu ne devrais pas être obligée de te dresser contre l'Empire toute seule. Ce que tu as fait pour ton frère était honorable. Ce que j'ai fait pour toi ne l'était pas – c'était seulement la *seule* chose à faire.

Loti se mit à pleurer doucement, sans cesser de panser les plaies de Darius. Elle chassa vivement quelques larmes du plat de la main.

— Et maintenant ? demanda-t-elle. Qu'allons-nous faire ? Ils vont revenir demain matin. Ils me prendront et nous finirons tous estropiés ou blessés. Ou pire : ils nous tueront tous.

Darius secoua la tête.

— Je ne les laisserai pas te prendre, dit-il. Je ne les laisserai pas t'offrir aux soldats pour sauver leurs vies.

— Alors nous mourrons tous, déclara-t-elle.

Il croisa son regard grave et sévère.

— Peut-être, dit-il. Mais est-ce si terrible ? Au moins, nous mourrons tous ensemble.

Il vit à l'expression de son visage qu'elle était touchée et reconnaissante.

— Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi, aujourd'hui, dit-elle. Jamais. Aussi longtemps que je vivrai. Mon cœur est à toi. Peu importe ce qui se passera demain, tu comprends ? Je t'appartiens. Je t'aimerai jusqu'à la fin des temps.

Elle se pencha et l'embrassa. C'était un baiser plein d'amour et de sens. Le cœur de Darius battit plus vite dans sa poitrine. Quand elle se redressa pour le regarder dans les yeux, il ne vit que de la sincérité dans son regard brillant. Sous l'effet de ce baiser, ses plaies le faisaient soudain moins souffrir. Si c'était à refaire, il n'hésiterait pas, malgré la douleur, malgré les souffrances.

Le cor du village sonna. Les anciens rejoignirent Darius et Loti

autour du feu, aussitôt imités par plusieurs centaines de villageois. L'anxiété se lisait sur tous les visages. Les uns et les autres se parlaient à voix basse avec le ton du désespoir. Darius ne pouvait pas leur en vouloir. Après tout, cette nuit serait peut-être la dernière qu'ils passeraient dans ce monde. Demain, une vague de destruction s'abattrait sur eux et ils ne pourraient rien y faire.

Le cor sonna à nouveau et les villageois se turent quand le chef, Bokbu, s'avança en leva les paumes de ses mains vers le ciel. Il toisa sévèrement Loti et Darius.

— Ce que vous avez fait a mis tout notre peuple en danger, dit-il lentement, mais cela n'a plus d'importance. Ce qui importe, c'est le choix que nous devons faire. Au lever du soleil, que choisirons-nous ? La mutilation ou la mort ?

Un murmure sourd éclata : les villageois se mirent à parler tous en même temps.

— Nous préférons la mutilation à la mort, bien sûr ! cria l'un d'eux.

— Je refuse de me faire mutiler ! hurla Raj. Je préfère mourir !

Le murmure sourd se fit plus violent : tous avaient une opinion différente. Darius resta bouche bée : même menacés de mutilation, les villageois refusaient de se soulever et de faire front commun. Que leur fallait-il de plus ? Leur volonté avait-elle été écrasée trop longtemps ?

— Ce n'est pas un choix, dit l'un des anciens en faisant signe à la foule de se calmer. Ce n'est pas un choix qu'un homme devrait faire. C'est une horreur, une malédiction jetée sur nous.

Un grave silence tomba sur la foule. Pendant un long moment, seul se fit entendre le sifflement du vent.

— Nous *avons* le choix, hurla un villageois. Nous pouvons leur donner la fille !

Des acclamations et des murmures d'approbation éclatèrent.

— Elle nous a tous mis en danger ! hurla-t-il. Elle a brisé la loi. C'est de sa faute ! Elle doit en payer le prix.

Les acclamations se firent plus vindicatives, mêlées à quelques grognements de désapprobation. Darius n'en revenait pas de voir son peuple si divisé et si décidé à livrer Loti.

— Il y a une autre possibilité ! s'écria un ancien en levant les bras vers la foule pour les faire taire. Nous pouvons leur donner la fille et prier pour nos vies. Peut-être qu'ils accepteront. Peut-être qu'ils nous laisseront, sans nous mutiler ou nous tuer.

— Et peut-être qu'ils feront les deux ! cria un homme dans la foule.

Des acclamations éclatèrent à nouveau, suivies de murmures agités. Bokbu leva les mains et tous les yeux se tournèrent vers lui avec respect. Enfin, il y eut le silence.

Il s'éclaircit la gorge, grave – une figure autoritaire qui demandait l'attention de tous.

— À cause du geste d'une seule fille, tonna-t-il, notre village se retrouve dans une situation impossible. Bien sûr, nous ne pouvons accepter de mourir. Nous n'avons pas d'autre choix que celui de la vie et c'est bien ce que l'Empire souhaite. Si cela signifie livrer la coupable, nous devons le faire. Cela me peine, mais il faut parfois sacrifier l'un d'entre nous pour le bien commun. Je ne vois pas d'autres solutions. Nous devons accepter la sentence. Nous serons mutilés, mais vivants. La vie suivra son cours, comme elle l'a toujours fait.

Il s'éclaircit à nouveau la gorge, puis se tourna vers Darius.

— Demain, à l'aube, nous ferons ce que l'Empereur nous ordonne et, toi, Darius, tu représenteras notre village et lui livreras la fille. Tu leur diras que nous acceptons la punition et ce sera terminé. N'en parlons plus. Les anciens ont décidé.

Sur ces mots, Bokbu frappa une bûche creuse du bout de son bâton – un geste et un son creux associé à la prise d'une décision importante. Il signifiait que toute discussion était désormais close.

Un à un, les villageois se dissipèrent, abattus. Les amis de Darius, Raj, Desmond, Luzi et quelques autres, s'approchèrent de lui. Darius restait assis, hébété, en état de choc. Il n'en croyait pas ses oreilles : son peuple était prêt à trahir Loti. Avaient-ils donc si peur de la mort ? Avaient-ils tellement envie de s'accrocher à leur misérable existence ?

— Nous ne pouvons pas la livrer à nos ennemis, dit Raj. Nous ne pouvons pas accepter de perdre aussi facilement.

— Que faire ? demanda Luzi. Nous battre ? Contre dix mille hommes ?

Darius vit que sa sœur, Sandara, approchait en compagnie de la Reine des hommes blancs, Gwendolyn, et des frères de celle-ci. L'inquiétude se lisait que leurs visages. En la détaillant du regard, Darius reconnut en Gwendolyn l'âme d'une guerrière. Il sut qu'elle était son dernier espoir.

— Comment va ton dos, mon frère ? demanda Sandara en examinant ses plaies.

— Mes blessures sont profondes, répondit-il d'un air entendu. Et je ne parle pas des coups de fouet.

Elle comprit ce qu'il voulait dire.

— Tu ne peux pas te battre, dit-elle. Pas cette fois.

— Tu ne vis plus ici depuis longtemps, dit Darius. Tu n'as pas le droit de me dire ce que je dois faire. Tu ne comprends pas tout ce que notre peuple a enduré.

Sandara baissa les yeux et Darius regretta immédiatement ses paroles dures. Il n'avait jamais voulu la blesser, mais il était si

désespéré, si furieux...

Il se tourna vers Gwendolyn, qui le regardait avec inquiétude.

— Et vous, Madame ? demanda-t-il.

Elle lui adressa un regard interrogateur.

— Comptez-vous nous aider ? ajouta-t-il.

Gwendolyn resta inexpressive un long moment et il devina que ce choix la consumait.

— Le choix vous appartient, ajouta Darius. Partez ou restez. Vous avez encore une chance de vous sauver. L'Empire ne sait pas que vous êtes là. Bien sûr, le Grand Désert vous tuera peut-être mais, au moins, vous aurez une chance. Nous... Nous n'avons aucune chance. Mais si vous restez, si vous restez ici pour vous battre à nos côtés, vous pouvez peut-être changer cela. Nous avons besoin de vous, de vos hommes, de votre acier. Sans vous, ce serait un massacre. Vous joindrez-vous à nous ? Allez-vous vous battre à nos côtés ? Choisirez-vous d'agir en Reine ? Ou en guerrière ?

Le regard de Gwendolyn se posa sur Darius, puis Sandara, puis Kendrick. Darius ne pouvait lire l'expression de son visage. Elle semblait engloutie sous un nuage sombre. Elle avait dû beaucoup souffrir et il était difficile pour elle de prendre une décision qui affecterait l'avenir de tout son peuple. Il ne l'enviait pas.

— Je suis désolée, dit-elle enfin d'une voix brisée par la tristesse. J'aimerais pouvoir vous aider, mais je ne peux pas.

*

Alors qu'elle retournait vers les grottes au coucher du soleil, Gwendolyn traversa le village, agité par une foule paniquée, et son cœur se mit à battre plus vite dans sa poitrine. D'un côté, elle pensait au peuple de Sandara et à leurs malheurs. Elle savait combien l'Empire pouvait se montrer cruel : elle en avait fait la triste expérience. Son premier réflexe avait été de les aider, de jeter son propre peuple dans la bataille, de leur proposer de se battre tous ensemble pour une cause commune : la liberté.

D'un autre côté, elle était Reine à présent. Elle n'était plus la fille de son père, ni une adolescente, mais une Reine aux lourdes responsabilités. Son peuple attendait beaucoup d'elle et leurs vies dépendaient de ses décisions. Elle ne pouvait pas se permettre un mauvais choix. Après tout, avait-elle seulement le droit de mettre la vie d'un autre en jeu ? Quelle Reine ferait cela ?

Son peuple avait trop souffert, tout comme Gwen avait souffert. Avaient-ils mérité de mourir pour le bien d'un autre peuple, si loin de chez eux, dans un village poussiéreux ? Les villageois étaient trop peu nombreux. Demain, à l'aube, tous seraient mutilés – ou pire. Elle

savait que la meilleure chose à faire, en tant que Reine et non en tant que guerrière, était de rassembler les siens et, aux premiers rayons du soleil, les conduire dans la direction opposée, vers le Grand Désert. En quête du Second Anneau. Ce n'était peut-être qu'une légende, un fantôme. Peut-être qu'ils mourraient tous de soif dans le désert... Mais, au moins, ils avaient un objectif – l'objectif d'une deuxième chance. C'était mieux qu'affronter une mort certaine.

Ce qu'elle voulait, *elle*, Gwendolyn, importait peu. Il était de son devoir de protéger son peuple. N'est-ce pas ?

Son cœur se brisait en pensant au sort des villageois. Elle croyait en leur cause... Cependant, les villageois eux-mêmes étaient divisés. Nombre d'entre eux n'avaient pas envie de combattre. Il y avait peu de guerriers parmi eux – à l'exception de Darius. Pouvait-elle se battre pour des hommes et des femmes qui ne se seraient pas battus pour leurs propres vies ?

— En tant que Reine, vous ne pouvez pas décemment imaginer les aider ? dit Aberthol en se portant à sa hauteur. Bien sûr, ils sont généreux. Un peuple bon et juste...

— Et ils nous ont accueillis, ajouta Gwen.

Aberthol hocha la tête.

— C'est vrai, répondit-il. Mais ils ne se battraient pas pour nous. Nous n'avons aucune obligation envers eux. Nous ne pourrions pas gagner. Ce ne serait pas une invitation à les rejoindre dans la bataille, mais une invitation à les rejoindre dans la mort. Deux choses bien différentes, Madame. Votre père n'aurait pas approuvé. Aurait-il sacrifié son peuple ? Pour une cause que ces gens ne souhaitent même pas défendre, pour une bataille qu'ils ne peuvent gagner ?

Ils poursuivirent leur chemin, en silence, tandis que Gwen réfléchissait.

Kendrick et Steffen marchait derrière eux. Ils n'avaient pas besoin de dire quoi que ce soit. Elle avait lu la compassion dans leurs regards. Ils ne comprenaient que trop bien combien cette décision était difficile à prendre. Ils comprenaient Gwendolyn après tout ce temps passé ensemble. Ils savaient également que le choix lui appartenait et ils lui laissaient du temps.

Leur compassion ne faisait que rendre la tâche plus difficile encore. Il ne s'agissait pas de choisir entre une bonne et une mauvaise décision. Si seulement Thor avait été là, à ses côtés, en compagnie de ses dragons... Tout aurait été différent. Qu'aurait-elle donné pour voir son vieil ami Ralibar apparaître à l'horizon, pour entendre son rugissement familial et pour partir sur son dos ?

Mais Ralibar n'était pas là. Il ne viendrait pas. Personne ne viendrait. Elle était seule, encore une fois, et elle devait trouver son chemin seule dans ce monde, comme elle l'avait fait bien souvent.

Un gémissement se fit entendre à ses pieds et elle baissa les yeux vers Krohn, soudain rassurée par sa présence.

— Je sais, Krohn, dit-elle. Tu seras le premier à te jeter dans la bataille, tout comme Thor. Et c'est pour cela que je t'aime. Mais, parfois, un beau léopard blanc ne suffit pas pour l'emporter.

Alors qu'ils suivaient le chemin le long de la montagne, Gwen s'arrêta soudain et se tourna vers la petite grotte où gisait Argon. Steffen et Kendrick lui adressèrent un regard interrogateur.

— Allez-y, dit-elle. Je vous rejoins rapidement. Je dois monter seule.

Ils hochèrent la tête et se détournèrent. Le soleil se couchait et ses rayons caressaient le flanc de la colline. Gwen se mit en route vers la seule personne capable de lui apporter des réponses. La seule personne capable de lui apporter du réconfort pendant les heures troublées.

Elle sentit quelque chose frôler sa jambe et baissa les yeux vers Krohn.

— Non, Krohn, pars avec les autres, dit-elle.

Krohn poussa un gémissement, sans quitter ses chevilles, et elle comprit qu'il ne partirait pas.

Ils marchèrent jusqu'à l'entrée de la petite grotte. Gwen s'arrêta. Elle pria pour qu'il puisse l'aider. Il ne lui avait pas répondu au cours de ses dernières visites. Répondrait-il aujourd'hui ? Elle l'espérait.

Au crépuscule, alors que la dernière lueur disparaissait à l'horizon, cédant la place aux deux lunes, Gwen embrassa du regard le paysage, beau et stérile, avant d'entrer dans la caverne.

Argon gisait seul, comme il l'avait demandé. Une énergie traînait dans l'air. Quand Gwen avait été plus jeune, une de ses tantes était restée dans le coma pendant des années dans une chambre sombre. Aujourd'hui, cette grotte chargée d'énergie lui donnait la même impression que cette chambre.

Gwen s'agenouilla à son chevet. Elle saisit sa main. Sa peau était froide sous ses doigts. Gwen avait plus que jamais besoin d'un conseil. Que ne donnerait-elle pas pour des réponses... ?

Krohn s'approcha et lécha la joue de Argon qui ne broncha pas.

— S'il te plaît, Argon, dit Gwen à voix haute, sans savoir s'il l'écoutait. Reviens-nous. Juste pour cette fois. J'ai besoin de tes conseils. Dois-je rester et me battre pour ces gens ?

Gwen attendit longtemps – si longtemps qu'elle fut certaine qu'il ne répondrait pas.

Comme elle s'apprêtait à repartir, elle fut stupéfaite de le sentir serrer sa main. Il ouvrit un œil et la fixa du regard.

— Argon ! dit-elle, bouleversée et en larmes. Tu es vivant !

— À peine, murmura-t-il.

Le cœur de Gwendolyn battit plus fort en entendant cette voix

familière, quoique rauque. Il était en vie. Il lui était revenu.

— Argon, s'il te plait, répond-moi, supplia-t-elle. Je ne sais plus quoi faire.

— Tu es un MacGil, dit-il enfin. Le dernier des Rois MacGils. Le chef d'une nation sans royaume. Tu es le dernier espoir de l'Anneau. C'est à toi de sauver ton peuple.

Il se tut un long moment et elle crut qu'il avait terminé. Enfin, il reprit la parole.

— Mais ce n'est pas un royaume qui construit un peuple, c'est le cœur qui bat dans ce royaume. Ce qui les pousse à vivre... Ce qui les pousse à mourir. Tu trouveras peut-être un royaume au-delà du Grand Désert, un abri, une grande cité. Mais qu'auras-tu abandonné pour cela ?

Gwendolyn resta agenouillée, frappée par la gravité de ces mots, dans l'attente d'un conseil. Il n'y eut rien de plus. Argon se tut, ferma les yeux et elle sut qu'il ne se réveillerait plus ce soir.

Krohn posa la tête sur sa poitrine et se mit à gémir. Seule avec ses pensées, Gwen resta longtemps agenouillée, balayée soudain par une brise fraîche.

Qu'auras-tu abandonné pour cela ?

Qu'est-ce qui importait le plus : l'honneur ? Ou la vie ?

Godfrey était accroupi à l'orée des bois, flanqué de Akorth, Fulton, Merek et Ario. Tous observaient les portes de Volusia. Godfrey tâchait de réfléchir, mais le vin lui montait à la tête. Comment diable allaient-ils entrer ? Il avait été facile de se porter volontaire... Mettre la mission à exécution, voilà qui était plus dur. Si seulement il avait laissé quelqu'un d'autre s'en charger...

— On va rester plantés là toute la journée ? demanda Akorth.

— Ou on va demander à ces soldats si on peut passer ? ajouta Fulton.

— Peut-être qu'on pourrait leur donner des fleurs, tant qu'on y est, dit Akorth. Je suis sûr que ça fonctionnera.

— Nous pourrions essayer de les assommer, dit Fulton.

— C'est ça, dit Akorth. Je prends les trente à droite et tu t'occupes des trente de gauche.

Ils ricanèrent.

— Taisez-vous, vous deux, grogna Godfrey.

Entre l'effet du vin et leurs plaisanteries, il n'arrivait pas à réfléchir. Il essaya de se concentrer. Ils devaient entrer dans cette ville et ils pouvaient plus attendre. Mais comment ? Utiliser la force n'avait jamais fait partir de ses principes. Et la force serait inutile, de toute façon, dans la situation présente.

Godfrey dressait en pensée une liste de stratagèmes quand, soudain, des bruits de sabot se firent entendre.

Il se retourna vers la route. Au loin, émergeant d'un nuage de poussière, une grande caravane d'esclaves apparut au détour d'un virage : des chariots tirés par des chevaux, une armée de maîtres d'œuvre et, derrière eux, des centaines d'esclaves reliés par des chaînes. Les esclaves, bien plus nombreux que les soldats, formaient une étrange parade.

Une idée frappa soudain Godfrey.

— C'est ça ! s'exclama-t-il.

Ses compagnons le dévisagèrent, avant de scruter la caravane d'un air interrogateur.

— Nous allons nous cacher parmi les esclaves, ajouta-t-il.

Godfrey se retourna en entendant les portes de la ville craquer en s'ouvrant lentement. Le pont-levis s'abaissa pour couvrir les douves. C'était leur seule chance.

— Vous voyez, juste là ? ajouta-t-il. Là où les arbres touchent les bois ?

Tous se retournèrent vers la direction indiquée.

— Le groupe d'esclaves à l'arrière, dit-il. À mon signal, on court. On se faufile entre eux, têtes baissées, aussi près des autres que

possible.

— Et s'ils nous attrapent ? demanda Akorth.

Godfrey croisa son regard et, soudain, de façon inexplicable, une force s'empara de lui. Il repoussa ses peurs et regarda son ami comme un homme. Il avait fait une promesse et il avait bien l'intention de la tenir.

— Alors, nous mourrons, répondit-il d'une voix plate.

Godfrey avait pu entendre dans sa propre voix l'autorité d'un souverain, d'un commandant et peut-être même un peu de la voix de son père. Était-ce donc cela qu'être un héros ?

La caravane passa en soufflant sur eux des nuages de poussière. Le tintamarre des cheveux et des chaînes avala les derniers mots de Godfrey et ses compagnons. Ils sentaient d'ici l'odeur de la sueur et de la peur.

Godfrey resta aux aguets, le cœur battant, alors que passaient la colonne des maîtres d'œuvre. Il attendit quelques secondes, en se demandant s'il aurait le courage. Ses genoux tremblaient.

— MAINTENANT ! s'entendit-il dire.

Il se jeta en avant, à la tête de son groupe, le cœur battant, le souffle court, alors qu'une sueur glacée coulait dans ses yeux et le long de son cou. Maintenant, plus que jamais auparavant, il regretta de n'avoir pas fait d'exercice physique plus souvent.

Il courut vers le bout de la caravane et se joignit aux groupes des esclaves. Certains lui adressèrent des regards stupéfaits mais, heureusement, aucun ne pipa mot.

Godfrey ne se retourna pas pour voir si les autres l'avaient suivi. Il s'attendait presque à ce qu'ils ne l'aient pas fait et à ce qu'ils aient rebroussé chemin au lieu de se jeter dans cette mission périlleuse.

En se retournant à demi, il vit que ses compagnons étaient là, pressés au milieu du groupe d'esclaves. Ils marchaient avec la tête baissée, comme prévu. Dans la masse, ils étaient difficiles à repérer.

Godfrey jeta un dernier coup d'œil vers la route. Les portes massives s'ouvraient devant eux, ainsi que la herse hérissée de pointes. Alors qu'ils passaient le pont-levis, son cœur tambourina dans sa poitrine. À tout moment, il pourrait être découvert, arrêté...

Ce ne fut jamais le cas. À sa grande stupéfaction, il se retrouva bientôt entre les murs de la cité.

Les portes claquèrent derrière eux et le bruit du métal frappant le métal résonna longtemps aux oreilles de Godfrey.

Ils avaient fait l'impossible.

Maintenant, ils ne pouvaient plus revenir en arrière.

Alistair s'accrochait au dragon de toutes ses forces, agrippée à ses écailles glissantes. Ils survolaient l'Anneau. Comment était-elle arrivée là ? Cela importait peu : elle hurlait et s'accrochait pour ne pas tomber, alors que le saurien descendait sous les nuages, offrant à Alistair une vue spectaculaire sur la campagne de l'Anneau.

Elle resta bouche bée, horrifiée. Ce n'était pas l'Anneau qu'elle avait connu. Tout avait été mis à sac et brûlait. Il ne restait plus qu'un paysage lunaire, un étrange cratère qui flambait.

Partout, des flammes.

Soudain, l'incendie disparut.

Comme le dragon s'approchait du sol, Alistair vit que les villes et villages étaient en ruines. L'Anneau était devenu un désert de cendres. Elle vola jusqu'à sa bien-aimée Cour du Roi... Pas un mur n'était resté debout.

À mesure que le dragon parcourait le territoire, Alistair vit peu à peu apparaître des troupes, les hommes de Romulus, qui marchaient au pas cadencé, aux quatre coins de l'Anneau. Tous les gens qu'elle aimait avaient été tués. Tout ce qu'elle avait connu avait été détruit.

— Non ! hurla-t-elle.

Le dragon s'inclina brusquement et Alistair ne put s'accrocher. Elle bascula et tomba en chute libre vers la terre calcinée.

Alistair s'éveilla en sursaut. Elle s'assit sur son séant, le souffle court, et regarda de tous côtés.

Lentement, aux premières lueurs de l'aube, elle réalisa que tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve. Elle était assise bien en sécurité au milieu de la chambre de la Reine, couverte par des draps de soir. Erec, sain et sauf, était étendu à côté d'elle – quoique surpris. Il s'assit à son tour.

— Qu'y a-t-il, mon charme ? demanda-t-il.

Alistair s'assit au bord du lit, son front humide de sueur froide, et secoua la tête. Tout avait eu l'air tellement réel. Trop réel.

— Un mauvais rêve, mon amour.

Alistair se drapa de la robe de soie et sortit sur le balcon.

Une brise marine tiède fouetta son visage et elle se sentit immédiatement plus à l'aise. Elle admira le panorama splendide, les falaises abruptes, les collines verdoyantes, les vignobles interminables, les arbres en fleurs sur les coteaux. Elle respira dans l'air l'arôme des fleurs d'oranger... Elle était à la maison. Rien de mauvais ne pouvait arriver dans ce monde : cet endroit avait le pouvoir de chasser les mauvais rêves de Alistair. Il y avait quelque chose de spécial, ici, dans la manière dont le soleil embrassait l'océan et l'illuminait – quelque chose qui rendait ce lieu magique.

Cependant Alistair, malgré ses efforts, ne pouvait chasser le cauchemar de son esprit. C'était plus qu'un rêve... Cela ressemblait plutôt à un message. Une vision.

Un cri strident perça l'air. Surprise, Alistair leva les yeux vers le ciel. Un faucon descendait vers elle. Il portait un message entre ses serres : un morceau de parchemin roulé sur lui-même.

Alistair enfila son gantelet d'argent et tendit le poignet. Le faucon s'y posa.

Alistair décrocha le message. Elle l'examina un instant, comme si elle craignait de l'ouvrir. Elle avait un mauvais pressentiment : elle savait qu'elle n'aimerait pas la nouvelle.

Erec la rejoignit sur le balcon.

Alistair lui tendit le message.

— Veux-tu l'ouvrir ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête. Après son cauchemar, elle sentait que ce message ne ferait que confirmer la destruction de l'Anneau. Sa vision lui avait déjà tout révélé. Elle n'avait pas besoin de lire ce parchemin.

Erec se mit à lire et elle entendit son hoquet de surprise.

Elle se retourna, croisa son regard et sut tout ce qu'elle avait besoin de savoir.

— Je crains que ce ne soit une terrible nouvelle, Madame, dit-il. L'Anneau a été détruit. Les hommes de Romulus en ont pris possession. Votre frère et votre sœur ont fui. Ils sont en exil. Ils ont traversé la mer pour se diriger vers l'Empire. C'est un message de Gwendolyn. Le faucon a traversé l'océan. Elle demande de l'aide.

Alistair se tourna vers le paysage, submergée par le désespoir. Elle avait su avant qu'il ne lui dise, mais l'entendre était pire. Ce message allait changer leurs vies pour toujours. Ils allaient devoir partir immédiatement pour rattraper leur peuple en exil.

— Des nouvelles de Thorgrin ? demanda-t-elle en pensant à son frère.

Erec secoua la tête.

Alistair admira longuement le paysage splendide, déchirée à l'idée de partir. Le voyage serait long... Pire encore : ils ne pourraient jamais revenir.

Alistair se pencha pour apercevoir les préparatifs du mariage. Quelle belle cérémonie elle aurait pu avoir... Elle aurait été Reine. Elle aurait vécu dans un lieu de paix et d'harmonie. Elle aurait eu des enfants. Elle les aurait élevés ici. Enfin, après une vie de chaos et de trouble, elle aurait connu la paix.

Au lieu de cela, elle vivrait une vie de voyage et de danger. Alistair prit une grande inspiration et secoua la tête, pour que tout s'arrête.

Elle se tourna vers Erec, en tâchant de retenir ses larmes.

— Je le savais déjà, mon amour, dit-elle.

— Tu *savais* ? dit-il. Mais comment ?

— Un rêve. Un cauchemar. Ou plutôt une vision.

— Nous devons nous préparer, dit Erec en jetant un regard inquiet vers l'horizon, sa voix déjà celle d'un commandant en guerre. Nous devons partir leur porter secours.

Alistair hocha la tête.

— Oui, il le faut.

Il s'adoucit en croisant son regard.

— Je suis désolé, dit-il d'un air doux en contemplant à son tour les préparatifs du mariage. Nous nous marierons une autre fois. Dans un autre endroit.

Elle hocha la tête, retenant ses larmes, et lui sourit quand il baisa sa main.

Sur ces mots, Erec tourna les talons et quitta la chambre pour affronter la matinée. Elle le regarda s'éloigner, tout en sachant que la vie dont elle avait rêvé avait disparu pour toujours. Et sa vie ne serait plus jamais la même.

*

Alistair descendait le long du sentier de promenade familial qu'elle parcourait tous les matins, pieds nus. Le chemin sinuait dans l'orangerie et les arbres offraient un abri contre le soleil et les regards indiscrets. Alistair se dirigeait vers les bassins réfléchissants des jardins royaux. Erec rassemblait déjà sa flotte et il restait peu de temps avant que Alistair ne soit obligée de faire ses bagages. Elle voulait un dernier bon souvenir de son séjour ici. Elle avait jeté un regard de regret vers les sources chaudes, cachées au sommet du plateau : elle avait voulu s'y plonger avant de partir...

Le soleil se réchauffait et jetait ses rayons sur Alistair alors qu'elle émergeait de la forêt et débouchait dans une petite clairière, dissimulée par les arbres. Elle retira sa robe de soie et se glissa, nue, dans le bassin d'eau chaude.

Elle nagea jusqu'au bord de la falaise et embrassa du regard l'île qui s'étendait en contrebas : les récifs, l'eau bleue claire comme du cristal, le ciel interminable... Des oiseaux chantaient et des branches bruissaient. Elle se délecta de ce moment, en paix comme jamais.

Elle pria pour que son frère soit sain et sauf, ainsi que tous les autres. Pourvu qu'ils arrivent à temps pour les sauver...

Alistair essaya de se détendre mais, aujourd'hui, les mauvaises nouvelles qu'elle avait reçues les empêchèrent.

Elle sortit de l'eau et commença à se rhabiller quand, soudain, elle aperçut quelque chose qui la fit changer d'avis. Les feuilles blanches

d'un acylle pendaient au-dessus du bassin. Elle se rappela que sa belle-mère lui avait expliqué : une feuille de cet arbre pouvait révéler à une femme si elle attendait un enfant.

Alistair n'aurait su dire pourquoi la vue de cet arbre la bouleversa. Elle ne dormait aux côtés de Erec que depuis une lune. Ses chances d'être enceintes étaient minces... Mais elle voulait essayer.

Elle détacha une large feuille blanche et la déposa contre son sein, comme sa belle-mère le lui avait conseillé. Elle la couvrit ensuite de la paume de sa main pour la réchauffer contre sa peau pendant une dizaine de secondes. Enfin, elle l'examina sous la lumière. Si elle était enceinte, la feuille jaunirait.

Le cœur de Alistair se serra quand elle vit que la feuille était restée blanche, immaculée.

Elle avait été sotte d'essayer si tôt... Cependant, elle commençait à s'inquiéter : serait-elle capable de donner un enfant à Erec ? Il n'y avait rien qu'elle souhaitait davantage.

Alistair déposa la feuille sur une pierre et s'habilla rapidement, avant d'attacher ses cheveux. Elle tourna les talons pour repartir. Alors qu'elle s'engageait sur le sentier, elle jeta un dernier coup d'œil vers la feuille.

Elle s'arrêta net.

Là, sur la pierre, sous ses yeux ébahis, la feuille changeait de couleur.

Alistair s'approcha et ramassa la feuille pour l'examiner à la lumière du jour. Son corps se figea, engourdi par le choc.

Alistair était enceinte.

Volusia ouvrit les yeux quand les premières lueurs de l'aube traversèrent la fenêtre et frappèrent ses paupières. Elle était étendue entre les bras du Prince Toqué, sa joue contre sa poitrine. Tous deux étaient nus sous les draps de soie. Ils étaient allongés dans le lit à baldaquins de la chambre royale, sur la plus belle literie que Volusia ait jamais vue. Quand elle réalisa où elle se trouvait et ce qui s'était passé, elle eut un sursaut et se redressa, aux aguets.

Tous ses souvenirs de la nuit passée lui revinrent. Coucher avec le Prince avait été une expérience à nulle autre pareille. Il était vraiment fou... Lui retirer ses vêtements avait pris des heures et il avait résisté longtemps.

Toutefois, au bout d'un moment, elle avait fini par le dresser, par l'apprivoiser et le faire sien. Elle n'avait ressenti aucun plaisir, pas une seule seconde, mais le Prince, lui, en avait pris et c'était tout ce qui comptait. Tout cela n'avait été qu'une stratégie pour arriver à ses fins – comme chaque fois qu'elle avait couché avec un homme. Elle grimperait les échelons du pouvoir et peu importait la façon. S'il fallait tuer sa propre mère, s'il fallait coucher avec un millier d'hommes, soit ! Rien ne se dresserait sur son chemin.

Rien.

Volusia avait le don d'éteindre son esprit, de se détacher du monde et de se transporter en pensée dans un ailleurs lointain. C'était cette capacité qui lui permettait de coucher avec son pire ennemi – ou de torturer un homme pour le plaisir. Le prince toqué était un être égoïste et sadique – sans parler du fait qu'il était fou. Mais il avait trouvé une femme à sa mesure en Volusia : elle pouvait se montrer plus sadique que tout autre – même plus que le prince toqué.

Volusia pensa à l'accord qu'ils avaient passé : elle avait juré de le laisser la tuer une fois qu'elle aurait couché avec lui. Elle sourit en y pensant. Comme elle aimait jurer sur ses grands dieux... !

Elle aimait briser ses promesses plus encore.

Le Prince ouvrit les yeux et s'assit à son tour. Il se tourna vers elle et elle vit quelque chose de différent dans ses yeux : une clarté nouvelle, comme si sa folie avait été matée.

— Madame, dit-il.

Sa voix la surprit. Elle était claire et calme, dénué de l'hystérie de la veille.

— Vous m'avez fait quelque chose, dit-il. Coucher avec vous... Je ne peux l'expliquer. Je me sens différent. Je n'entends plus les voix dans ma tête. Je suis calme. Normal. Je suis redevenu comme j'étais.

Volusia se leva et enfila sa robe, tout en étudiant à la dérobee. Il se leva à son tour et s'habilla, avec des gestes calmes et précis. Il

marcha vers elle et saisit ses deux mains entre les siennes. Il plongea son regard dans ses yeux. Elle resta bouche bée. Était-ce une nouvelle manifestation de sa folie ? Ou quelque chose avait-il vraiment changé en lui ?

Elle n'avait pas prévu cela... Et Volusia prévoyait toujours tout.

— Vous m'avez rendu la vie, dit-il d'une voix douce. Vous m'avez redonné le *goût* de vivre.

C'était un homme nouveau. Volusia ne sut que dire, ni comment réagir.

— Madame, restez ici avec moi, dit-il. Restez à mes côtés. Je ferai de vous ma reine. Je vous chérirai. Mes armées sont vastes et je vous donnerai mes troupes. Vous en ferez ce que vous voulez, ce que votre cœur désire. Je vous demande simplement de rester à mes côtés. *S'il vous plait. J'ai besoin de vous.*

Il se pencha et embrassa doucement ses lèvres. C'était un baiser plein de lucidité et l'esprit de Volusia s'emballa, alors qu'elle tentait d'analyser cette situation inattendue.

Au loin, des chants se firent entendre, de plus en plus proches, de plus en plus forts. Le Prince sourit et se tourna vers son balcon.

— Mon peuple, expliqua-t-il. C'est ainsi qu'ils célèbrent le lever du soleil – en chantant mon nom. Ils m'adorent. Restez à mes côtés et ils vous adoreront, vous aussi.

Il la prit par la main et la guida vers le balcon, avant de se pencher par-dessus la rambarde. Volusia eut un vertige en baissant les yeux vers la cour, en contrebas. Une foule se pressait, tous à quatre pattes, en adoration.

— Maltolis ! Maltolis ! chantaient-ils.

Le prince se tourna vers Volusia en souriant.

— Comme vous, dit-il, j'ai pris le nom de ma cité.

Volusia dévisagea Maltolis, puis la foule en contrebas. Il avait raison : son peuple le vénérât comme un dieu. Dix mille hommes et femmes – une armée bien plus vaste que la sienne.

Il se tourna vers elle.

— Nous nous unirons et nous règnerons ensemble sur l'Empire, dit-il.

Volusia sourit et l'embrassa.

Leurs mains nouées entre leurs deux corps, ils se tournèrent d'un même mouvement vers le peuple qui poussa des acclamations de joie. Volusia sut que, si elle acceptait son offre, tous ses rêves se réaliseraient. Elle aurait à sa disposition tout ce dont elle avait besoin pour conquérir l'Empire.

En y pensant, Volusia sentit une étrange rancune monter en elle. Elle ne voulait pas qu'ils règnent ensemble sur l'Empire. Elle ne voulait pas qu'ils commandent ensemble une armée. Elle ne voulait

pas qu'on lui donne l'Empire sur un plateau. Tout ce qu'elle avait, elle l'avait pris de force. Elle le devait à sa volonté, à ses propres mains. Elle ne voulait pas non plus que l'amour d'un homme, fou ou non, ni d'un mariage. Elle ne voulait pas être aimée – pas par un homme, ni par quiconque. Et si un jour elle avait envie d'amour, elle le prendrait de force.

— Votre offre est généreuse, mon seigneur, dit-elle. Mais vous oubliez une chose.

— Quoi donc ? demanda-t-il.

D'un geste vif, Volusia le saisit par la peau du dos et le jeta de toutes ses forces par-dessus la balustrade.

Au milieu de la foule, des cris horrifiés se firent entendre quand Maltolis bascula, tête la première, et heurta le sol avec un bruit sourd, une trentaine de mètres plus bas.

Son cou brisé instantanément, il demeura étendu, mort, au milieu d'une mare de sang.

— Je suis la grande Déesse Volusia, dit-elle fièrement en toisant son cadavre, et je ne partage pas mon pouvoir.

Engourdi par sa propre victoire, Thorgrin fit face au Roi des Morts, au milieu des cadavres des créatures infernales. L'épée légendaire qu'il tenait encore dans son poing serré dégoulinait de sang.

Le Roi se leva lentement et le dévisagea avec stupéfaction.

— Ils disaient qu'un jour, tu viendrais, dit-il. L'homme destiné à vaincre les ténèbres. L'homme destiné à brandir l'épée. Le Roi des Druides.

Il scruta Thor du regard et celui-ci ne sut que dire. Se pouvait-il que cela soit vrai ? Deviendrait-il un jour le Roi des Druides ?

— Laisse-moi t'expliquer ce qu'est la vie d'un Roi, poursuivit le Roi des Morts. Cela signifie être seul. Terriblement seul.

Le cœur battant, Thor lui renvoya son regard, les yeux écarquillés. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et fut soulagé de constater que ses hommes, quoique blessés, étaient toujours en vie.

Il se rappela alors la promesse du Roi des Morts.

— Vous nous avez promis d'ouvrir les portes, dit-il. J'ai vaincu vos créatures. Vous avez promis de nous laisser partir.

Le Roi sourit et son visage se plissa d'un million de rides.

— Un Roi ne tient pas toujours ses promesses, dit-il en éclatant d'un rire profond qui se répercuta sur les parois de la caverne et blessa les oreilles de Thor.

Thor le fixa de ses yeux écarquillés. Il resserra sa prise sur la poignée de son épée. Il était sur le point de répondre, quand le Roi reprit la parole :

— Aujourd'hui, je tiendrai ma promesse. Mais ce n'est pas si simple. Le Pays des Morts a des règles. Vous ne pouvez pas partir comme ça. Sept d'entre vous sont entrés et, pour chaque âme qui repartira, il y aura un prix à payer. Ce prix sera celui de sept démons.

— Sept démons ? répéta Thorgrin sans comprendre, inquiet.

Le Roi se tourna et une porte secrète, percée dans la roche, s'ouvrit derrière lui avec un grincement insupportable, révélant une herse en fer forgé. Au-delà s'étendait un étrange ciel pourpre, un soleil qui se couchait derrière un océan... Le vent sifflait et une brise glacée s'enfila dans la caverne.

— Le monde des vivants se trouve derrière la herse, dit le Roi. Vous allez retrouver votre précieux petit univers, mais vous lâcherez également sur le monde sept démons. Ces démons s'abattront sur vous, l'un après l'autre, au moment où vous vous y attendrez le moins. Vous recevrez sept tragédies. Elles vous frapperont – vous ou l'un de vos proches. Souhaitez-vous toujours partir ?

Thor échangea un regard avec ses compagnons, avant d'examiner les barreaux de cette herse massive : chacun était aussi large qu'un

biceps et rougeoyait. Sept ombres semblables à des gargouilles dansaient en transparence et se jetaient parfois contre la grille, comme pressées de s'échapper.

Thor pensa à Guwayne, à Gwendolyn, à tous les gens qu'il connaissait et aimait. Il pensa à ses frères, descendus jusqu'ici pour le suivre. Il fallait qu'il quitte cet endroit, pour les autres, sinon pour lui-même. Quoi qu'il en coûte.

— J'accepte votre prix, dit Thorgrin.

Le Roi le toisa d'un air inexpressif, puis hocha la tête. Il fit signe à ses hommes d'ouvrir les portes mais Thorgrin l'interpella :

— Et vous ? Vous nous avez fait une promesse. Vous avez promis d'accorder une faveur à chacun de nous.

Le Roi lui renvoya son regard.

— C'est vrai. Quelle est ta requête ?

Thor soutint son regard, avec autant de gravité que possible.

— Je souhaite que vous ne preniez pas mon fils. Ne laissez pas Guwayne mourir. Du moins, pas avant que j'ai eu la possibilité de le serrer dans mes bras, de le retrouver. C'est tout ce que je demande.

Le Roi réfléchit, puis hocha la tête.

— Ta requête est accordée.

Il se tourna vers O'Connor.

— Et toi ?

O'Connor répondit :

— Je souhaite retrouver ma sœur avant ma mort. Ne la prenez pas avant nos retrouvailles.

Le Roi hocha la tête et se tourna vers Matus.

— Moi aussi, je veux voir ma sœur avant sa mort.

Elden fit un pas en avant :

— Et moi, je veux retrouver mon père.

— Et moi, mon peuple, dit Indra.

Le Roi se tourna vers les deux derniers frères de Légion : Reece et Conven.

Reece fit un pas en avant, le visage empreint de gravité, et dit :

— Je souhaite que vous libériez Selese de ce lieu. Laissez-moi l'emmener dans le monde des vivants. Relâchez-la. Qu'elle revienne à la vie.

Le Roi des Morts dévisagea longuement Reece.

— C'est la première fois qu'un vivant fait une telle demande, dit-il. Une requête difficile. Si elle retourne chez les vivants, elle ne sera plus jamais la même. Une fois que l'on est mort, on ne peut jamais vraiment revivre.

— Je donnerais n'importe quoi, dit Reece en saisissant vivement la main de Selese.

— Est-ce également ton souhait ? demanda le Roi à Selese.

Elle hocha la tête, les yeux mouillés de larmes, en s'accrochant à Reece comme à une bouée de sauvetage.

— Je donnerais n'importe quoi pour rejoindre Reece, dit-elle.

Au bout d'un long silence, enfin, le Roi des Morts hocha la tête.

— Très bien, dit-il. Tu retourneras dans le monde des vivants. Pour le moment. Sois certaine que nous nous reverrons.

Le Roi se tourna alors vers le dernier d'entre eux. Conven fit un pas vers lui, le visage fier :

— Je souhaite, moi aussi, que mon frère soit libéré du monde des morts.

Le Roi secoua la tête d'un air solennel.

— Ce n'est pas possible, dit-il

Conven eut l'air furieux.

— Mais vous avez laissé Selese repartir ! protesta-t-il.

— Selese peut repartir, car elle n'a pas perdu la vie aux mains d'un autre. Ton frère, en revanche, a été assassiné. Je crains qu'il ne puisse repartir. Pas maintenant. Jamais, en réalité. Il restera ici jusqu'à la fin.

Le regard désespéré de Conven passa de Conval au Roi des Morts.

— Alors je change mon souhait ! s'écria-t-il. Je veux rester ici, avec mon frère !

Thorgrin et ses compagnons poussèrent des hoquets de surprise et d'effroi.

— Conven, tu ne peux pas lui demander une chose pareille ! dit-il Thor d'un ton pressant.

— Tu ne peux pas ! ajouta Reece.

Conven repoussa leurs bras tendus et bomba fièrement le torse.

— Si mon frère ne peut être libéré, dit-il, alors moi non plus. C'est ce que je veux.

Conval saisit le bras de Conven.

— Conven, dit-il, ne fais pas ça. Nous serons à nouveau réunis, un jour.

Conven le contempla avec gravité. Sa décision était prise.

— Non, mon frère, dit-il. Nous serons réunis dès à présent.

Le Roi les fixa longuement du regard, avant de conclure :

— Un amour fraternel n'est pas facilement brisé. Si tu souhaites rester ici avant ton heure, ton souhait sera exaucé. Tu es le bienvenu.

Le Roi hocha la tête et, soudain, la herse de fer se souleva lentement, de plus en plus haut, révélant un ciel sanglant. Quand elle fut assez haute pour laisser passer un être humain, les sept démons semblables à des ombres s'échappèrent en poussant des cris stridents. Ils se dissipèrent immédiatement dans sept directions différentes.

Thor et ses compagnons s'approchèrent pour contempler le ciel crépusculaire, pour respirer l'air frais du monde des vivants. L'océan s'étendait sous leurs pieds et des vagues s'écrasaient en contrebas.

Les frères de Thor le suivirent. Reece tenait la main de Selese. Thor se tourna une dernière fois vers Conven, qui attendait aux côtés de Conval, en couvant le groupe d'un regard triste. Cependant, Conven semblait également étrangement satisfait, habité par une paix intérieure qui lui avait constamment échappé dans le monde des vivants.

Thor le prit dans ses bras et Conven répondit à son étreinte.

L'un après l'autre, tous l'embrassèrent, les yeux mouillés, peints de devoir laisser un frère de Légion, un homme qui les suivait depuis le début de l'aventure.

Thor le prit par l'épaule.

— Un jour, nous serons à nouveau réunis, dit Thorgrin.

Conven hocha la tête.

— Oui, répondit-il, mais dans très longtemps, je l'espère.

Thor se tourna vers le ciel ouvert. Il vit que leur petit bateau les attendait entre les vagues et sut qu'ils seraient bientôt en mer, à la recherche de Gwendolyn, de Guwayne, de leur peuple. Bientôt, Thor les reverrait.

Il leva les yeux vers les sept démons qui disparaissaient comme des ombres sur le crépuscule, chacun dans sa direction, prêts à recouvrir le monde. Enfin, ils se dissipèrent. Thor les entendit hurler une dernière fois, en se demandant : *quelle plaie ai-je lâché sur le monde ?*

Guwayne ouvrit les paupières. Des nuages défilaient sous ses yeux. Les serres du dragon le berçaient doucement. C'était un jeune dragon – un bébé, comme Guwayne. Ses cris le réconfortaient. Guwayne aurait pu rester là pour toujours.

Il avait perdu la notion du temps et de l'espace. Le dragon était devenu son univers : son ventre rond, son menton, ses mâchoires, ses grandes ailes, l'éclat du soleil sur ses écailles... Guwayne aurait pu voler avec lui pour toujours et peu importait leur destination.

Il sentit que le dragon perdait de l'altitude : lentement, pour la première fois depuis leur départ, il descendait sous les nuages. Alors que le dragon amorçait un virage, Guwayne eut le temps d'apercevoir un océan en contrebas.

Le dragon poussa un cri. Il battit ses grandes ailes pour ralentir sa descente.

Le visage d'un étranger apparut : un homme seul, vêtu d'une robe jaune vif, qui portait une longue barbe et s'appuyait sur un bâton doré décoré d'un gros diamant. Guwayne poussa un cri –non pas de terreur, mais de joie. À la vue de l'étranger, il se sentit immédiatement en sécurité.

Le dragon s'immobilisa et déposa Guwayne maladroitement dans les bras de l'étranger.

L'homme enveloppa l'enfant dans sa cape et Guwayne cessa de pleurer. Comme il se sentait bien dans les bras de cet homme... Un formidable pouvoir émanait de lui. Ce devait être plus qu'un homme. Il avait des yeux rouges et brillants. Quand il se redressa, il leva son bâton vers le ciel.

Le monde tonna.

Le mystérieux inconnu serra Guwayne contre lui et Guwayne sut, en croisant son regard, qu'il resterait là très, très longtemps.

Gwendolyn marchait en tête d'un immense convoi de personnes, alors que l'aube perçait à l'horizon du désert. Kendrick, Steffen, Aberthol, Brandt et Atme marchaient à côté d'elle et Krohn sur ses talons. Lentement, ils grimpaient le long des flancs de la montagne, les regards tournés vers le nord-ouest – vers un vaste désert.

Quand ils atteignirent le plus haut plateau, Gwendolyn s'arrêta un instant pour contempler le ciel ourlé de rouge et de pourpre, ainsi que la longue route qui les conduiraient vers un ailleurs peut-être inexistant. Elle se retourna vers le village en contrebas, silencieux et immobile au petit matin. Bientôt, l'Empire viendrait. Le village serait encerclé. Tous seraient exterminés.

Gwen se tourna alors vers son peuple. Ils étaient tout ce qui lui restait de l'Anneau – ce peuple qu'elle aimait tant. Illepra portait le bébé que Gwen avait sauvé du souffle du dragon et la Reine se demanda : *pourquoi aurais-je sauvé la vie d'un enfant si je ne le protège pas ?* Mais une émotion contradictoire l'assaillit aussitôt : *quel est le sens de la vie d'un enfant, s'il n'est pas destiné à une vie de courage ?*

Sa décision avait tenu Gwen éveillée toute la nuit. Les villageois eux-mêmes l'avaient encouragée à partir. Son propre peuple voulait partir. L'heure était venue. Gwen aurait été incapable de conduire son peuple vers une mort certaine en toute connaissance de cause. Ce n'était pas la Reine qu'elle était.

Mais alors qu'elle se tenait au sommet de ce plateau, quelque chose se réveilla au fond d'elle. Quelque chose l'appelait. C'était – devinait-elle – sa lignée, ses ancêtres, leur sang qui pulsait dans ses veines. Les sept générations de rois MacGil vivaient en elle, murmuraient à son oreille... Et ils ne la laisseraient pas partir.

Elle avait le devoir et l'obligation de mettre son peuple en sécurité.

Mais une Reine – Gwen commençait à le comprendre – avait plus d'un devoir : l'honneur, le courage... Définir son propre peuple. Même devant la mort – peut-être même était-ce encore plus important devant la mort. Car c'est devant la mort qu'un peuple révèle sa véritable identité.

La voix de son père résonna dans les oreilles de Gwendolyn :

Un jour, tu seras confrontée à un dilemme qui te tourmentera. Ta raison t'entraînera dans une direction et tes idéaux résisteront. Ce tourment, c'est ce qui fera de toi une Reine.

Gwen baissa les yeux vers le petit village, isolé au milieu de la campagne. Un à un, les habitants s'éveillaient, prêts à affronter une mort certaine. Ils se levaient fièrement.

Au loin, comme une tempête sur le point d'éclater, les forces de l'Empire approchaient au milieu d'un tourbillon de poussière.

Gwen baissa une dernière fois les yeux vers le village, déchirée, alors que son peuple l'attendait derrière elle. Elle comprit soudain que le devoir d'une Reine était de guider son peuple – non pas vers la sécurité, mais vers ce qui était juste. Le devoir d'incarner leur force – la force d'un peuple qui ne reculait jamais devant l'ennemi et qui aidait ceux qui en avaient besoin.

La sécurité ne valait rien, si elle était acquise en sacrifiant un village.

Gwendolyn sut qu'elle ne pouvait prendre qu'une seule décision.

— Nous faisons demi-tour, ordonna-t-elle à Kendrick.

Elle s'engagea à nouveau sur le sentier qui descendait la montagne, vers le village et vers l'armée impériale. Elle savait que son peuple la suivrait, comme les ouailles suivaient le berger.

Elle savait également qu'ils marchaient au devant d'une mort certaine, mais cela n'avait plus d'importance. Tous finissaient par mourir – mais certains ne vivaient jamais vraiment.

Ce qui importait, c'était qu'ils marchaient au devant de la gloire.

Alors que l'aube balayait le village, Darius s'avavançait aux côtés de ses frères et de son peuple. Dray le suivait. Les anciens l'entouraient. Loti marchait tout contre lui. Les forces de l'Empire – des centaines de soldats montés sur des zertas – se dressaient devant eux. L'heure du châtiement avait sonné.

Darius les attendit, debout, le dos encore brûlant et purulent. Il savait ce que le village attendait de lui et, tourmenté, il n'avait pas dormi de la nuit. Il regardait la troupe s'approcher avec des yeux fatigués, en sachant qu'il était censé leur donner Loti pour que le reste de son peuple puisse vivre.

Darius savait également que, s'il faisait ça, s'il faisait ce qu'ils attendaient de lui, sa vie n'aurait plus aucun sens. La survie, c'était peut-être ce qui motivait les anciens, mais pas Darius. *Jamais.*

Le commandant s'approcha, monté sur son zerta, à la tête de douze soldats. Il s'arrêta à quelques pas de Darius, mit pied à terre et s'avança lentement, tandis que ses éperons battaient la cadence.

Dray se mit à grogner et Darius posa la main sur sa tête. Il s'accroupit pour lui parler à l'oreille :

— Dray, ordonna-t-il d'un ton urgent. Souviens-toi de ce que je t'ai dit. Tu dois rester là. Tu as compris ?

Enfin, Dray se tut et plongea son regard dans celui de Darius. Il avait compris.

Darius jeta un coup d'œil à Loti et lut la peur sur son visage. Elle hocha la tête et serra la main de Darius entre les siennes.

— Ce n'est pas grave, dit-elle. Livre-moi à eux. Je souhaite mourir. Pour toi. Pour vous tous.

Il secoua vivement la tête et porta sa main douce à ses lèvres.

Il marcha ensuite vers le commandant, pour lui parler d'homme à homme.

L'officier s'arrêta. Darius le toisa avec haine. Il sentait encore claquer le fouet sur son dos et une brise froide lui caressait le cou, après que le commandant eut coupé ses cheveux. Une colère profonde le submergeait – mais également autre chose... Darius se sentait un homme nouveau.

Il s'arrêta à quelques pas du commandant, qui le toisa avec mépris.

— Une nouvelle journée commence ! tonna-t-il. Vous n'avez plus qu'une chance. Donnez-moi le nom du coupable. Je vous mutilerai, puis je vous laisserai vivre.

Il marqua une pause.

— Si vous choisissez de garder le silence, je vous tuerai après vous avoir torturés lentement. Je commencerai par toi, dit-il en pointant le doigt sur Darius.

Darius bomba le torse. Il eut soudain l'impression que le monde se rétrécissait autour de lui, balayé seulement par une brise fraîche, et à peine troublé par le battement de son cœur. Au loin, un buisson arraché au sol désertique roula plusieurs fois sur lui-même, charrié par le vent. Darius l'entendit bruissier contre la poussière. C'était un bruit étonnamment réconfortant. Le temps ralentit à son tour, pour laisser à Darius l'opportunité de scruter chaque détail de ce monde qu'il contemplait peut-être pour la dernière fois.

Il hocha lentement la tête.

— Je vais te donner ce que tu es venu réclamer, dit-il.

Darius savait que, s'il ne leur livrait pas Loti, s'il les défiait, le village ne pourrait pas remporter la bataille... Mais il aurait donné sa vie pour la loyauté, l'honneur, la justice. Il aurait défié les anciens. Il aurait défié le monde.

Le visage du commandant impérial s'éclaira d'un large sourire.

— Alors, qui était-ce ? demanda-t-il. Lequel d'entre vous a tué notre maître d'œuvre ?

Darius lui renvoya un regard inexpressif, bien qu'il tremblait à l'intérieur.

— Approchez-vous, mon commandant, et je vous dirai son nom.

Le commandant s'approcha et, à cet instant précis, le monde de Darius se figea. D'une main tremblante, il tira une dague de sa ceinture. Une dague faite d'acier. Une dague que le forgeron lui avait donnée et qu'il avait dissimulée à l'abri des regards. Il se jeta en avant. Les anciens poussèrent des hoquets d'effroi quand il plongea sa lame, jusqu'à la garde, dans la poitrine de l'officier.

Le commandant, les yeux écarquillés, tomba à genoux, comme s'il ne pouvait tout simplement pas y croire.

— Le nom du coupable, tu ne l'oublieras jamais, dit Darius en le toisant avec mépris. Son nom est Darius.

MAINTENANT DISPONIBLE !



UN SER MENT FRATERNEL

(TOME 14 DE L'ANNEAU DU SORCIER)

« L'ANNEAU DU SORCIER a tous les ingrédients d'un succès immédiat : des intrigues, des contre-intrigues, du mystère, de vaillants chevaliers et des relations qui s'épanouissent entre les cœurs brisés, les tromperies et les trahisons. Ce roman vous occupera pendant des heures et satisfera toutes les tranches d'âge. À ajouter de façon permanente à la bibliothèque de tout bon lecteur de fantasy. »
--*Books and Movie Reviews*, Roberto Mattos

Dans UN SERMENT FRATERNEL, Thorgrin et ses frères quittent le monde des morts, plus déterminés que jamais à retrouver Guwayne. Ils font voile sur une mer hostile, qui les conduit dans des lieux dépassant l'imagination. Alors qu'ils touchent au but, ils se heurtent à des obstacles qui testeront leurs limites, les enseignements qu'ils ont reçus, et qui les forcera à faire front comme des frères.

Darius défie l'Empire et rassemble une immense armée en libérant les villages d'esclaves, l'un après l'autre. Face à des cités fortifiées et à des armées bien plus fournies que la sienne, il fait appel à son instinct, son courage, sa détermination à vivre, à faire gagner la liberté, même aux dépens de sa propre vie.

Gwendolyn n'a pas d'autre choix que de conduire son peuple dans le Grand Désert, plus loin qu'aucun homme, à la recherche du légendaire

Second Anneau – le dernier espoir de son peuple en fuite, et le dernier espoir de Darius. En chemin, elle rencontrera des monstres, des territoires hostiles, et une révolte de son propre peuple pourrait bien la forcer à s'arrêter.

Erec et Alistair font voile vers l'Empire pour sauver leurs amis, non sans faire halte dans des îles cachées pour tenter de lever une armée – même si cela signifie passer des accords avec des mercenaires douteux.

Godfrey se retrouve dans la cité de Volusia et en grand danger. Emprisonné, il doit être exécuté. Même sa ruse ne peut trouver d'échappatoire.

Volusia passe un marché avec le plus sombre des sorciers et poursuit son ascension en détruisant tout ceux qui se dressent sur son passage. Plus puissante que jamais, elle marche vers la Capitale Impériale, prête à affronter une armée encore plus grande que la sienne. Thorgrin trouvera-t-il Guwayne ? Gwendolyn et son peuple survivront-ils ? Godfrey parviendra-t-il à s'échapper ? Erec et Alistair atteindront-ils l'Empire ? Volusia deviendra-t-elle la nouvelle Impératrice ? Darius mènera-t-il son peuple à la victoire ?

Entre univers sophistiqué et personnages bien construits, UN SERMENT FRATERNEL est un conte épique qui parle d'amis et d'amants, de rivaux et de prétendants, de chevaliers et de dragons, d'intrigues et de machinations politiques, de jeunes gens qui deviennent adultes, de cœurs brisés, de tromperie, d'ambition et de trahison. C'est un conte sur l'honneur et le courage, sur le destin et la sorcellerie. C'est un roman de fantasy qui nous entraîne dans un monde que nous n'oublierons jamais et qui plaira à toutes les tranches d'âge et à tous les lecteurs.

« Epopée de fantasy pleine d'entrain, à l'intrigue prenante et saupoudrée d'un soupçon de mystère... Une série pour des lecteurs à la recherche d'aventures. Les protagonistes et l'action tissent une vigoureuse épopée qui se focalise principalement sur l'évolution de Thor. Enfant rêveur, il devient peu à peu un jeune adulte doué pour la survie... Et ce n'est que le début de ce qui promet d'être une série épique pour jeunes adultes. »

—*Midwest Book Review* (D. Donovan, Critiques d'eBooks)



UN SER MENT FRATERNEL
(TOME 14 DE L'ANNEAU DU SORCIER)



Écoutez L'ANNEAU DU SORCIER en format audio !
Maintenant disponible sur :

[Amazon](#)
[Audible](#)
[iTunes](#)

Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals



DE COURONNES ET DE GLOIRE
ESCLAVE, GUERRIERE, REINE (Tome n°1)

ROIS ET SORCIERS
LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome n°1)
LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome n°2)
LE POIDS DE L'HONNEUR (Tome n°3)
UNE FORGE DE BRAVOURE (Tome n°4)
UN ROYAUME D'OMBRES (Tome n°5)
LA NUIT DES BRAVES (Tome n°6)

L'ANNEAU DU SORCIER
LA QUÊTE DES HÉROS (Tome 1)
LA MARCHÉ DES ROIS (Tome 2)
LE DESTIN DES DRAGONS (Tome 3)
UN CRI D'HONNEUR (Tome 4)
UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome 5)
UN PRIX DE COURAGE (Tome 6)
UN RITE D'ÉPÉES (Tome 7)
UNE CONCESSION D'ARMES (Tome 8)
UN CIEL DE SORTILÈGES (Tome 9)
UNE MER DE BOUCLERS (Tome 10)
UN RÈGNE D'ACIER (Tome 11)
UNE TERRE DE FEU (Tome 12)
UNE LOI DE REINES (Tome 13)
UN SERMENT FRATERNEL (Tome 14)
UN RÊVE DE MORTELS (Tome 15)
UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome 16)
LE DON DE BATAILLE (Tome 17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS
ARÈNE UN: SLAVERSUNNERS (Tome n°1)
ARÈNE DEUX (Tome n°2)

SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE
TRANSFORMÉE (Tome n°1)
AIMÉE (Tome n°2)
TRAHIE (Tome n°3)
PRÉDESTINÉE (Tome n°4)
DÉSIRÉE (Tome n°5)
FIANCÉE (Tome n°6)
VOUÉE (Tome n°7)
TROUVÉE (Tome n°8)

RENÉE (Tome n°9)
ARDEMMENT DÉSIRÉE (Tome n°10)
SOUMISE AU DESTIN (Tome n°11)
OBSESSION (Tome n°12)

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur de best-sellers n°1 de USA Today et l'auteur de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, comprenant dix-sept tomes; de la série à succès SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, comprenant douze tomes; de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique comprenant deux tomes (jusqu'à maintenant); et de la série de fantaisie épique ROIS ET SORCIERS, comprenant six tomes. Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues.

La nouvelle série d'épopées fantastiques de Morgan, DE COURONNES ET DE GLOIRE, sortira en avril 2016. Elle commencera par le tome n°1 : ESCLAVE, GUERRIERE, REINE.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc, n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, recevoir des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact !